N / S1
P 6 cV 40

11 R. 5

11.5.206

TRAITÉ

DE LA FORMATION MÉCHANIQUE

DES LANGUES.

TRAITÉ

DE LA FORMATION MÉCHANIQUE

DES LANGUES

ET

DES PRINCIPES PHYSIQUES

DE L'ÉTYMOLOGIE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TERRELONGE, libraire-imprimeur,
rue du Petit-Bourbon, n°. 557.

AN IX.

Ne quis tam parva fastidiat elementa : non quia magnæ sit operæ consonantes à vocalibus discernere, ipsasque eas in semivocalium numerum mutarumque partiri ; sed quia interiora velut sacri hujus adeuntibus apparebit multa rerum subtilitas, quæ non modò acuere ingenia, sed exercere allissimam quoque eruditionem ac scientiam possit.

QUINTIL. lib. 1, cap. 4.

TRAITÉ
DE LA FORMATION MÉCHANIQUE
DES LANGUES
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

CHAPITRE IX.

De la formation des langues; de leur progrès immense sur de très-petits principes; de leurs classes et dialectes.

§. I.

Examen hypothétique de la première enfance d'une langue qu'on supposerait

formée sans le secours d'aucun autre langage antérieur.

NOUS avons ci-devant reconnu qu'il y a certains premiers principes méchaniques et nécessaires de la formation du langage, conformes à la construction organique de l'instrument vocal, tel qu'il a été donné à l'homme par la nature. Tout naîtra sans doute de ce premier état de choses. Mais jusques-là le langage est encore bien faible, et ne contient que très-peu d'expressions. Attachons-nous à présent à examiner son développement et ses progrès, depuis cette enfance primitive, qu'on peut appeler le *vagissement de la nature*, jusqu'à son enfance un peu plus raisonnée, jusqu'à son adolescence, sa maturité et sa dissolution. Ici la simple méchanique des organes ne suffit plus pour nous guider. Il faut recourir à l'observation des faits et des procédés connus, dans lesquels nous savons qu'il entre beaucoup de petits élémens arbitraires et de fantaisie. Cependant comme, d'un côté, il ne nous est pas possible d'avoir sous les yeux une langue parlée que nous

puissions dire être primitive, puisque quelque misérable que soit une langue sauvage que nous voudrions choisir; encore est-il certain qu'elle est dérivée d'une autre antérieure; comme, d'autre côté, il ne faut nous écarter ici que le moins que nous pourrons du plan de la nature, ayons recours à une hypothèse possible qui nous mette en état de procéder en règle. Supposons qu'un certain nombre d'enfans ont dès leur bas-âge été abandonnés loin de tout commerce humain, dans un climat désert, où ils ont trouvé le secret de se conserver jusqu'à l'âge adulte. L'histoire nous a transmis quelques exemples de faits pareils : et quoique je ne les regarde pas comme suffisamment avérés, il faut convenir néanmoins qu'ils sont possibles : ce qui doit suffire ici. On ne peut douter d'abord qu'en cas pareil, ce petit peuple ne se fît par des signes ou par des paroles une méthode vraiment primitive pour lui-même de s'entre-désigner les noms des objets, ensuite de ses conceptions intérieures sur ces mêmes objets. C'est ainsi qu'en userait un peuple d'enfans exacte-

ment élevés jusqu'à un certain âge, dans un enclos où les personnes qui viendraient par intervalle prendre soin d'eux observeraient un parfait silence. Une telle expérience n'est pas impraticable. Elle serait tout-à-fait curieuse pour voir comment se forme une langue primitive ; et bien plus encore pour apprendre quelle est la portée de la raison humaine livrée à elle-même et à ses propres forces, sans aucun secours d'éducation, et comment elle parvient à se développer.

§. II.

Plusieurs enfans élevés ensemble se feront certainement un langage.

En attendant, j'avancerai sans hésiter, et je regarderai toujours comme un fait certain, qu'une troupe d'enfans, supposés mis ensemble, et abandonnés à la nature, se fera pour elle-même une langue propre et primitive, qui dans la suite, par le développement et l'extension des idées, sera sujette à son progrès et à ses variations. Sans que l'expérience nous ait distinctement montré ce qu'il en serait, on peut

assurer que les choses arriveraient ainsi, aussi hardiment qu'on assurera que ces enfans marcheraient, puisque l'un est ainsi que l'autre une suite naturelle de leur constitution primitive. Les enfans qu'un ancien roi fit allaiter par des chèvres loin de tout commerce humain, articulaient des sons; et c'étaient ceux qu'ils imitaient du cri de leurs nourices, qu'ils saisirent avec d'autant plus de facilité que ces sons étaient composés de lettres labiales et gutturales qui se developpent les premières dans les organes de l'enfant. Ce roi s'était figuré de pouvoir découvrir par une telle expérience quelle était la première langue du monde naturelle à l'homme.

Mais il raisonnait bien mal lorsqu'entendant que les enfans disaient *beeck*, cri qu'ils imitaient des chèvres, leurs nourrices, il en conclut que la langue phrygienne, où ce mot *beck* signifie *du pain*, était la plus ancienne du monde, comme si ces enfans, qui ne connaissaient d'autre nourriture que le lait de leurs chèvres, eussent pû, en demandant à manger, avoir quelque idée d'un aliment composé tel que *le pain*.

Sennert raconte (*in Paralipom.*) qu'un certain prince ayant fait séparer trente enfans, on n'entendit rien d'eux que des paroles confuses et mal articulées : *Ex sepositis triginta pueris nihil retulit rex Maguth quàm voces confusas et indistinctas:* Sans doute que ces enfans avaient été élevés chacun séparément. Car en ce cas le peu de besoin qu'un homme seul a de se faire entendre, nuirait fort au progrès du développement de ses organes vocaux, devenus inutiles dans cette position singulière à un être à qui la seule idée des objets suffit, et qui n'a nul besoin de la transmettre à d'autres par la parole. Si les trente enfans furent élevés ensemble, on prit sans doute pour confus, ce que l'on n'entendait point (et ceci arrive souvent), ou bien l'on retira trop tôt les enfans, qui dans une telle épreuve auraient dû être laissés à eux-mêmes environ jusqu'à l'âge de dix ou douze ans au moins. Voyez ensemble trois ou quatre petits enfans instruits dans la langue vulgaire, vous ne les entendez pas : cependant ils s'entendent à merveille entre eux ; ils se sont déja fait un petit

jargon. Lorsque Quintilien avance (*L. x, c.*, 1), qu'après l'épreuve faite de donner des enfans à élever dans la solitude par des nourrices qui ne leur parlaient pas, on a reconnu que, quoique ces enfans articulassent certains mots, ils n'avaient pas la faculté de discourir (*Infantes à mutis nutricibus jussu regum, in solitudine educati, etiam si verba quædam emisisse traduntur, tamen loquendi facultate caruerunt*); il entend qu'ils ne paraissaient faire aucun discours suivi, ni bien nettement distinct; car il parle en cet endroit de la prononciation bien distincte, qui ne nous vient, dit-il avec raison, ainsi que l'usage de la parole, que de l'habitude d'entendre dès notre enfance. Mais ce judicieux rhéteur qui convient que ces enfans s'étaient fait des mots, ne doutait pas qu'il ne fût évident sur ce seul principe, que s'ils avaient été plusieurs ensemble, ils ne se fussent bientôt aussi fait un discours, qui n'est autre chose que l'assemblage de plusieurs mots.

§. III.

Un homme seul ne ferait que très-peu d'usage de sa faculté de parler.

C'est beaucoup en vérité qu'un enfant élevé de cette manière, ait fait entendre quelques mots. Que l'on suppose un homme vivant, seul dès son enfance, et absolument isolé de toute société, il ne fera pas, ou il ne fera que très-peu d'usage de sa faculté de parler : elle ne sert qu'à communiquer ses idées à autrui. Un homme seul n'étant pas dans ce cas, n'en a que faire. Tout son langage consisterait en cris de sentiment, en gestes de surprise, en quelques articulations d'organe nécessairement conformes à leur structure, encore seraient-elles rares, parce que, dans son enfance, il n'aurait eu ni besoin, ni exercice de sa faculté de les fléchir. On entendrait de sa part beaucoup de voyelles, et seulement quelques consonnes indistinctes. D'ailleurs, en vivant ainsi séparé du reste du monde, il exercerait fort peu son jugement : il n'aurait presque point d'idées, mais seule-

ment dans l'ame la mémoire de quelques perceptions très-simples. De sorte, que si nous lui supposons tout d'un coup les organes dénoués, et la plus grande facilité physique pour discourir, il y serait fort embarrassé, faute de liaison et de combinaison d'idées dans l'esprit. Le commerce, avec les hommes, donne occasion non-seulement de parler pendant la conversation présente; mais encore de réfléchir sur les conversations passées, et de préparer celles à venir. Dans l'hypothèse ci-dessus, qui prend les choses au premier pas où il soit possible de les considérer, il n'y a point de langage qu'on puisse appeller *discours*, mais une espèce de vagissement presque inarticulé qui forme néanmoins quelques mots sans suite. Mais supposons deux ou plusieurs enfans mis ensemble; alors, le naturel, le besoin, l'habitude mettent en jeu les facultés. Chacun profite des inventions de l'autre, et les accroît en continuant d'opérer sur ce premier fond. L'homme seul était à-peu-près un lièvre dans les bois. La conversation de nos deux enfans ne sera guères plus que celle de deux animaux

domestiques, qui ont beaucoup plus l'air de s'entretenir que les animaux farouches; parce qu'en effet une societé plus étendue leur donne plus de connaissance. La puissance physique qui manque aux animaux pour faire de certains progrès, ne manquant pas à nos enfans, ce petit germe poussera de profondes racines, et jettera un jour des branches infinies, sur le plan donné par la nature.

§. IV.

Adolescence des langues primitives.

Il est donc indubitable qu'une troupe d'enfans abandonnés sans éducation ni exemple d'un usage antérieur de la parole, s'ils peuvent s'elever, se feront un langage. On a ci-devant à-peu-près vu quels en seront les premiers germes, et qu'il y aura parmi eux un certain nombre d'expressions radicales nécessaires, ou presque nécessaires, nées physiquement de la conformation naturelle de l'organe vocal humain, et produites aussi par le besoin qu'on a pour se faire entendre, de faire connaître de son mieux les

choses

choses dont on veut parler. Il devient plus difficile d'examiner l'adolescence des langues, supposées premières, dans leur progrès obscurs et leurs variations arbitraires, qu'il ne l'a été de démêler les premiers élémens de leur formation dans leur enfance, où la nature nous a servi de guide.

Quoiqu'elle ne s'écarte que peu de sa manière ordinaire de procéder, je ne prétends pas dire néanmoins qu'elle ne s'en écarte point du tout, étant elle-même sujette à tant de petites variétés dans la production des individus de chaque espèce. Elle en a mis, sans doute, dans la fine structure des organes vocaux, selon les climats et selon diverses autres causes : elle a pû, par exemple, donner quelque part, comme chez les Hurons, (Voyez § 13 du chap. 6,) plus de mobilité à un autre organe qu'à celui des lèvres, qu'on remarque parmi nous être le plus mobile chez les enfans, et le premier qu'ils mettent en jeu.

§. V.

Elle augmente les petites différences qu'elles pouvaient avoir dans leur origine.

Mais ayant à parler en général sur cette matière, j'ai dû présenter pour exemple ce qu'il y avait de plus apparent : non que j'aie prétendu dire absolument parlant, qu'à supposer quatre troupes d'enfans aux quatre confins de la terre, qui se feraient à elles-mêmes chacune un jargon primitif développé par la nature, les quatre jargons fussent tout-à-fait pareils sans aucune différence. La nature n'opère pas ainsi, puisqu'il n'y a pas une feuille absolument pareille sur un même arbre ; mais ils seraient du moins fort approchans, et formés en vertu des mêmes principes méchaniques. La diversité qu'on y remarquerait naîtrait, non du fonds de la méthode pratiquée par la nature, mais du changement par elle produit dans l'organisation qu'elle y employe, selon la différence des climats.

Quoique le cœur de l'homme soit au fond le même dans tous les pays et dans

tous les siècles, ayant le même fond de passion et de sentimens naturels, qui y produisent le même fond de vices et de vertus, on voit néanmoins que le tableau de la vie humaine est perpétuellement diversifié. Le germe des vertus et de la corruption que la nature a mis dans le cœur, par-tout le même en substance, est toujours différent dans la manière dont il se développe. Les passions se diversifient de mille et mille façons selon les objets qui les excitent, selon les nuances du caractère qui les modifient. L'amour et l'amour, la colère et la colère, variés dès leur premier éclat dans deux personnes différentes, sont pourtant toujours dans toutes deux le desir de jouir, et le desir de se venger. A mesure que ces passions s'exercent, les variétés deviennent plus marquées, les effets et le produit plus différens. De-là naît cette extrême variété de tableaux des événemens produits par des causes pareilles.

Même marche, même jeu de la nature (aussi est-ce le même agent) dans le tableau des langages où les dissemblances vont comme les développemens. Le principe de

différence entre les quatre jargons, qui rendrait un peu dissemblables leurs termes primordiaux, produirait un effet très-sensible dans le progrès de chaque langue, à mesure qu'elle se chargerait de dérivations ou d'approximations. De sorte que la diversité peu marquée dans l'enfance des jargons, le serait sensiblement dans leur adolescence. Alors chacun des quatre prendrait un air spécifique, dont il serait d'autant plus difficile de reconnaître à l'avenir les causes arbitraires, que le peuple serait plus barbare, fantasque, sauvage, dépourvu d'idées, de raison et de suite dans l'esprit. Or ce serait certainement le cas de nos quatre troupes d'enfans isolées. Chacune d'elles deviendrait la tige d'un peuple sauvage qui aurait une langue pauvre et chétive; en un mot, selon la supposition que nous avons faite, elle serait une langue primitive dans son adolescence.

Les langues orientales existantes, qu'il nous serait possible d'examiner en cet état, sont dans un cas moins favorable à mes principes, que celui de l'hypothèse que j'ai posée, parce qu'elles sont déjà infiniment

plus loin de leur dérivation primitive. Mais puisque nous n'avons pas sous les yeux d'autres objets effectifs à considérer que ces langues sauvages, prenons-les ici pour exemples : et voyons par quelle raison, lorsqu'on les compare entr'elles, elles paraissent à peine se ressentir d'une origine commune et nécessaire.

§. VI.

Causes pour lesquelles les langues barbares d'un même pays doivent devenir différentes entr'elles, et nous le paraître plus qu'elles ne le sont en effet.

Parmi les sauvages d'Amérique, où chaque nation vit séparée l'une de l'autre par de grands lacs et d'immenses forêts, presque sans aucune entrevue entr'elles que pour se surprendre et s'entre-déduire, les langages différens ne paraissent avoir entr'eux que peu de rapport : comme si chaque peuple s'en était fait un pour lui-même primitif et particulier. C'est ainsi qu'on en pourrait juger à l'inspection des exemples que les Missionnaires nous ont donnés d'une

même phrase parallèle traduite en plusieurs langues sauvages.

Ceci paraît d'abord contrarier l'opinion naturelle et raisonnable qu'une langue ne peut être tirée que d'une autre, et que le premier auteur de chacune de ces nations sauvages n'étant pas sorti de terre tout formé, comme la fable le raconte des soldats de Cadmus; ne pouvait parler d'autre langage que celui qu'en son enfance il avait appris de ses pères. Et même à supposer, comme dans l'hypothèse ci-dessus, que chacune de ces nations sauvages descendît d'une troupe d'enfans abandonnés dans le plus bas âge, ne devrait-on pas reconnaître, entre leurs divers langages actuels, une analogie plus marquée, puisqu'ils dérivent tous d'un même principe organique et nécessaire?

Il suffirait, pour répondre à cette objection, d'observer que les langues actuelles des peuples sauvages se trouvent aujourd'hui à une telle distance de leur état primitif et nécessaire, qu'il serait injuste d'exiger qu'on rendît compte des causes inconnues de leur altération pendant un

immense intervalle de tems. Mais outre ceci, remarquons, 1°. que quand des peuples sans arts et sans connaissances ont été conduits, tant par le genre de leurs mœurs que par celui du climat qu'ils habitent, à vivre isolés de leurs voisins, leur langage s'isole aussi dans la même proportion, de siècle en siècle, et perd d'une manière plus sensible, faute d'entretien, ce qu'il pouvait avoir de commun avec ceux du voisinage. 2°. Que l'art de l'écriture, et les livres qui passent d'un peuple chez un autre, étant l'une des principales causes de la richesse, de la propagation et du mêlange des langages, les langues doivent être moins analogues, plus différentes, plus isolées dans les pays où cet art est inconnu: ce qui est vérifié par l'expérience. 3°. Que ces languesbarbares doivent en effet abonder plus que les nôtres en termes primitifs, puisqu'étant tout-à-fait pauvres dans leur commencement, lorsqu'elles ont eu besoin d'imposer un nouveau nom à quelque nouvel objet physique, elles n'ont pu, comme nous, le tirer de leurs voisins avec qui elles n'ont presqu'aucun com-

merce, mais seulement le dériver d'elles-mêmes sur quelques idées singulières, ou le forger sur quelqu'affection particulière des sens. En ceci, tous les peuples de quelque pays que ce soit, doivent être considérés, comme ayant une fois été dans un tems ou dans un autre ce que sont aujourd'hui les Américains. 4°. On doit moins s'étonner d'entrevoir si peu de rapport entre le langage de deux nations, parce que, quoique limitrophes, elles peuvent être fort distantes par leur origine. Les peuples sauvages n'ayant rien à perdre dans le pays qu'ils abandonnent, et beaucoup de facilité pour acquérir ailleurs le peu qui leur est nécessaire, ne se font aucune difficulté de quitter leur demeure habituelle au moindre mouvement qui les y pousse. Une transmigration de 7 ou 800 lieues ne leur fait pas plus de peine qu'à nous un court voyage. Une nation mécontente de la contrée ou de ses voisins se transplante toute entière au loin dans quelque terrein vuide, au milieu de diverses nations dont l'idiome n'a, ni ne doit alors avoir de rapport avec le sien. C'est ce qui arrive tous les jours aux

Américains : c'est ce qui arrivait autrefois aux Gaulois, aux Goths, aux Huns, etc. Nous avons même sous les yeux des exemples de ces transplantations prodigieusement éloignées, faites par les Romains, les Arabes, les Espagnols, les Hollandais, etc. 5°. Et c'est peut-être ici la principale raison, nous ne sommes pas en état de juger de l'anologie qui peut se trouver entre diverses langues que si peu d'Européens entendent, et que nul d'eux n'est probablement capable de prononcer. Il faut néanmoins que plusieurs de ces idiomes aient quelqu'analogie, puisqu'au rapport du P. de Rasles, celui qui sait la langue huronne peut, en moins de trois mois, entendre les cinq nations iroquoises. Le huron, dit-il, est la maîtresse langue, la plus majestueuse, et en même tems la plus difficile de toutes les langues sauvages. L'algonkin, selon la Hontan, est aussi une des principales langues du Canada, plus étendue et plus châtiée que la plupart des autres. Le P. d'Etré, autre missionnaire, après avoir rapporté que les langues des divers peuples habitans au bord du Maraguon sont

aussi différentes entr'elles que le français et l'allemand, (et sans doute que sur une simple inspection elles nous le paraîtraient beaucoup davantage, quoique cette comparaison marque déjà un rapport notable entr'elles), ajoute qu'il ne laisse pas d'y avoir parmi eux une langue savante appellée la langue *del Inga*, qui n'est entendue et parlée que par un petit nombre de personnes dans chaque nation. Tout ceci désigne qu'il y a réellement plus d'analogie entre les langues sauvages que nous ne sommes en état d'y en appercevoir. Ces raisons montrent qu'il n'est pas possible de suivre l'examen d'une langue sauvage depuis le point de sa première enfance jusqu'à celui où elle est parvenue, et que j'appelle le point de son adolescence; et même en cet état-ci elle est parlée par un peuple qui n'a ni connaissances, ni suite d'idées : de sorte que nous ne pouvons ici ni décider par les faits que nous ignorons, ni juger par une suite de raisonnemens réguliers dont ces sortes de gens ne font guères d'usage. Attendons, à l'égard d'une telle langue, à l'examiner de nou-

veau quand elle sera dans toute sa force; et bornons-nous, quant à présent, à considérer de quelle manière elle pourra parvenir à ce point de maturité.

§. VII.

Fabrique des syntaxes barbares.

Dans son origine, elle n'a d'abord eu qu'un amas confus de signes épars appliqués selon le besoin aux objets à mesure qu'on les découvrait. Peu-à-peu la nécessité de faire connaître les circonstances des idées jointes aux circonstances des objets, et de les rendre dans l'ordre où l'esprit les place, a, par une logique naturelle, commencé de fixer la véritable signification des mots, leur liaison, leur régime, leurs dérivations. Par l'usage reçu et invétéré, les tournures habituelles sont devenues les préceptes de l'art, bons ou mauvais, c'est-à-dire, bien ou mal faits selon le plus ou le moins de logique qui y a présidé; et comme les peuples barbares n'en ont guères, aussi leurs langues sont-elles souvent pauvres et mal construites: mais à mesure

que le peuple se police, on voit mieux l'abus des usages, et la syntaxe s'épure par de meilleures habitudes qui deviennent de nouveaux préceptes. Je n'en dis pas davantage sur l'établissement des syntaxes ; et même si j'y reviens dans la suite, ce ne sera qu'en peu de mots. C'est une matière immense dans ses détails qui demanderait un livre entier pour la suivre dans toutes les opérations méchaniques du concept, qui en général la rendent *nécessaire* en conséquence de la fabrique du sens intérieur, mais très-*arbitraire* dans ses petits détails, par le nombre infini de routes longues ou courtes, droites ou tortues, bonnes ou mauvaises, que l'on peut prendre pour parvenir au même but. Au surplus, toutes ces routes, bien ou mal faites, servent également dans l'usage, lorsqu'elles sont une fois frayées et connues. *Non cùm primùm fingerentur homines*, dit Quintilieu, *analogia demissa cœlo formam loquendi dedit, sed inventa est postquàm loquebantur, et notatum in sermone quid quomodo caderet. Itaque non ratione nititur, sed exemplo ; nec est lex*

lex loquendi, sed observatio; ut ipsam analogiam nulla res alia fecerit quàm consuetudo.

§. VIII.

Forme de l'accroissement des langues adolescentes, et quelle part peut y avoir eu l'art.

Quant aux termes de ces langues premières, à leur augmentation en nombre à mesure que les objets paraissent, et que l'esprit se développe, aux systêmes de dérivation commencée, je les croirais moins défectueux que les syntaxes, comme étant faits sur des notions plus simples, moins combinées, plus faciles à saisir. Les hommes imposent les noms aux choses pour leur besoin qui les affecte sensiblement, promptement, et d'une manière assez vraie. Les Sauvages opèrent en ceci pour les choses simples, au moins aussi bien qu'un homme méditatif qui aurait la tête remplie de relations et d'abstractions. Si j'ai dit qu'une langue première, en son adolescence, est pauvre et chétive, c'est eu égard au petit

nombre des termes, correspondant au petit nombre des idées, et borné à l'expression des objets extérieurs les plus habituels. Mais le cercle étroit, dans lequel on se renfermait, n'a peut-être servi qu'à rendre le procédé plus juste. Dans le fond, l'accroissement des langues adolescentes doit avoir été formé sur un plan d'autant plus vrai qu'il était plus voisin de ces principes. Le mêlange actuel de nos idées, l'habitude d'appercevoir en tout mille relations idéales, la multiplicité combinée de nos perceptions, nous donnent mille manières de nous écarter à droite et à gauche, qu'on n'avait point alors. On voyait les choses d'une manière simple et directe. On les nommait, autant qu'il était possible, en conséquence de cette manière de les envisager; et selon l'apparence, assez souvent on ne rencontrait pas mal. C'est peut-être cette observation qui a fait avancer à quelques philosophes que les langues avaient été formées par les hommes sur un plan médité, et suivi avec réflexion. On sent assez, et je l'ai fait voir par des exemples certains, que cela est impossible pour le premier fond

d'une langue, qui est une production de la nature, plutôt que de l'art. Le premier fond d'une langue est l'ouvrage du peuple et du vulgaire. Il fabrique les termes selon le besoin qu'il en a :

. . . . Utilitas expressit nomina rerum.
LUCRET.

Il les fabrique l'un après l'autre, par un premier mouvement imité, autant qu'il peut, de la nature et de la vérité des objets; quelquefois aussi sur des perceptions mal examinées. Mais je croirais volontiers avec Platon, que souvent aussi les premiers impositeurs des noms ont raisonné juste, et n'étaient pas des gens mal avisés : qu'ils voyaient les objets comme ils devaient être vus; et qu'un bon moyen de bien connaître les choses, est d'en bien connaître les noms. Je demeurerai d'accord de ce qu'il dit (*in Cratyl.*) *Suum à naturâ rebus inesse nomen; nec artificem nominum quemvis esse posse; sed eum duntaxat qui et innatum rei cuique nomen pervidere, et illius quasi formam litteris deinde ac syllabis repræsentare possit*, pourvu toutefois

qu'on ne veuille pas prendre ses paroles dans un sens trop étroit ; car, à cela près, je ne fais aucune difficulté de croire avec les Stoïciens qu'il n'y a point de mot dont l'origine n'ait une raison, connue dans les uns, inconnue dans les autres ; mais sur laquelle on doit employer la méthode générale de juger, en matière de même espèce, des points que l'on ne connaît pas par ceux que l'on connaît. Disons que la nature d'abord, et l'art ensuite, ont eu part à la formation des mots. Quand il a fallu augmenter une langue, la méthode fondée sur l'habitude y est entrée pour beaucoup, et l'on a suivi le plan commencé de ce qui était déjà fait. C'est ce qui a fait dire à Quintillien (*l. j. ch. 6*), que le discours était fondé sur la raison, l'ancienneté, l'autorité et l'habitude. De ces quatre sources, les trois dernières se rapportent à l'art et à la méthode ; mais ce qu'il appelle la raison, c'est de la part de l'homme la disposition de ses organes, auxquels il est forcé d'obéir, et de la part des choses extérieures la vérité de peinture qu'on s'efforce tant qu'on peut de leur donner dans les noms qu'on leur

applique ; en un mot, c'est la nature, à qui tout doit primitivement se rapporter, et à laquelle seule on doit les racines primordiales de chaque terme.

Un de nos meilleurs Journalistes fait là-dessus une réflexion très-juste. Dans la formation des langues, dit-il, les mots, n'étant faits que pour l'oreille, devaient s'adresser directement et plus sensiblement à l'organe, et y réveiller l'image physique de la chose qu'ils désignaient. Mais lorsque l'écriture a fixé les signes, le matériel des sons était déjà altéré, et l'analogie précieuse du mot avec l'objet s'était détruite à proportion que les langues s'étaient éloignées de leur origine : les termes figurés dans leur formation, avaient peu-à-peu, dans les langues dérivées, perdu par l'usage la trace de l'image physique. *Journ. étran. Janv.* 1761.

§. IX.

Raison pour laquelle le langage des hommes sauvages est le plus rempli d'images et de figures empruntées de la nature. Causes du prétendu sublime du langage oriental. Comment une langue sortie de l'adolescence et dans sa force, devient plus sévère et plus retenue. Cause de l'accroissement des langues. Plusieurs petits langages de Sauvages isolés, se réunissent pour former une grande langue.

Le même écrivain explique d'une manière fort nette, la raison pour laquelle les discours des peuples sauvages sont si remplis de métaphores et d'allusions, et se ressentent du style poétique beaucoup plus que la prose des nations policées. Le peu qu'il dit sur cet article remarquable est si satisfaisant que je n'ai rien à y ajouter, sinon que ce style qu'on appelle oriental, qu'on croit ordinairement fort sublime, et qui, pour nous être moins familier, nous paraît

plus guindé que le nôtre, est peut-être au contraire plus voisin de la nature.

» Des hommes sauvages, dont l'ame, » pour ainsi dire, toute au dehors, n'est » ébranlée que par des objets physiques, » et dont l'imagination est toujours fra- » pée des grands tableaux de la nature; des » hommes dont les passions ne sont tem- » pérées, ni par l'éducation, ni par les » lois, doivent conserver toute leur impé- » tuosité, toute leur énergie; des hommes » dont l'esprit, n'ayant que peu d'idées » abstraites, et point de termes pour les » rendre, est forcé de recourir aux images » matérielles pour exprimer leurs pensées; » de tels hommes, dit-il, paraissent plus » propres à parler le langage de l'imagi- » nation et des passions. Chez nous, l'ame, » en se repliant sur elle-même, se dé- » tache en quelque sorte des objets exté- » rieurs. L'habitude de la reflexion et de » la pensée émousse la sensibilité de l'ima- » gination, et modère l'activité des passions: » l'esprit devient plus sévère et s'accom- » mode moins d'une latitude vague et » indéterminée. La langue acquiert plus

» de précision et en même-tems plus de » timidité. Il est bien prouvé que le style » figuré qu'on remarque dans toutes les » langues naissantes et sauvages, n'appar- » tient pas trop au climat, et n'a pour » principale cause que l'indigence même » de ces langues ».

Dans les pays sauvages et peu cultivés, les habitations sont rares et distantes les unes des autres. Les nations ayant peu de commerce entr'elles, vivent, pour ainsi dire, par familles et par colonies séparées; chacune d'elles faisant, à vrai dire, une nation particulière, ayant aussi son langage particulier, qui, quelquefois n'a presque rien de commun avec celui des voisins. Il y a cependant presque toujours parmi eux un idiôme prédominant que tous connaissent, et dont ils se servent en commun quand ils ont besoin de s'entendre. C'est ainsi que nous le voyons parmi les petites nations sauvages de l'Amérique. Il n'y a point de peuple qui n'ait été plutôt ou plus tard dans le même état où nous avons trouvé les Américains et les Nègres; et il n'y a pas long-tems que notre Europe en est sortie: c'est une vérité de

fait, à la preuve de laquelle je ne m'arrête pas. Chacune de ces petites langues est pauvre, et contient peu de mots. Quand la police vient à réunir ces petites colonies en une même nation nombreuse sous des mœurs plus sociables, leurs langages divers se confondent aussi en un seul, ou le plus vulgaire, et par conséquent le plus abondant, prédomine toujours. Alors voilà une langue nouvelle, qui s'est constituée et qui a pris une forme. Comme elle s'est faite de plusieurs autres qui avaient des mots différens pour exprimer un objet commun, il s'y trouve d'abord des synonimes sur une même chose. Mais bientôt l'usage détruit et fait perdre les uns. On particularise peu-à-peu les autres en appliquant chaque terme aux différences d'un objet de la même espèce; tellement qu'à la longue, il n'y reste presque plus ou peut-être point du tout de purs synonimes.

§. X.

Comment une grande langue vient à se subdiviser en dialectes. Dans les divers dialectes la difference de voyelles affecte plus l'ouïe que la vue, et la différence de consonne au contraire.

L'agrandissement de ce peuple aassemblé dans une société nombreuse, ses conquêtes, ses émigrations, et sur-tout la suite des siècles, aussi bien que le mêlange des nations policées entr'elles ; portent au loin sa langue, l'altèrent et la divisent dans les différentes contrées, en autant de dialectes, qui ne sont toujours que le fond de la même langue, un peu altérée dans les articulations. Ainsi, les petits langages des familles sauvages forment les langues mères des grands peuples, et les langues mères forment les dialectes des nations postérieures ; ce qui signifie, à vrai dire, qu'il n'y a presqu'aucune différence entre les dialectes (je dis dans les mots ; car elle est souvent plus grande dans les syntaxes.) Qu'est-ce en effet que cette différence qui ne roule que sur les voyelles,

s'il n'y a qu'une voyelle, ainsi que je l'ai fait voir §. 3 et suiv. du chap. 3. Wachter, avec raison, n'a pas daigné parler du changement des consonnes, dans les mêmes dialectes. La diversité qui en résulte quoiqu'un peu plus forte, est bien légère ; puisque ces consonnes, lors même qu'elles sont diversement figurées, y restent toujours à-peu-près les mêmes à l'oreille, (Voyez §. 8 du chap. 3) comme étant des articulations du même organe. Il n'y a point de personne un peu attentive qui, à la seule inspection d'une même phrase écrite en latin, en italien, et en français, ne discerne, sans savoir aucune de ces langues, qu'elles sont de la même famille :

..... Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum:

OVID.

Cette ressemblance tombe encore plus aisément sous le sens de la vue que sous celui de l'ouie. Le latin *magister*, et le français *maître*, passablement reconnaissables à l'œil pour être le même mot, forment à l'oreille des sons très-dissemblables, quoi-

qu'il n'y ait de différence que par l'élision de la lettre gutturale (qui s'omet le plus souvent dans la prononciation rapide à cause qu'elle est tout au bout de l'instrument vocal), et par le changement de l'*e* pur en *e* muet. Voulez-vous avoir ce mot *magister* identique dans les deux dialectes, tant à l'œil qu'à l'oreille ? Il n'y a qu'à le représenter à la vue d'une manière ainsi caractérisée, *MA g IST' e R.*

La voyelle agit sur les sens par le son encore plus que par sa figure alphabétique. Elle est plus du ressort de l'oreille que de celui de la vue. La consonne n'est que la forme du son, moins sensible à l'ouïe que le son même, et faisant plus promptement son effet par sa figure alphabétique ; elle est plus du ressort de la vue que de celui de l'oreille. Ainsi, dans les mutations qui constituent les dialectes d'une même langue par la variation qu'elles mettent dans les mêmes mots, soit en changeant la voyelle (comme *aigue* pour *aqua*) soit en changeant la consonne en une autre de même organe (comme *Water* pour ὕδωρ) la différence de la voyelle est fort perceptible

tible à l'ouïe, et celle de la consonne qui ne l'est pas beaucoup à l'oreille saisit sensiblement la vue. Que l'on réfléchisse sur ceci, on verra pourquoi, lorsqu'une langue nous est peu familière, on entend si mal ceux qui parlent, quoiqu'on entende facilement ce qui est écrit; car bien que dans le sens et la composition des mots les consonnes soient tout autrement principales que la voyelle, il n'y a cependant qu'elle qui reste dans l'oreille; et tel qui n'entendait pas un mot prononcé, l'entendra bientôt malgré la différence d'articulation du même organe qui peut se trouver dans la consonne, s'il peut le voir par écrit, et en prononcer les voyelles à sa manière. On vient de voir, par l'exemple du mot *magister* comment deux mots très-différens par le son, peuvent facilement être rendus identiques à la vue.

§. XI.

Caractères essentiels de différence entre les langues, tirés de l'ouie et de la vue. Qu'il peut, absolument parlant, se former un langage sans l'intervention d'aucun de ces deux sens.

Cette distinction de l'ouie et de la vue quant au langage est très-importante, et sert de base à la différence de caractère qui se trouve entre les deux classes de langages très-différens par leur principe. L'oreille guide autant la langue pour parler, que les yeux guident la main pour écrire. C'est l'habitude de l'oreille qui instruit la langue à former, sans savoir comment, ces mouvemens fins dont la différence est si délicate et si peu sensible, que ceux qui les forment le mieux par une excellente prononciation auraient grande peine à rendre compte de l'art qu'ils y emploient, et à montrer nettement aux autres par écrit et par le seul secours de la vue comment ils doivent s'y prendre pour bien opérer. C'est l'ouie qui transmet les idées par les sons; et ensuite

la vue connaît les sons par les lettres. Car ce que l'œil lit, l'oreille est supposé l'entendre ; quoique à force d'habitude on lise tacitement sans prendre garde à cette supposition. Cependant on ne peut pas dire qu'il soit impossible que l'œil, quoiqu'avec moins d'avantage, parvienne à appliquer une certaine complication de caractères à la représentation immédiate des idées de l'esprit, comme l'oreille y applique une semblable complication de sons, et la langue une complication de mouvemens. Car, quoiqu'en l'état où sont les choses parmi nous, il soit vrai que les lettres sont les caractères immédiats des sons, comme les sons ceux des idées, il n'y a cependant rien dans la nature des lettres qui les empêche de représenter immédiatement les idées sans l'intervention des sons. Tellement qu'il pourrait y avoir par cette méthode un langage peint entre un peuple de sourds et muets. Le même peuple par une autre méthode pourrait avoir aussi un langage, qui au lieu d'être peint sur le papier ne s'exprimerait à la vue que par les articulations des doigts et par les gestes de la main, instrument très-

flexible et dont les mouvemens sont agiles et variés. Il pourrait même y avoir un langage par les seuls gestes de contact et par le seul sentiment du toucher entre un peuple aveugle, sourd et muet. Les muets du sérail s'expriment par signes avec tant d'intelligence, qu'ils expliquent clairement toutes leurs pensées, jusqu'à raconter de longues histoires avec leurs circonstances. Ils ont inventé pour la nuit un langage particulier qui consiste dans le simple attouchement des mains. De-là il résulte que quoique le sens de l'oreille, de l'œil et de la main s'entr'aident infiniment pour l'usage du langage, néanmoins les hommes, s'ils n'en avaient qu'un des trois, pourraient encore, absolument parlant, se parler, c'est-à-dire se communiquer leurs idées. Cela est si vrai, qu'il se pratique quelque chose d'approchant, non-seulement dans les langues chinoises, composées de caractères qui, représentant les choses et les motions indépendamment des mots, se prononcent différemment par des peuples qui les écrivent de même, mais même aussi parmi nous, quoique nous n'y fassions

guères d'attention, quand nous traçons des caractères d'arithmétique, d'algèbre, et ceux dont nous nous servons pour signifier les poids, les métaux, les plantes, etc. Ces symboles sont employés par différentes nations pour exprimer les mêmes idées et le même sens, quoique rendus avec des sons et des mots aussi différens que le sont deux traductions d'une même phrase en deux langues différentes.

Rien n'est donc plus possible que d'introduire un caractère universel avec lequel toutes les nations, quoique de langues différentes, pourraient exprimer leurs idées communes : je dis leurs idées simples et communes ; car dès qu'elles seraient compliquées la difficulté de se mettre au fait de tant de symboles et de variations de chaque symbole l'emporterait beaucoup sur l'utilité de cette généralisation. C'est ce qui fait que notre méthode de figurer chaque articulation des mots par autant d'élémens séparés, l'emporte encore de beaucoup, tout mis en balance, sur la méthode chinoise de figurer à-la-fois toute une idée ; malgré l'avantage qu'elle a de porter avec

elle sa traduction dans tous les dialectes chinois : et même on ne voit pas que cette méthode qui devrait avoir beaucoup plus de précision que la nôtre, en ait en effet davantage, ni qu'elle soit plus expéditive pour l'écriture.

§. XII.

Caractère de différence entre les langues et les dialectes.

Wachter marque ingénieusement en deux mots le caractère de différence qu'il y a entre les langues et les dialectes. *Les langues*, dit-il, *diffèrent entre elles par des consonnes.* (Il entend, sans doute, les consonnes organiques) *et les dialectes par les voyelles.* Cela est si juste et si précis que je n'ai rien à y ajouter. Lorsqu'on remarque en diverses langues que les mots de même signification s'expriment par les mêmes consonnes, ou ne font que les varier par des mouvemens procédans du même organe, on peut dire que ce n'est que le même mot, malgré la différence totale des voyelles du mot, qui portent à l'oreille un son très-différent : et en conclure

que les langues sont sœurs ; c'est-à-dire, qu'elles ne sont que des dialectes provenus d'une même mère. Au contraire, si deux langues expriment habituellement leurs mots de même signification par des organes différens, c'est-à-dire par des consonnes différentes, c'est un signe que ces langues sont étrangères l'une à l'autre, et qu'elles n'ont pas la même origine immédiate. Ces observations font reconnaître dans un langage mêlangé, comme dans l'anglais, à moitié composé de tudesque et de latin, ce qu'il tient de l'un ou de l'autre.

§. XIII.

Caractères qui marquent les classes et les subdivisions entre les langues.

Il y a des différences entre les langues propres à faire reconnaître celles qui sont d'une même classe, et réductibles à la même origine; propres à marquer aussi les caractères distinctifs qui particularisent chacune de celles d'une même classe. Par exemple, celles qui parlent aux yeux figurant les symboles spécifiques des choses,

comme l'ancienne égyptienne et les chinoises ; et celles qui parlent aux oreilles par le son ou la figure des lettres : celle qui dans leur alphabet joignent le son avec sa figure (la voyelle avec la consonne) et qu'on appèle syllabiques comme la siamoise ; et celles qui les séparent, et qu'on appèle littérales comme la nôtre : celles qui ont des affixes, comme l'hébraïque ; et celles qui séparent les pronoms : celles qui abondent en particules conjonctives comme la française ; en verbes auxiliaires à défaut de conjugaisons, comme l'anglaise ; en adjectifs composés, comme la grecque, etc. Mais si la différence est dans la syntaxe, elle marque moins que celle qui est dans les racines des mots, et ne peut guères servir que de subdivisions entre les dialectes : par exemple, le latin et le français, qui bien qu'ils ayent des syntaxes très-différentes, ne sont néanmoins que la même langue : au lieu que quand la différence est dans le caractère spécifique même des langues, elle marque que si les deux peuples ont eu une origine commune, le tems en a effacé la trace la plus na-

turelle, et la plus ineffaçable ; exemple : le chinois et le latin.

La voie de décomposition, d'analyse et de comparaison mène aisément à distribuer les langues par classes subdivisées chacune en plusieurs espèces qui se rapportent dans leurs caractères essentiels ; et à séparer les espèces par les variétés spécifiques ajoutées aux caractères communs. Alors en reprenant dans chaque classe le caractère essentiel de celle qui, étant la plus ancienne en ordre de date est devenue primitive à notre égard par l'extinction des langues mères antérieures, on y observera une forme primordiale, un génie grammatical plus original, un genre d'analogie répandu sur toute sa filiation, et qui, commun à ses dialectes, leur donne un air de famille qui les annonce malgré la différence des contours et des traits. En reprenant ensuite dans chaque espèce les variétés spécifiques, on y reconnaîtra une construction et une composition propre, une forme paragogique toute particulière, un idiotisme qui n'appartient qu'à cette espèce : on les discernera des caractères généraux et

communs aux autres espèces de la même classe.

§. XIV.

Division des peuples par classes de langues.

Je voudrais, disait Leibnitz, qu'on divisât les pays de la terre par classes de langues, et qu'on en dressât des cartes géographiques. Heinselius l'a tenté dans les petites cartes géographiques insérées au-devant de son *Harmonie des Langues*. Il faudrait les diviser par parties du monde, royaumes et provinces grammaticales. La première division serait marquée en mettant d'une part les langues faites pour les yeux, de l'autre celles faites pour les oreilles. Et je serais tenté de croire que la langue pour les yeux formerait l'ancien monde, et la langue pour les oreilles le nouveau : du moins cela serait assez vraisemblable si l'on ne les considérait que comme langues écrites. Il y avait autrefois dans le vaste continent de l'Asie deux mondes, très-distincts l'un de l'autre : l'un ayant sa pente jusqu'à la mer vers l'Orient, l'autre de même jusqu'à la mer vers l'Occident, tous deux si bien sé-

parés par les hautes chaînes du mont Imaüs ou du mont Altay, que pendant grand nombre de siecles ils ne se sont pas connus, et que ce n'est que dans des siècles plus récens qu'ils ont commencé à communiquer ensemble. Le plus ancien des deux en art et en police paraît être l'oriental, où la langue écrite est fabriquée sur le sens de la vue.

La seconde division serait entre les langues, dont les mots diffèrent par les consonnes (car alors elles diffèrent essentiellement.) Celles qui ne diffèrent que par les voyelles y formeraient une sous-division (car alors ce ne sont plus que des provinces d'un même état; que des dialectes d'une même langue.)

On peut aussi se servir, pour les ranger, de leur syntaxe, de leur génie, de leur caractère, en examinant et comparant leurs formules usitées. *Par exemple* le Français n'a point d'inversion, ne décline pas, met l'article aux noms, sépare le pronom, n'a point de duel, n'a presque pas d'adjectifs composés, ni de genre neutre; il conjugue, employe les verbes auxiliaires *être* et *avoir*, met la préposition devant, n'a point d'aug-

ment, manque souvent de l'action du verbe, a le nominatif absolu, etc. L'analyse et la comparaison des langues rédigées par tables est très-propre à montrer leur origine et leur aguation. Mais encore une fois le meilleur tableau qu'on puisse faire sur cette matière est un grand archæologue, ou nomenclature générale, telle que je le proposerai, Ch. XV. Il épargnerait tous les traités d'étymologie, tous les dictionnaires, toutes les dissertations sur les langues anciennes qu'on ne cesse de publier aujourd'hui, toutes les questions que l'on agite sur le grammatical, et sur l'historique de cette matière, dont le parallèle ainsi réuni sous un coup d'œil facile présenterait évidemment la juste décision.

§. XV.

Etat du langage des peuples spirituels et policés.

Une langue sortie de son adolescence, et, pour ainsi dire, dans la force de son âge, devenue celle d'un peuple policé, riche, nombreux, commode et oisif, d'un peuple qui, avide d'augmenter ses idées, exerce les facultés

facultés de son esprit, considère les objets de mille et mille manières, en prend les noms en mille et mille acceptions différentes, et donne une libre carrière à son imagination ; d'un peuple qui a des arts, des métiers, des sciences, des poëtes et des beaux esprits; qui voyage, commerce, va; revient, instruit et s'endoctrine; une telle langue, dis-je, prend alors avec promptitude un bien plus grand accroissement par une infinité de causes assez faciles à sentir, et dont je ne toucherai qu'un petit nombre.

§. XVI.

Cause de son abondance, de sa richesse, de ses variations.

S'il y avait sur la terre, dit Johnson, un idiôme invariable, ce serait celui d'une nation sortie peu-à-peu de la barbarie, séparée du reste des hommes, uniquement occupée à satisfaire aux premiers besoins de la nature, n'ayant ni écriture, ni livres, et se bornant à l'emploi des mots d'un usage journalier et commun, suffisant à son petit nombre d'idées. Cette nation labo-

rieuse et ignorante pourrait désigner longtems les mêmes objets par les mêmes voix. Elle aurait beaucoup de noms d'êtres physiques, et très-peu de noms d'êtres moraux; car les premiers ne sont que pour le besoin qui ne varie guères, non plus qu'eux; et les seconds sont pour la richesse et le luxe des idées, qui n'a point de bornes. Transformons cette nation sauvage, en un peuple où les arts sont en vigueur; où les hommes forment différens ordres; où les uns commandent, et les autres obéissent; où les uns ne font rien, et les autres travaillent toujours; où ceux qui ne savent ou ne veulent pas remuer leurs bras, trouvent une ressource glorieuse contre la paresse, et contre la faim en remuant leurs idées. Alors, dit encore le même Johnson, les fainéans dont l'unique occupation est de rêvasser, multiplient à l'infini les expressions pour suffire à l'instabilité de leurs perceptions. A chaque accroissement de la science réelle ou imaginaire, on voit naître de nouveaux mots, de nouvelles locutions. Il en faut pour les métiers, pour les arts, pour les sciences. Mais sur-tout il en faut

une extrême abondance, si la science est du nombre de celles qui s'exercent au-dedans de l'esprit sur des objets qu'il a forgés, et qu'il conçoit lui-même à peine, plutôt que sur des objets extérieurs, si l'art est plutôt d'appareil que de nécessité, tels que l'éloquence et la poésie; car, ce sont ceux-ci qui font la plus grande dépense en mots; comme il arrive dans les grands états que ceux qui travaillent et servent le moins sont ceux qui consomment le plus. Sous l'empire du besoin, l'esprit ne s'écarte guères au de-là des objets nécessaires : mais affranchi de ce lien de sujétion, il s'échappe et bondit en liberté dans les plaines de l'imagination; il change à chaque instant de perceptions et d'idées. Avide de nouveautés, curieux de découvrir, empressé de transmettre ses découvertes, amoureux de ses chimères même, il introduit la métaphore, les allusions inattendues, les termes figurés de toute espèce, les acceptions d'un même terme en mille sens détournés de leur vrai sens originel, ou les expressions d'un même sens en mille termes qui n'y avaient ci-devant aucun rapport : ce qui ouvre un

vaste champ aux dérivations dénuées de toute analogie primitive. Alors, les noms d'êtres moraux abondent dans le langage, et viennent à passer de bien loin celui des noms d'êtres physiques. La langue est appellée riche; et en effet, les gens riches sont ceux dont la dépense en superflu et en commodités excède de beaucoup celle du nécessaire. Mais il arrive parfois qu'à force de superflu, le nécessaire en souffre. Et dans une langue, le nécessaire est la clarté, peut-être même la simplicité : c'est la fidélité de rapport entre le nom et l'objet qu'il désigne; en un mot, c'est la vérité de cette peinture par expressions que l'organe vocal doit exécuter pour rendre les choses aisément perceptibles, et promptement reconnaissables : vérité qui ne se trouve plus dans les langues, dès qu'on a dépravé la nature par des allusions idéales qui lui sont étrangères, et qu'on a écarté à tel point le dérivé de sa racine primordiale, que la connexité qui devrait facilement s'apercevoir entr'eux, n'y est plus sensible.

§. XVII.

Les mots se dépravent et la syntaxe se rectifie.

N'omettons cependant pas d'observer que si dans un tel état de la langue les mots se dépravent, en récompense la syntaxe se perfectionne. Les termes s'écartent beaucoup de leur institution naturelle, mais leur assemblage se rapproche de plus en plus de l'ordre des idées actuelles de celui qui les emploie. Il donne carrière à son imagination pour lui fournir les mots, et ne s'en rapporte qu'à la logique pour les arranger : une expression hasardée peut saisir l'auditeur, lui paraître une hardiesse heureuse et ingénieuse : une construction irrégulière et bizare ne serait quasi jamais qu'un barbarisme inintelligible.

§. XVIII.

Difficulté d'éviter l'abus des mots.

Les vices du langage provenant de l'abus des termes, ne sont pas, je l'avoue, faciles

à éviter, lorsque l'esprit s'exerce beaucoup en une langue. Outre qu'il recherche l'abondance et la commodité, il sent aussi combien les termes restent au-dessous de ses idées : avec quelle imperfection les mots représentent les objets : combien les paroles sont incomplètes pour signifier dans leur véritable étendue les circonstances des choses sous le point fixe où l'on les veut faire appercevoir. C'est ce qui porte l'esprit à redoubler ses efforts; à tout tenter bien ou mal, pour se faire entendre ; à inventer l'acception d'un terme en un sens inusité, dans l'espérance de le tourner en image ; à chercher des routes obliques, s'il ne peut arriver au but par la plus droite ; au risque de s'en écarter davantage, et de devenir plus obscur en voulant se rendre plus clair : à multiplier sur un même objet les synonimes qui d'abord ne sont pas vraiment tels : car le créateur d'un terme nouveau, ou de l'acception nouvelle d'un ancien terme, ne voulait, au contraire, que particulariser son idée. Mais bientôt son intention se perd de vue par l'auditeur inappliqué, et le terme s'introduit dans l'usage

ordinaire, au même sens qu'ont déjà plusieurs autres. Donnons un exemple de cette adoption des synonimes, choisi parmi des expressions de même sens, dont l'acception, quoique extraordinaire, ne soit ni abusive à l'excès, ni aussi détournée que beaucoup d'autres que je pourrais citer.

§. XIX.

Causes des synonimes et de leur multiplication : de leur vice et de leur utilité.

Les synonimes des choses viennent de ce que les hommes les envisagent sous différentes faces, et leur donnent autant de noms relatifs à chacune de ces faces. Si la chose est un être existant réellement et de soi dans la nature, sa manière d'exciter l'idée étant nette et distincte, elle n'a que peu ou point de synonimes. *Exemple. Fleur.* Mais si la chose est une perception de l'homme relative à lui-même, et à l'idée d'ordre qu'il se forme pour sa convenance, et qui n'est qu'en lui, non dans la nature, alors comme chaque homme a sa manière de considérer, et de se former un ordre, la

chose abonde en synonimes. *Exemple.* Une certaine étendue de terrain se nomme *Région*, eu égard à ce qu'elle est *régie* par le même prince, ou par les mêmes lois : *Province*, eu égard à ce que l'on y vient d'un lieu à un autre (*provenire*) : *Contrée*, parce qu'elle comprend une certaine étendue circonvoisine (*tractus*, *contractus*, *contrada*) : *District*, en tant que cette étendue est considérée, comme à part, et séparée d'une autre étendue voisine (*districtus*, *distractus*) : *Pays*, parce qu'on a coutume de fixer les habitations sur les hauteurs ou près des eaux ; (car c'est ce que signifie le latin *pagus*, soit qu'on le tire du grec πάγος *collis*, ou de πηγὴ *fons*). *Etat*, en tant qu'elle *subsiste* dans la forme qui y a été *établie*. *Diocèse*, *Ressort*, *Gouvernement*, *Généralité*, *Cercle*, *Palatinat*, et tant d'autres mots employés dans chaque langue pour désigner une étendue de terrein, qu'il serait trop long d'expliquer, et dont la cause primitive est facilement apperçue quand on y fait attention. Toutes ces appellations sont nées d'une considération particulière qui n'a

souvent à la chose même qu'un rapport fort éloigné ; comme assurément *regere*, et *distrahere* n'en ont presqu'aucun à une étendue de terrein qu'on ne laisse pas que de nommer *région* et *district*. Cependant tous ces termes passent dans l'usage : on les généralise dans la suite ; et on les emploie, sans aucun égard, à la cause originelle de leur institution.

Autre exemple tiré de la langue latine. Elle nomme un Prêtre *Sacerdos* eu égard à ses fonctions sacrées : *Presbiter* en considération de ce que les Prêtres étaient le plus souvent alors des personnes avancées en âge (πρέσβυς, *senex* ; πρεσβύτερος, *senior*.) *Antistes* parce qu'il se tient *debout devant* l'autel, (*Ante-stans* ;) *Pontifex*, parce que, les processions des Romains passant sur les ponts du Tibre, les Prêtres de leur religion étaient chargés de faire faire les ponts et de leur entretien (*pontes facere*). *Præsul*, parce que selon le rit usité dans les cérémonies le Prêtre *sautait le premier* (*præsultans*) et marchaient en cadence au-devant du peuple qui imitait la même cadence et rendait le même mouvement. C'est ce que

signifient ces paroles du vieux rituel citées par le poëte Lucilius :

Præsul ut amptruat, inde et volgu redamptruat olli.

Amptruare, vieux mot de la langue latine telle qu'on la parlait au tems du roi Numa, signifie *danser*, et à la letttre *aller et venir* comme les pois ou les petits morceaux de viande qui bouillent dans un pot. Aussi ces Prêtres se nommaient-ils pareillement *Saliens*, i. e. *sauteurs*. Cette variété de mots met dans les langues beaucoup d'embarras et de richesse. Elle est très-incommode pour le vulgaire et pour les philosophes qui n'ont d'autre but en parlant que de s'expliquer clairement. Elle aide infiniment au poëte et à l'orateur en donnant une grande abondance à la partie matérielle de leur style. C'est le superflu qui fournit au luxe, et qui est à charge dans le cours de la vie à ceux qui se contentent de la simplicité. La plus riche langue du monde est l'arabe, qui n'a pas épargné les synonimes, même aux objets physiques : car elle a, dit-on, cinq cents mots pour signifier *un Lion*. Aussi les Arabes prétendent-ils qu'on ne peut la savoir

en entier que par miracle. Aucune nation n'a fait tant de cas de la poésie que celle-ci, ni n'a eu un plus grand nombre de poëtes. Quoique cette langue soit la plus belle de toutes celles d'Orient, une si excessive abondance n'y pourrait-elle pas bien passer pour un défaut ?

§. XX.

Effet des invasions sur le langage.

Les émigrations des peuples, les colonies nombreuses et soutenues, les invasions subiles, les conquêtes éloignées sont des causes d'accroissement qui appartiennent plutôt à l'adolescence ou au déclin des langues, qu'à l'etat de pleine formation dans lequel je les considère. La langue conquérante ou la conquise sont presque toujours encore alors l'une ou l'autre dans un certain état de barbarie. Les invasions sont le fléau des idiomes comme celui des peuples, mais non pas tout-à-fait dans le même ordre. Le peuple le plus fort prend toujours l'empire, la langue la plus forte le prend aussi, et souvent c'est celle du vaincu qui soumet celle du conquérant. La première espèce de

conquête se décide par la force du corps ; la seconde par celle de l'esprit. Quand les Romains conquirent les Gaules, le celtique était barbare ; il fut soumis par le latin. Lorsqu'ensuite les Francs y firent leur invasion, le francisque des vainqueurs était barbare, il fut encore subjugué par le latin. Cette collision des langues étouffe la plus faible et blesse la plus forte. Cependant celle qui n'avait guères y acquiert beaucoup, c'est pour elle un accroissement ; et celle qui était bien faite se déforme, c'est pour elle un déclin. Ou bien le choc se fait au profit d'un tiers langage qui résulte de cet accouplement, et qui tient de l'un et de l'autre en proportion de ce que chacun des deux a contribué à sa génération. Ainsi le latin a résulté du mélange du grec éolique et du celtique, lorsque les colonies des deux peuples se sont rencontrées vers le Latium. Toute une vaste contrée d'Amérique était remplie de petites nations isolées. Les Mexicains s'élevèrent, les soumirent, les réunirent. La langue mexicaine prit de même le dessus, mêlangée cependant de tous les petits idiomes. Les Espagnols y ont ensuite fait leur invasion.

Leur

Leur langue plus riche en idées et en expressions assujettit la mexicaine, la couvre de son abondance sans l'anéantir; elle s'abâtardit elle-même: elle ne sera plus l'espagnol, mais un dialecte espagnol dénaturé par le mexicain, qui dans la suite des siècles sera regardé en Amérique comme une langue originelle et primordiale, ainsi que le phénicien est regardé parmi nous.

§. XXI.

Altérations qu'y causent le commerce et les opinions nouvelles.

Les petites émigrations, telles que les voyages et le commerce étranger, sans produire dans le langage les révolutions subites et marquées, y apportent une variation lente et successive. Des étrangers qui fréquentent ensemble ayant intérêt de se plier aux usages, aux façons de parler réciproques, en prennent l'habitude, la transmettent et la rapportent. L'échange a lieu pour les mots comme pour toute denrée. L'effet de l'importation mutuelle gagne

de proche en proche, s'étend des particuliers à la nation, et même à la longue de peuple en peuple.

§. XXII.

Les termes étrangers que les langues adoptent, ne les rendent pas toujours plus riches en effet.

Alors, une langue s'accroît de peu à peu par une multitude de termes adoptifs, et s'enrichit, du moins en apparence, en s'appropriant une quantité d'expressions des langues antérieures, ou contemporaines, autres que la langue mère immediate, d'où elle tire ses dérivations habituelles. Elle y emploie divers procédés, soit qu'elle traduise les mots spécifiques des langues étrangères, en les rendant par des mots à-peu-près équivalens qu'elle trouve en sa propre langue; exemple : χλαμύς, *Casaque*, *Surtout*; soit qu'elle les adopte tout nuds, et les fasse passer dans son idiome, tels qu'elle les a trouvés chez l'étranger, lors même qu'il lui aurait été facile de les traduire; exemple : *Thermomètre*, *Evangile*; soit qu'elle les plie un peu à sa forme de

construire, d'articuler et de terminer, pour leur faire perdre le son dur et bizarre que leur donnerait une prononciation purement étrangère; exemple: *redingotte* pour *riding-coat*, i. e. *casaque pour aller à cheval*. Ces adoptions multiplient prodigieusement les mots dans une langue. Mais la rendent-elles plus riche en effet ? Non; ou du moins rarement. Cette richesse est imaginaire, dès qu'il est facile de dire les mêmes choses, en se servant des termes déja reçus et usités dans la langue. Elle ne sert qu'à y jetter de l'obscurité; qu'à mettre une partie des gens, qui entendent dire de tels mots dans le cas de demander ce qu'ils signifient, et une partie de ceux qui s'en servent dans le cas de ne savoir que leur répondre, du moins avec justesse et précision. Que sert de parler grec en français ? de dire *thermomètre* et *évangile*, quand il serait plus clair et aussi facile de dire *mesure - chaleur* et *bonne - nouvelle* ? Etait-il fort utile d'introduire chez nous le mot *riding-coat*, quand nous pouvions dire *habit-à-cheval*, qui n'est pas plus long à prononcer ? On ne parle que pour être en-

sifiquement l'objet nommé ; de le distinguer de tout autre objet de pareille espèce, lorsque le terme tient lieu de nom approprié au seul objet nommé : ce qu'on ne ferait pas toujours d'une manière aussi précise, par la traduction en langue vulgaire d'un appellatif plus vague et plus étendu. *Evangile* dit pour nous quelque chose de beaucoup plus particulier que *bonne-nouvelle* ; mais *Thermomètre* ne dit rien de plus que *mesure-chaleur* ; et l'instrument serait aussi bien nommé en français qu'en grec. Notre langue aurait du moins gagné, à cette habitude de traduire, l'usage des mots composés, qui donne à la langue grecque tant de précision, de richesse et d'harmonie qu'elle ne tire que de son propre fond.

§. XXIII.

Difficulté de reconnaître l'origine d'un terme adoptif lorsqu'il est venu de loin par une longue émigration.

La racine d'un terme usité dans un pays se trouve quelquefois dans un autre pays

fort éloigné, avec lequel celui-là pouvait n'avoir que peu ou point de commerce. Les mots ne dérivent pas seulement d'idées en idées, de sons en sons et de figures en figures, ils coulent aussi de contrées en contrées, par des transmigrations de proche en proche, jusqu'à se trouver transplantés dans des lieux fort distans de leur primitif, qu'on ne se serait guères avisé d'aller chercher si loin. Notre langue appelle *Bazin* une étoffe fine et velue faite de coton. L'origine de ce mot est fort reculée. D'abord il nous est immédiatement venu de l'italien *Bambagine*, dont on a fait par aphérèse. (§. 37 du Chap. 7) *Bagine*, *Bazin*. *Bambagine* du latin *Bombycinus*. Celui-ci remonte au grec Βόμβυξ, Βάμβαξ; à l'oriental *Bambatze*; à l'indien *Bambu*. Le *Bambou* est un arbrisseau dont l'écorce sert aux Indiens et aux Chinois à faire des étoffes et du papier. Les Égyptiens se servaient de la plante *Papyrus* à pareil usage. Les caractères chinois *Pam Pu* signifient *étoffe velue du pays*. Ainsi l'on voit que ce mot nous est venu de régions en régions, d'une langue bien éloignée, et encore plus

étrangère à la nôtre par sa forme constitutive que par la distance des lieux. Dans cette longue émigration il n'a rien perdu, à la vérité, de sa signification primordiale. Mais quelle différence entre le son de la clef chinoise, *Pam Pu*, et celui du mot français *Bazin;* car, des deux clefs radicales *Pam Pu*, qui se retrouvent encore dans l'italien *Bambagine*, la dernière nous reste seule, par le retranchement que le français a fait de la première syllable de l'italien, en le transportant dans sa langue. On ne se serait pas avisé d'aller chercher dans la clef chinoise la racine de notre mot, si le fil de la dérivation ne fût resté visible et connu. J'ai voulu rapporter cette origine d'après Bayer (*Mus. Sinic. tom. j, p. 76,*) parce qu'il est rare de pouvoir mettre de tels exemples à découvert. Celui-ci suffit pour faire comprendre que les transplantations d'une quantité de mots se sont faites à de si grandes distances de tems et de lieux, que l'éloignement a mis les vrais primitifs, et à plus forte raison les racines, hors de portée d'être recouvrées. Une grande partie de nos anciens mots viennent des langues

orientales. Nous ne connaissons, (et médiocrement encore) que celles qui avaient cours depuis l'Euphrate à la Palestine. Quand on est parvenu là, il faut s'arrêter tout court. Cependant combien ces langues-ci ne s'étaient-elles pas enrichies d'un fond étranger, et d'un commerce successif et lointain? Tout ce qui est au-delà reste couvert à notre égard des ténèbres du tems. Nous prenons dans ces langages nos primitifs; et ces prétendus primitifs ne sont sans doute, pour la plupart, que des dérivés déja fort éloignés de la forme originale des vrais sons primitifs et radicaux.

§. XXIV.

Observations sur les traces que le commerce des nations a autrefois laissées entre leurs langages.

Que l'on ne s'y trompe point. Les mots courans des langues actuellement usitées sont souvent les primitifs d'où ont été tirés d'autres mots des anciennes langues mortes. Les Latins ont fait leur mot *Piscis* sur le primitif simple *Fish*, qui, dans les langues

allemande et septentrionales signifie la même chose ; les Latins y ont ajouté une terminaison de leur langue ; et de *Piscis* les Italiens ont immédiatement dérivé *Pesce* et les Français *Poisson* ; chaque nation ajoutant ainsi la terminaison analogue à l'usage de sa langue. Les Latins ont tiré quantité de mots des langues du Nord, soit immédiatement, soit médiatement par le Celtique qui entre pour beaucoup dans la composition de leur langage. Il était naturel que le mot *Piscis*, entr'autres, vint du côté du Nord, puisque le poisson est infiniment plus abondant dans les mers de ces climats que dans toute autre ; et que les peuples du Septentrion chez qui le grain est rare, font du poisson leur aliment ordinaire. Les noms latins des oiseaux de mer viennent aussi du langage septentrional, comme *Fulica* de *Fugl* (*avis*) ; et aussi le nom *Sagena* (Seine), du filet à pêcher que la langue du Nord appelle *Sayn*. Cette remarque avertit qu'il faut chercher les racines des mots dans les langues des peuples dont les mœurs sont tournées à faire un grand et ancien usage de la chose nommée. On voit ici que

les termes simples relatifs à la pêche se trouvent rassemblés chez les peuples Septentrionaux qui, faute de bled, en ont de tout tems fait métier, bien autrement que les Latins, les Grecs et les orientaux.

Les traces du commerce des mots que les anciennes nations ont fait ensemble sont encore reconnaissables, quand il se présente quelque tradition qui les transmet. Hérodote rapporte (*liv. iv*, nº. 110,) que les Scythes en leur vieux langage appellaient les Amazones *Æorpata*, c'est-à-dire ἀνδροκτονους *Viri-cidæ*, tueuses d'hommes;) car, ajoute-t-il, *Æor* en langue Scythe signifie l'*homme*, et *Pata* c'est *tuer* ou *battre*. On reconnaît d'abord ces deux mots dans l'ancien celtique : *Ur* (vir) et *Batten* (cædere.) Il en faut aussitôt conclure une analogie entre les deux vieilles langues abolies, malgré l'intervalle qui séparait les deux peuples, et la reconnaitre de même entre ces deux-ci et plusieurs autres où les mêmes expressions se trouvent. *Æor*, c'est en tudesque *Bar* et *Ber* : en anglo-saxon *Var* : en arménien *Air* : en latin *Vir*. *Pata*, c'est en anglo-saxon *Beatan* : en allemand *Bat-*

ten et *Patschen* : en cimbrique *Baidda* : en latin *Batuo* : en français *battre*, *bâton*, etc. Entre tous ceux-là, quel est l'original? Probablement c'est l'ancien scythique rapporté par Hérodote.

On reconnaît encore en certains cas, l'affinité des vieux langages entr'eux, lors même que les anciens vestiges ne se laissent plus appercevoir, qu'à la faveur de quelques traces plus récentes qui indiquent l'ancienne communication. Prenons pour exemple une idée simple et commune, un mot très-usité. *Fille* se disait en grec θυγατὴρ; les Persans disent aujourd'hui, *dochter*, et les Anglais à un autre bout du monde, *daugther*. Les langues saxonne; gothique, allemande, russe, danoise, flamande, disent à-peu-près de même. On n'est pas étonné de trouver du rapport entre l'anglais et le persan : car on sait que le fond de la langue anglaise est saxon, et qu'il y a une quantité d'exemples qui montrent une affinité marquée entre l'allemand et le persan. Mais d'où peut-elle naître, si ce n'est d'une émanation de la langue scythique sur les peuples des deux régions; tant par les

Parthes qu'on croit avoir été originaires de Scythie, que par les Ases et les Goths qui sont venus du voisinage des mers Noire et Caspienne se jetter sur les contrées du nord! Il y a de quoi s'étonner davantage de trouver cette affinité entre l'ancien grec et le persan moderne. On en peut conclure que le vieux pélasgique des Grecs sauvages avait des ressemblances avec les langues septentrionales des Sauvages Scythes et Européens; et c'est ce qu'on induirait encore de diverses autres remarques critiques.

§. XXV.

Comment une langue parvenue à sa maturité décline et se perd.

Le commerce, les usages, les opinions, sont de grands producteurs de termes. Il en naît de nouveaux avec les modes et les usages. Les uns passent avec les modes, et deviennent surannés comme elles : les autres restent. On en voit naître d'autres avec d'autres usages, avec de nouveaux systèmes d'opinions. Les opinions n'ont pas moins d'influence sur les discours d'un

peuple

peuple que sur sa conduite : quand elles deviennent populaires, c'est une petite révolution dans le langage comme dans les mœurs. Toute langue passe nécessairement par un état de barbarie pour arriver à sa perfection, et par un état de rafinement pour descendre de la perfection au déclin. L'exercice habituel de l'esprit, la culture des sciences, le desir qu'ont les écrivains agréables de tout mettre en images et de surprendre par leur nouveauté et par leur singularité, en étendant les limites d'une langue, l'amènent à son plus haut point de maturité, où commence celui de la corruption. L'abondance des termes donne un plein essor au caprice du choix. Une foule de verbes deviennent d'une acception si vague et si générale, d'un usage si libre et si illimité ; ils se plient à tant de significations écartées de leur signe radical, qu'il est impossible d'en suivre le véritable sens à travers ce labyrinthe d'idées auxquels ils se fléchissent. La filiation des mots s'obscurcit ; la race en dégénère comme celle des anciennes familles : on accrédite certaines expressions, pendant qu'on en

dégrade d'autres. Celles-là font fortune ; la mode leur donne du lustre, et leur souffre d'occuper la place qu'avaient celles-ci. Le succès de quelques libertés ingénieuses, autorise l'usage des écarts forcés. Les figures gagnent de la poésie dans la prose, et de la prose dans le langage familier. L'acception métaphorique supplante l'acception simple : les gens brillans qui veulent affecter le bon ton, et à qui la valeur originelle des acceptions est tout-à-fait étrangère, en disposent avec une licence inconcevable. *Animadvertere est*, dit Aulu-Gelle à ce propos, *pleraque verborum ex eâ significatione in quâ nata sunt, discessisse vel in aliam longè vel in proximam; eamque discessionem factam esse inscitiâ temerè dicentium quæ cui modi sint non didicerint.* L. xiij, cap. 29.

La distinction des mots disparaît ; on en oublie la propriété, et la langue se hâte vers son déclin : La prononciation s'altère à son tour, et les terminaisons changent, quelquefois par ignorance et par grossièreté, plus souvent par air et par légèreté. Ce n'est plus une richesse dans le langage,

mais une dissipation, une intempérance. Le luxe annonce ici, comme dans les États où il règne sans ménagement, la force passée et la ruine prochaine. Le mêlange des expressions produit dans les langues à-peu-près le même effet que produit dans les États le mêlange des conditions, signe certain de leur décadence, et probablement cause en partie de celle du langage. La multitude ne met aucune différence entre les terminaisons justes et celles qui sont affectées ou vicieuses : elle allie les termes bas avec les nobles, les locutions sonores avec les rudes, et fait un assemblage informe de tons grossiers et délicats. L'écriture suit les vicissitudes du discours, les fixe, les porte au loin. Les règles anciennes, à force d'être négligées, ne sont plus connues ni suivies. L'habitude courante leur en substitue d'autres qui varient selon les idiotismes particuliers des provinces, où la langue commune commence à se transformer et à se subdiviser en différens dialectes. Dès que le coup est porté jusque sur les terminaisons et sur la syntaxe, c'est le point de la dissolution totale. Il n'y

a plus d'identité dans la forme : à force de mutations, la langue originale s'est enfin tout-à-fait éteinte en se divisant en dialectes ; de même que le Rhin, formé du cours de cent moindres rivières dont il avait absorbé les eaux, va perdre au milieu des marais de Hollande son nom et son existence dans le trop grand nombre de canaux où il se partage. C'est alors une langue morte qui ne subsiste plus que dans les écrits, et dont la mémoire ne durera qu'autant que dureront ces monumens, qui ne sont rien moins qu'éternels. Après leur destruction saura-t-on peut-être seulement si elle a jamais existé ? Elle aura cependant encore un grand nombre de descendans sur la surface de la terre.

§. XXVI.

Causes qui, après le déclin d'une langue, la conservent dans sa pureté sur le pied de langue morte.

« Une langue se corrompt, dit Gravina (*Idea » della Poesia*), lorsque la manière de par- » ler vulgaire devient assez dominante pour

» être employée par les gens de naissance
» (*il pouvait ajouter*, ou lorsque les gens
» sans éducation tiennent dans le monde la
» même place que les gens de naissance); ;
» mais de cette corruption, sort une autre
» langue qui se perfectionnera, et qui à son
» tour se divisera en noble et en vulgaire.
» Il en est des langues comme de toutes
» les choses naturelles; elles ont leur com-
» mencement, leur progrès et leur fin.
» Lorsqu'une langue noble et abondante de
» sa nature se trouve pendant quelque tems
» être celle d'un grand nombre d'excellens
» écrivains qui la font servir à exprimer
» toutes sortes de matières, et qui lui font
» acquérir de l'éclat tant en prose qu'en
» vers, elle est pour lors au comble de sa
» gloire : elle a tout l'accroissement qu'on
» peut lui désirer; mais si l'on n'a soin de
» l'arrêter dans son point de perfection; si
» l'on ne munit les richesses dont elle s'est
» accrue de règles, d'observations, et de
» préceptes fixes; si on la laisse aller à
» l'aventure, elle passera par tant de varia-
» tions, que, venant enfin à être tout-à-fait
» différente d'elle-même, on ne la recon-

» naîtra plus du tout. Au contraire, si l'on » rassemble en un corps des principes cer- » tains appuyés d'exemples des bons au- » teurs, si l'on forme des vocabulaires qui » renferment ses principes et ses exemples, » la langue pourra bien se perdre pour le » peuple et pour l'usage ordinaire; mais elle » se conservera dans ses auteurs et dans ses » principes; et de vulgaire et variable » qu'elle était, elle deviendra fixe et gram- » maticale. C'est par-là que les langues » grecque, latine, italienne, française et » anglaise pourront durer éternellement »; non pas en tout ce qu'elles contiennent, mais seulement en ce qui est appuyé sur les exemples tirés des bons écrivains; car on rejettera tout le reste, comme on sépare le métal pur du minérai grossier. La langue latine n'est presque aujourd'hui considérée que parce que nous en avons depuis Térence jusqu'à Juvénal.

§. XXVII.

En quoi consiste l'identité d'une langue.

Il faut bien faire attention à ce qui cons-

titue l'identité formelle d'une langue. Ce n'est pas le nom qu'on lui donne ; ce ne sont pas même les mots qui la composent ; c'est la terminaison, la prononciation et l'orthographe usuelle de ces mêmes mots, ainsi que la manière de les asssembler qu'on appelle *syntaxe*. Du français et du français sont quelquefois plus dissemblables que du français et de l'italien. Je dis donc qu'une langue est identique pour une nation tant qu'elle est vulgaire, et qu'elle peut être couramment entendue. Dès qu'elle ne peut plus l'être, elle cesse d'être identique. Les point fixes de l'un et de l'autre bout avancent périodiquement tous les jours, à-peu-près comme le tems qui amène les mutations. A chaque moment le point d'une des extrémités est celui où l'on n'entend plus le langage antérieur à ce point ; et l'autre extrémité est à celui où le vieux langage qu'on entend encore, cessera d'être intelligible. Molinet trouvait déja que le langage du Roman de la Rose, et Clément Marot, que celui de Villon avaient besoin d'interprétation. Vers la fin du quinzième siècle, pour pouvoir jouer la farce de Pa-

telin, probablement composée aux environs du règne de Charles V, il en fallut rajeunir le style. Comines était vieux du tems d'Amyot et de Montagne.. Ceux-ci commencent à n'être pas entendus par beaucoup de gens. Quand ils ne le seront plus que des grammairiens de profession, ils seront hors de la langue française identique, comme Ville-Hardouin, auteur du treizième siècle, en est dehors à présent. Au tems de Henri III, cet écrivain avait déja tellement vieilli que pour plus de commodité, Vigénère mit une traduction à côté du texte. Assurément, le français de Molière est plus éloigné de celui de Ville-Hardouin, qu'il ne l'est de l'italien de Goldoni. Cependant, au tems de ce vieil historien des croisades, les anciens actes en langue vulgaire, et les romans écrits vers l'an 1100, dont les manuscrits se conservent à la bibliothèque du Roi, paraissaient sans doute être d'un langage suranné; et ceux qui les avaient écrits, trouvaient tels à leur tour celui du serment fait en 842, par Charles le Chauve et Louis le Germanique. Les vers latins, composés sous le règne des rois, n'étaient plus intel-

ligibles à Rome, même pour les prêtres, vers la fin de la république. On n'a pas laissé néanmoins que d'appeller également du faux nom de français et de latin, des langages si peu semblables, parce qu'il n'y a point de borne fixe où l'on puisse dire qu'une langue finit, et que l'autre commence; c'est une dégradation journalière dont les nuances imperceptibles, de proche en proche, ne deviennent sensibles que par la comparaison des grands intervalles. C'en est assez pour faire voir que toutes les langues se tiennent les unes aux autres par une filiation infinie; que dans leur manière de se former, tout est altération ou dérivation, et rien ou presque rien n'est création; et qu'enfin, l'art étymologique, loin d'être, comme tant de gens le disent, arbitraire ou imaginaire, est en général guidé dans sa marche par des règles constantes, fondées sur des faits indubitables, sur des principes certains, dont il ne faut plus que savoir faire une juste application.

CHAPITRE X.

De la dérivation, et de ses effets.

§. I.

Toute langue connue est descendue d'une autre : tout mot est dérivé d'un autre, s'il n'est radical par organisation ou par onomatopée.

POUR plus d'intelligence de ce qui suivra, repassons en deux mots sur les principes établis dans les chapitres précédens, et ne craignons pas en pareille matière de rappeller au lecteur des idées qui lui ont été déjà présentées. Nul terme n'est sans étymologie, à moins qu'il n'ait été produit en original d'une manière nécessaire, résultante de la conformatiou physique des organes vocaux; ou d'une manière presque nécessaire résultante de l'imitation vocale de la chose exprimée. Ces termes sont

seuls véritablement radicaux : car ils ont une étymologie physique ; c'est-à-dire que leur cause de formation est, soit dans l'organe intérieur, soit dans l'objet extérieur. A l'exception de ceux-ci, de qui tout est primordialement venu, comme je le ferai voir ailleurs, il est aussi certain qu'aucun autre terme n'est sans étymologie de dérivation (qui est la véritable étymologie grammaticale) qu'il est certain qu'aucun enfant n'est sans père. *Ut in hominibus quædam sunt cognationes et gentilitates, sic in verbis.* (VARR. L. L. *lib. vij*). Quand nous dirons qu'un tel mot est la racine d'un tel autre; c'est une manière abrégée d'en indiquer la filiation prochaine. On peut appeler un mot primitif, lorsque dans sa langue ou dans les voisines on n'en trouve plus d'autres dont il sorte. Cette dénomination sert à le distinguer des dérivés qui s'y rapportent. Mais la plupart de ces racines ne sont telles qu'improprement, étant elles-mêmes dérivées d'autres mots que nous ne pouvons indiquer, faute de pouvoir remonter au-delà de l'étendue de nos connaissances : de même que dans une

généalogie le premier auteur connu de chaque famille avait certainement un père, quoiqu'on n'en sache rien du tout, et qu'on ne puisse dire qui il était.

Aucune langue ne s'est faite tout d'un coup. Celles que le vulgaire appelle *langues mères* sont véritablement mères de quelques-unes, mais filles de beaucoup d'autres. Toutes ont été formées peu-à-peu en empruntant le secours d'autres langues plus anciennes : on remarque dans toutes une altération insensible et journalière ; jamais de création. Puisqu'il est si facile de suivre nos langues modernes dans le progrès de leur formation, et d'y reconnaître un mélange infini, l'aurait-il été moins autrefois, si l'on s'y fût appliqué, de reconnaître dans les anciennes langues le même progrès et le même mélange ? La seule langue primitive a dû être exempte de ce mélange. Mais cette langue même, quelle qu'elle soit, n'a pu qu'être fort pauvre, et se former peu-à-peu, à mesure que l'organe intérieur s'est développé, à mesure que les objets extérieurs se sont présentés. Représentons-nous ce que pourrait être un premier peuple dans

son

son origine avant qu'il n'eût fait aucun exercice de son esprit : brut, sauvage, sans arts, sans connaissances, sans autres idées que celles que lui donnait la simple sensation des objets extérieurs ; sa langue presqu'entièrement composée de monosyllabes ne contiendrait que les noms appellatifs des choses physiques, ainsi que nous le remarquons dans les langues des peuples les plus barbares. N'ayant encore alors aucune idée combinée ou réfléchie, morale ou abstraite, il ne pouvait avoir pour les exprimer aucuns de ces termes si abondans dans nos langues actuelles ; et quand le développement de l'esprit et la multiplicité des actions humaines fera naître en lui ces idées, il en faudra tirer les noms de ceux déjà imposés aux objets physiques ; car comment forger autrement les noms de ces êtres moraux qui n'ont rien de sensible à l'extérieur, et dont les originaux ne subsistent que dans l'esprit qui les a conçus !

§. II.

Tous les mots ne viennent que des idées sensibles et des objets extérieurs, même ceux qui expriment des idées morales ou abstraites.

» Rien ne peut, dit le célèbre Locke, » nous approcher mieux de l'origine de » toutes nos notions et connaissances que » d'observer combien les mots dont nous » nous servons dépendent des idées sensi- » bles, et comment ceux qu'on emploie » pour signifier des actions et des notions » tout-à-fait éloignées des sens, tirent leur » origine de ces mêmes idées sensibles d'où » ils sont transférés à des significations plus » abstruses pour exprimer des idées qui » ne tombent point sous les sens: ainsi les » mots suivans, *imaginer*, *comprendre*, » *s'attacher*, *concevoir*, *instiller*, *dégoû-* » *ter*, *trouble*, *tranquilité*, etc. sont tous » empruntés des opérations des choses sen- » sibles, et appliqués à certains modes de » penser. Le mot *esprit* dans sa première » signification, c'est le *souffle*, et celui

» d'*ange* signifie *messager*. Et je ne doute
» point que si nous pouvions conduire tous
» les mots jusqu'à leur source, nous ne
» trouvassions que dans toutes les langues
» les mots qu'on emploie pour signifier des
» choses qui ne tombent pas sous les sens,
» ont tiré leur première origine d'idées sen-
» sibles. D'où nous pourrions conjecturer
» quelle sorte de notions avaient ceux qui
» les premiers parlèrent ces langues-là;
» d'où elles leur venaient dans l'esprit, et
» comment la nature suggéra inopinément
» aux hommes l'origine et le principe de
» toutes leurs connaissances, par les noms
» même qu'ils donnaient aux choses, puis-
» que pour trouver des noms qui pussent
» faire connaître aux autres les opérations
» qu'ils sentaient en eux-mêmes, ou quel-
» qu'autre idée qui ne tombât pas sous les
« sens, ils furent obligés d'emprunter des
» mots des idées de sensation les plus con-
» nues, afin de faire concevoir par-là plus
» aisément les opérations qu'ils sentaient
» en eux-mêmes, et qui ne pouvaient être
» représentées par des apparences sensibles
» et extérieures. Après avoir ainsi trouvé

» des noms connus et dont il convenaient » mutuellement, pour signifier ces opéra- » tions intérieures de l'esprit, ils pou- » vaient sans peine faire connaître par des » mots toutes leurs autres idées, puis- » qu'elles ne pouvaient consister qu'en des » perceptions extérieures et sensibles, ou » en des opérations intérieures de leur esprit » sur ces perceptions; car, comme il a été » prouvé, nous n'avons absolument aucune » idée qui ne vienne originairement des » objets sensibles et extérieurs, ou des opé- » rations intérieures de l'esprit, que nous sen- » tons, et dont nous sommes intérieurement » convaincus en nous-mêmes..... Après » avoir examiné ceci comme il faut, nous se- » rons mieux en état de découvrir le véritable » usage des mots, les perfections et les im- » perfections naturelles du langage, et les » remèdes qu'il faut employer pour éviter » dans la signification des mots l'obscurité » ou l'incertitude, sans quoi il est impossi- » ble de discourir nettement ou avec ordre » de la connaissance des choses, qui, rou- » lant sur des propositions pour l'ordinaire » universelles, a plus de liaison avec les

» mots qu'on est peut-être porté à se l'i-
» maginer.

§. III.

Les mots en passant de dérivations en dérivations s'écartent extrêmement de leur premier sens.

Je compte établir en son lieu par un grand nombre de preuves, le système général de l'appellation des êtres moraux, toujours dérivée des noms déjà donnés aux êtres physiques. Contentons-nous ici, où je ne fais que parcourir rapidement les principes, de joindre quelques autres exemples à ceux que Locke a cités pour marquer encore plus précisément comment les hommes se forgent des termes abstraits sur des idées particulières, et donnent aux êtres moraux des noms tirés des objets physiques. En la langue latine, *calamitas* et *ærumna* signifient *un malheur*, *une infortune*. Mais dans son origine le premier a signifié la disette de grains; et le second, la disette de l'argent. *Calamitas à calamis :* grêle, tempête qui rompt les tiges du bled. *Ærumna ab ære.* Nous appellons en

français *terre en chaume* une terre qui n'est point ensemencée, qu'on laisse reposer, et dans laquelle, après avoir coupé l'épi, il ne reste plus que le tuyau (*calamus*) attaché à sa racine. Comme une terre en *chaume* est une terre qui se repose, de-là vient qu'on a dit *chommer* une fête, pour la célébrer, ne pas travailler ce jour-là, se reposer. De-là vient le mot *calme* pour repos, tranquillité. Mais combien la signification du mot *calme* n'est-elle pas différente de celle du mot *calamité!* et quel étrange chemin n'ont pas fait ici les expressions et les idées des hommes!

En la même langue, *incolumis*, sain et sauf, *qui est sine columna*, expression tirée d'un bâtiment qui, étant en bon état, n'a pas besoin d'étaie. Diviser, *dividere*, vient de la racine celtique *Div*, c'est-à-dire rivière: le terme relatif *diviser*, a été forgé sur un objet physique, à la vue des rivières qui séparent naturellement les terres: de même que de *rivales*, qui se dit dans le sens propre des bestiaux qui s'abreuvent à une même rivière, ou des possesseurs de fonds, qui tirent d'un même ruis-

seau l'irrigation de leurs champs, on en a fait au figuré, *rivaux*, *rivalité*, pour signifier la jalousie entre plusieurs prétendans à une même chose. *Si Inter rivales*, id est, *qui per eundem rivum aquam ducunt, sit contentio de aquæ usu*, etc. Ulpian. *Leg.* 1, ff. de aqua quotidiana. *Rivales dicebantur qui in agris rivum haberent communem, et propter eum sæpè disceptarent.* Acron. *in art. poët. Horat.*

La transposition du sens, si fréquente dans les termes relatifs et moraux, s'introduit dans le langage par une voie simple et naturelle; comme lorsqu'on prend la cause pour l'effet, malgré l'opposition réelle que cette transposition met entre le terme et l'idée. Le latin nomme *fragor* un bruit subit et éclatant, dont l'effet est d'intimider; et le français nomme cette crainte *frayeur*. Il y a réellement ici une infraction de l'analogie radicale. L'articulation organique *F R*, et ses dérivés *frango*, *fragor*, *fracas*, qui peignent par onomatopée le bruit subit et la rupture, ne peignent pas le sentiment de surprise et d'épouvante qu'il inspire.

§. IV.

La vivacité de l'esprit humain, toujours pressé de s'exprimer, rassemble plusieurs idées diverses sous une même forme matérielle de la parole, et charge de significations différentes le même assemblage de syllabes.

Rien n'est plus ordinaire dans le cours du langage que de conserver les mots en changeant d'idées. L'esprit humain veut aller vîte dans son opération ; plus empressé de s'exprimer promptement que curieux de s'exprimer avec une justesse exacte et réfléchie. S'il n'a pas l'instrument qu'il faudrait employer, il se sert de celui qu'il a tout prêt : c'est-à-dire qu'il a plutôt fait d'employer le mot qui se présente que de chercher celui qui conviendrait, et qu'il trouve plus court de changer le sens que de changer les syllabes, pour peu qu'il entrevoie une cause apparente de courir ainsi d'une signification à une autre. Par ce moyen, il réunit, sous une même forme matérielle quantité d'idées

qui n'ont ni connexité ni rapport véritable entr'elles, et qu'il aurait même revêtues de formes toutes opposées, s'il eût pris le tems de réfléchir sur son opération. De *tempus*, on a fait *temperare*, et *tremper*, c'est-à-dire, *plonger dans l'eau, mouiller*. Virgile se sert du mot *temperare* en parlant d'un terrein dont le laboureur a *tempéré* la sécheresse en l'arrosant durant les grandes chaleurs.

Et cùm exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam.
Elicit. Illa cadens raucum per devia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat *arva.*
GEORG. I.

Pour éteindre la chaleur du fer rouge, on le plonge dans l'eau, ce qui s'appelle *tremper*, *temperatio æris*, *temperatura ferri*, disent les Latins, expression que l'on emploie encore lorsque pour diminuer la force du vin, on y mêle de l'eau. C'est ainsi qu'on dépeint la *tempérance* sous la figure d'une femme qui verse de l'eau dans une coupe de vin. On voit que l'uniformité de procédé a fait appliquer la même ex-

pression à ces différens cas ; mais il en a résulté une force significative toute contraire dans la même expression ; car *tremper* du fer, c'est le durcir, lui donner de la force ; et *tremper* du vin, c'est l'affaiblir. De plus, l'expression particulière, *tremper* généralisée pour *mouiller*, *plonger* dans l'eau quelque chose que ce soit, n'a plus aucun rapport à *tempérer*, quoique ce soit syllabiquement le même mot. D'autre part, *tempérance* en a si peu avec *tempéramment*, que ce dernier mot se prend quelquefois pour *intempérance*. Quoique tous les mots ci-dessus ayent été fabriqués en conséquence d'une certaine relation d'idées, il ne leur reste après la fabrique aucune relation de sens entr'eux, ni même avec le primitif *tempus*, dont ils sont dérivés. Il y a plus : les mots même, *tempête* et *température*, n'en ont aucune avec le mot *tems*, lorsqu'il est pris en sa signification ordinaire pour *durée*. Mais il faut observer que le *tems* se mesurant par les mouvemens célestes, on s'est servi (pour exprimer la durée successsive), de ce mot *tems*, qui dans sa véritable signification veut dire : *le ciel à*

découvert, *le vague de l'air*. Nous nous en servons journellement, en ce sens lorsque nous disons : *il fait mauvais tems ; le tems est couvert ; le tems et nébuleux*. C'est en ce sens qu'il a produit les mots *tempête*, etc. Ainsi *tempus* est le même mot que *templum* qui, dans sa signification originale, ne veut dire aussi que *le ciel à découvert*, comme les Latins nous l'apprennent eux-mêmes, *Cœlum quod tuimur, templum : Templum œtheris : lucida cœli templa, etc.* Dans les premiers tems on adorait la Divinité sous le Ciel à découvert ; on y observait les auspices et les signes. Ce ne fut que dans la suite que les devoirs du culte public furent remplis dans des édifices fermés et destinés à cet usage, que l'on nomma *temples* : autre aberration du sens primitif, laquelle n'a aucun rapport à celles que j'ai ci-dessus citées. J'en parlerai encore sur le dérivé *contempler*.

§. V.

Le sens originel est pour l'ordinaire celui qui désigne quelque être simple et physique, quelque usage des tems grossiers.

Tous les mots d'une langue, dit Scaliger, (*De causis ling. lat. c.* 193), n'ont chacun qu'une signification première et propre. Les autres significations ne sont que secondaires. *Cæteræ aut communes aut accessoriæ aut etiam spuriæ.* Entre ces diverses significations, la primitive et propre est presque toujours celle qui désigne un être simple, physique, matériel, où l'art ni les procédés humains n'ont point de part : (*Mém. de l'Acad. des B. L. tom. xx*) : de même, en fait d'usages, celle qui indique les mœurs sauvages plutôt que les coutumes d'un peuple policé. Souvent il arrive que cette signification originelle est la moins employée dans les langues, pendant que les secondaires y sont très-usitées ; mais avec tant de différence ou même de contrariété entr'elles, qu'on

ne

ne vient à bout d'en marquer le sens propre qu'en ramenant tous ces dérivés à leur source. Souvent aussi cette ancienne signification reste prise à contre-sens dans le langage vulgaire, parce que les usages sont changés, et que le mot est resté appliqué à ce qu'il ne veut plus dire. Les gens qui parlent sans savoir et par habitude (c'est le grand nombre) ne s'embarrassent guères de ceci. Mais un homme raisonnable veut s'entendre lui-même, et remonter à la cause de l'imposition du nom. Quelquefois enfin la signification primitive nous est dérobée, faute de monumens qui l'indiquent en la langue. Alors cependant on la retrouve par fois en la recherchant dans les langues mères ou collatérales.

§. VI.

Exemples de dérivations altérées jusqu'à former un contre-sens entre le mot et la chose.

Veut-on voir jusqu'où peut aller l'abus de la dérivation, à force d'étendre l'acception d'un même mot à des significations

dégradées de près en près! *Seigneur* pour chef, homme considérable, vient du latin *senior*, i. e. *le plus vieux* Le terme était bien appliqué dans un siècle où l'âge décidait de la prééminence entre les hommes; où le plus vieux de la tribu, du canton, de la famille était le chef des autres; comme cela se pratique encore parmi les sauvages. On a pu raisonnablement aussi dans une république appeler *sénat* et *sénateurs*, le conseil des vieillards qui gouverne la nation. *Delecti quibus corpus annis infirmum, ingenium sapientiâ validum, reipublicæ consultabant : hi ex ætate.... appellabantur.* (Sallust. Catil.) Mais comme le mot *seigneur* désignait le plus considérable du canton, on a nommé ainsi sans égard à l'âge, le possesseur d'une terre, d'un château, d'une paroisse. Et comme les grands propriétaires des fonds sont communément à la cour près de la personne du Souverain, on a nommé les gens de cour et de haute naissance *les Seigneurs*. De-là viennent ces locutions familières parmi nous, *nos jeunes sénateurs ; un jeune seigneur*, c'est-à-dire, *un jeune vieillard*. On n'est pas

choqué d'une si ridicule façon de parler, parce que la traduction du mot a laissé perdre de vue son origine et son vrai sens. Mais qui ne rirait de les voir tous deux accolés dans la même langue, et d'entendre dire en latin *juvenis senior!*

Les idiotismes d'une langue, quand elle en emprunte les termes d'un autre langage, donnent aussi lieu à des assemblages bizarres où l'on met le mot en contrariété avec le sens. L'emploi que nous faisons de notre mot *quitte* a tiré son origine d'un latinisme assez connu. *J'en suis quitte :* c'est-à-dire, on ne m'en parlera plus ; je suis en repos là-dessus : *Quietus sum ab illa re.* Sur cette locution nous avons fait le verbe *quitter*, pour, abandonner une dette, laisser en repos le debiteur. Mais bientôt on a dit *quitter*, pour *abandonner, délaisser* en quelque cas que ce soit. De sorte que le mot *quitter* se trouve, dès la seconde génération, avoir quelquefois un sens tout contraire au véritable, lorsqu'on vient à l'accoler avec son primitif. Car lorsqu'on dit : *Je suis dans une grande inquiétude depuis le mo-*

ment où vous m'avez quitté, n'est-ce pas, comme si l'on disait en latin : *Valde sum inquietus, ex qua die quietus sum à te!*

§. VII.

On altère le sens du dérivé pour n'avoir saisi qu'en partie la définition du primitif.

On voit souvent ces sortes de contradictions naître du peu d'attention que font les hommes au vrai sens originel d'une expression, tandis qu'ils saisissent une circonstance indirecte ou accidentelle à l'idée que réveille cette expression. Tout mot d'une langue excite dans l'esprit une idée complette, c'est-à-dire une définition ou une courte description de l'objet. Cette définition est elle-même composée de plusieurs mots qui ont chacun la leur. Mais quoique la définition de chacun de ces mots pris à part ne soit pas celle de l'original, dont l'idée n'est déterminée que par la réunion de tous les mots, souvent

l'esprit humain en voulant dériver un terme d'un autre, au lieu de considérer le sens entier, s'arrête à l'un des mots de l'idée ou de la définition : ce qui le jette à l'écart du sujet, altère le sens véritable, et éloigne fort le dérivé du dérivant.

§. VIII.

Les dérivations fondées sur de vieux usages abolis sont sujettes à s'écarter du sens primitif.

A mesure qu'il s'établit chez un peuple quelque nouvel usage, on introduit dans sa langue de nouveaux noms pour les choses relatives à cet usage, et on les fabrique d'une manière qui l'exprime pour lors avec justesse. Mais cette justesse ne s'y retrouve plus, si en conservant les expressions on vient à changer la forme des usages. Alors l'expression dérivée n'a plus qu'un faux rapport avec la chose exprimée dont elle dérive, ou même quelquefois n'en conserve aucun. Exemple : *Ecuyer*, du mot *equus*, i. e. *cheval*, est le titre d'un domestique qui donne la main

à une princessse marchant à pied. Elles ne vont plus à cheval comme autrefois. Cependant le nom est resté, qnoiqu'il ne reste plus aucun rapport entre le nom et la cause qui l'a fait imposer, et qu'il y ait même aujourd'hui une sorte de contrariété : car il y a opposition d'idées entre, aller à cheval et aller à pied : si bien qu'*Ecuyer* dans ce sens veut dire un homme à cheval qui est à pied. Ces exemples peuvent servir pour la dérivation de quantité de mots venus d'usages que nous voyons à présent abolis. Et combien n'y a-t-il pas eu de petits usages dont nous ignorons jusqu'à l'aucienne existence ?

Les usages abolis laissent quelquefois dans les langues des traces bien extraordinaires par les termes qu'ils y introduisent, et qui n'ont à l'usage qu'un rapport le plus bizarre du monde. Autrefois quand on voulait bâtir une ville, en en traçait l'enceinte avec une charrue : pour l'ordinaire on traçait ces enceintes en rond; ce qui les fesait nommer *orbes* ou *urbes*. Dans les endroits où l'on voulait laisser les ouvertures pour y entrer, on levait la char-

rue, et on la *portait* plus avant, afin qu'elle ne traçât pas le sillon en ces endroits : ce qui marquait qu'en bâtissant la muraille, il fallait interrompre la clôture en ces places. De-là vient que les entrées des villes, où l'on avait *porté* la charue, ont été nommées *portes*, ainsi que celles des maisons, et même toutes autres entrées, spécialement celles de la mer dans les côtes maritimes. Car on a aussi appellé *ports* les endroits du rivage, où l'eau entrant dans les terres, donne aux vaisseaux une commodité pour y aborder. Or comme il n'y a rien d'un usage plus fréquent et plus commode que les *portes*, ni rien de plus incommode que de n'en pas trouver, on a étendu l'expression jusqu'à une signification générale et figurée : en disant d'une chose ou d'un homme commode, qu'il est *opportunus;* et d'un homme dont la présence embarrasse et fatigue, qu'il est *importunus*. Il est même arrivé que cette épithète, d'adjectif qu'elle était, s'est tournée dans notre langue, ainsi que plusieurs autres, en demi-substantif, qui peut-être employé seul, ou comme épithète; car on

dit également bien *un homme importun*, ou *un importun*. Qui croirait que cette qualification a pour primitif le mot *portare*, et pour origine une vieille coutume peu connue, qui n'y a pas le moindre rapport apparent !

§. IX.

Il peut y avoir contrariété entre les divers sens d'un même mot, quoiqu'il y eût une idée d'analogie dans l'esprit qui les applique.

Quelquefois la contrariété n'est que dans la signification du même mot, prise en deux sens opposés : elle n'était pas, à vrai dire, dans l'esprit de l'impositeur du nom, qui se laissait guider par une seule et même considération. Alors, l'effet de la dérivation est de rendre la signification du dérivé commune à deux choses contraires, si leur contrariété établit entr'elles une espèce de relation. Je m'explique, en prenant pour exemple le latin *Altus*, qui signifie également un lieu élevé et un lieu profond. Il vient de la clef, ou racine celtique *Alt*, ou

par renversement *Tal*, qui sert aux mêmes désignations, *Dol* et *Tal* y signifiant également *Mons* et *Vallis*. Voyons comment les hommes ont pu se porter à exprimer par le même terme *Alt*, des idées diamétralement opposées. Ils ont voulu rendre cette idée-ci, qu'un objet était bien hors de la portée de leur main en ligne perpendiculaire; et après s'être servi de ce mot pour les choses bien hors de portée en haut, ils l'ont aussi employé pour les choses hors de portée en bas; ne s'arrêtant qu'à la généralisation de cette idée, abstraction faite de la contrariété qui s'y trouvait, relativement à celle des positions de l'objet. Ainsi, *Alt* à été pour eux le sommet des rochers, et le fond de la mer. *Uchel* ne signifie-t-il pas également aussi dans la langue des Celtes, *excelsus* et *profondus*? et *Dun* ne s'y dit-il pas d'une montagne et d'une rivière, d'une ville haute et d'une ville basse? Il faut que ce procédé soit bien naturel à l'homme, puisque, selon la remarque de Falconet, ces deux significations opposées se trouvent également dans le persan *Nagal*, dans le turc *Derin*, dans le chinois *Chan*; tout de

même que dans le Breton *Doun*, le gothique *Duin*, l'illyrien *Dubina*.

En voici un autre exemple d'espèce différente. *Hoste* se dit également d'un étranger, arrivant dans une ville, qui vient loger chez un citoyen, et d'un citoyen qui reçoit l'étranger dans sa maison. La première des deux significations est la vraie, *Hostis*, en latin, c'est *extraneus*. De-là, *Hotellerie* pour *demeure passagère, logement des étrangers*. Mais on a aussi nommé *Hoste*, l'aubergiste qui les loge, ou tout homme qui en loge un autre chez soi; et on dit *Hotel*, pour demeure en général. Observons à ce propos que les Romains découvraient quelle était leur façon de penser pour les autres peuples, lorsqu'ils ont donné au mot *Hostes*, la signification d'*ennemis* à qui ils faisaient la guerre. En effet, toutes les nations *étrangères* étaient pour eux dans leurs principes de gouvernement, des objets de guerre et de conquête. D'*hostis* pris en cette signification particulière, vient notre vieux mot *ost* pour camp de guerre; et de-là, vient *otage*. Il semble que les Romains ayent voulu adoucir cette dureté

par une variété dans l'expression primordiale, en disant *Hospes, hospites*, au lieu d'*hostes*, quand ils parlaient des étrangers avec qui ils logaient à titre d'amitié. De-là, le français *Hopital*, maison où l'on reçoit les étrangers par charité. Ce mot donne encore lieu d'observer une liaison entre deux anciens langages, le latin et le germanique. Car il n'est pas douteux que sa première syllable *Hos* ne soit la même que le germanique, *House*, *maison*; et qu'*Hospites* ne soit un terme métif, un peu altéré d'*Houspetentes, ceux qui viennent à la maison.*

§. X.

Prodigieux effet de la métonymie dans la dérivation.

Toutes ces dérivations, nées de l'habitude de transporter un mot d'une signification à une autre signification voisine de la première par quelque endroit réel ou imaginaire, sont une suite de la métonymie, figure très-familière à l'homme. Elle consiste à nommer une chose du nom d'un

autre relative à celle-ci; comme lorsque l'on dit *boire une bouteille*, c'est-à-dire, *boire le vin qui est dedans*. J'ai vu une dispute entre deux des plus savans hommes de notre siècle, MM. Freret et Falconet, sur la véritable signification du mot celtique *Dunum* dont je viens de parler. Sans m'arrêter à la foule d'exemples qu'ils rapportèrent en preuves de leurs opinions, et qui trouveront mieux leur place ailleurs, je joindrai, à ce qu'ils dirent à ce sujet, quelques observations propres à montrer quel est le prodigieux effet d'une métonymie courante et dérivant de significations en significations. Selon Falconet, *Dunum* signifie en général *un lieu élevé;* il avait raison de le soutenir; et Freret avait tort de le disputer, quoiqu'il fut lui-même bien fondé, lorsqu'il avançait que *Dunum* signifiait en général *un lieu habité*. Falconet en convint; mais il prouva très-bien qu'il n'a cette dernière signification que secondairement, et que son sens primitif est celui de *montagne*, non celui de *ville*.

Sans la crainte de m'engager ici dans une trop longue digression, il me serait aisé

aisé de faire voir en combien de sens relatifs, dérivatifs et approchans les uns des autres, on a, par métonymie, pris la racine *Dun*, *Toun*, *Dan*, *Than*, *Din*, *Thin*, etc. et ses dérivés qui sont en si grand nombre. Quand on trouve un mot qui est constamment le même, et qui a deux significations, tel que *Dun* pour *mons* et pour *oppidum*, il faut sentir que de ces deux significations, l'une nécessairement est primordiale, et l'autre secondaire adoptée par métonymie. Or, rien ne montre mieux laquelle des deux est primordiale que lorsque l'une signifie une chose de la nature, et l'autre une chose de l'art. L'expression d'une chose matérielle, naturelle, où l'art n'a point de part est visiblement primitive. Ainsi Wachter est tombé dans une faute de critique quand il a voulu traiter *Dun*, *mons*, comme une racine différente de *Dun*, *locus septus*, autre racine selon lui, dont il dérive les noms de ville où cette racine entre. Ce qui l'a jetté dans la bizarrerie de faire venir d'une des racines *Lugdunum* des Ségusiens, et de l'autre *Lugdunum* des Bataves. La raison qu'il allègue

que *Dun* désignant un lieu élevé ne peut être applicable à tant de villes situées au bord de l'eau, n'est pas suffisante pour un aussi habile homme que Wachter : car il ne pouvait ignorer que quantité de villes bâties d'abord sur la hauteur pour plus de sûreté, ont été ensuite transportées dans des lieux bas pour plus de commodité, et sur-tout par le besoin continuel d'être à portée d'avoir de l'eau. Ces villes n'en ont pas moins retenu leur nom, quoique leur nouvelle situation ne répondît plus si bien à la signification primitive : témoin la ville de Lyon (*Lug-dunum*, i. e. *corvi-collis*), autrefois bâtie sur la montagne de Fourvière, à présent sur le bord de la Saône. Elle a changé de place sans quitter le nom tiré de sa première position. De plus, la relation que les choses différentes et les idées des choses ont entr'elles, y a communiqué et étendu les expressions. *Dun* signifiant *hauteur*, on a ainsi nommé les villes, non-seulement parce qu'elles étaient d'abord presque toutes sur des hauteurs, mais aussi parce qu'elles font hauteur ou élévation dans la plaine unie. Ainsi *Dun*,

devenu générique *pour ville, habitation fermée*, s'est dit de même de beaucoup de villes qui n'étaient pas sur des hauteurs. Ne voyons-nous pas que *Berg* et *Burg*, qui signifient premièrement *montagne*, *hauteur*, signifient aussi *ville* et *enceinte d'habitation!* Wachter n'a pas ici senti la métonymie, trope de la diction le plus important à observer. C'est par son moyen que les mots radicaux qui sont en petit nombre même dans les langues les plus abondantes, s'étendent sans se multiplier, jusqu'à désigner des choses dont les significations paraissent fort éloignées; mais en partant toujours d'une signification primitive qui désigne une chose matérielle, naturelle, simple, où l'art n'a point de part.

§. XI.

Dans le grand nombre de mots dont les langues s'enrichissent journellement, on n'en voit presque aucun dont la fabrique nouvelle soit originale et radicale.

Je ne parle pas de certaines métonymies qui peuvent s'introduire dans les langues

par erreur de fait : comme lorsque nous avons appelé *Tabac*, qui est le nom américain de la pipe, l'herbe que les sauvages fumaient, et qu'ils appellent *Cohiba*. Mais pour voir combien l'extension volontaire de l'emploi des termes est fréquente et puissante dans les langages, il n'y a qu'à observer combien les expressions nouvelles se multiplient tous les jours parmi les hommes, sans que parmi tant de mots nouveaux dont chaque langue ou dialecte se surcharge, on voie presque jamais créer une seule racine à l'exception de quelques nouvelles onomatopées, comme *Trictrac*. Tous les mots nouveaux que nous voyons créer ne le sont que par dérivation, analogie, métonymie, ou figure. Si même il s'agit de quelqu'objet matériel ou physique nouvellement découvert, on prendra quelque nom de relation, de ressemblance éloignée, ou de rapport même imaginaire qui puisse donner une idée quelconque de l'objet, plutôt que de créer une racine nouvelle qui ne serait qu'un vain son, qui ne porterait aucune idée à l'esprit, si l'on ne joignait toujours au mot une descrip-

tion de l'objet. Et si nous en usons ainsi pour nos langues si policées, si travaillées, ferions-nous quelque difficulté de croire que les Sauvages dans leurs langues pauvres et chétives se sont volontiers portés à abuser d'un mot reçu, en le prenant en toutes sortes d'acceptions déraisonnables, quand il a fallu nommer des choses morales et relatives dont ils ne faisaient pas grand usage, plutôt qu'à fabriquer pour cela un terme absolument neuf? Car si l'on fait des mots nouveaux, ce n'est jamais que pour nommer des êtres physiques et déterminés, inapperçus jusqu'alors.

§. XII.

Suite du pouvoir et de l'extension de la métonymie dans le langage.

La métonymie a été si loin sur le mot *Dun*, quelle que soit sa signification primitive, qu'on le trouve également pour *hauteur*, *habitation sur la hauteur*, *habitation fermée quelconque*, *habitation sur la rivière*, *rivière*, *lieu bas*, *seigneurie*,

banlieue, *seigneur*, *dynastie*, *contrée ou province*, etc. etc. ; en un mot tout ce qui peut avoir rapport à une contrée, élevée sur des montagnes, abaissée au bord des rivières, habitée et gouvernée par des hommes, et encore tout ce qui peut avoir rapport aux idées accessoires à ceci. Falconet a fait voir que la métonymie qui prend *Dun* pour *mons* et pour *oppidum*, se retrouve de même dans les autres racines de pareille signification : tels que *Berg*, *Burg*, πυργὸς *Thor*, τύρσις, *Turris*, etc. et tant d'autres qui signifient également *mons* et *oppidum*.

Les mêmes effets de la métonymie ne sont pas moins remarquables dans le celtique *Pen*, (*caput*) racine qui, (soit qu'on la prononce *Pen*. *Pin*, *Ben*, *Byn*, ou *Bann* selon les différens dialectes), désigne en général tout ce qui est élevé, soit au sens propre, soit au sens figuré. On le trouve au sens propre dans *Apennin*, *Alpes*, *Penninæ*, *Pinnæ*, *Pinus*, *Pinacle*, *Pignon*, *Pennache*, etc. Pris au sens figuré, comme *Bann* signifie *chef*, *seigneur*, et *Bannum* tout ce qui a rapport

à la seigneurie et à l'exercice de la seigneurie ; de-là vient que *Bannum* a été pris pour *mandatum*, *jurisdictio*, *exactio*, *interdictum*, *punitio*, *exilium*, *bannalitas*, etc.

Tant d'exemples si pareils et si décisifs, tirés de mots comparés, différens pour le son, sortis de racines très-distinctes, mais pourtant synonimes quant à l'idée, la signification et la désignation, démontrent jusqu'à l'évidence quel est le pouvoir de la métonymie, et l'extension insensible et successive qui se fait en chaque langue lorsque le rapport des idées y produit l'identité des noms. Mais la dérivation des idées n'est pas permanente sur le papier comme la dérivation des mots. Un simple grammairien voit la filiation de ceux-ci : il faut un métaphysicien pour retrouver dans la suite des dérivés, l'ordre ou les écarts de l'esprit qui ont causé la dérivation, et qui, sans qu'il s'en apperçoive, l'ont de peu-à-peu amenée jusqu'à se trouver en contradiction avec elle-même. Ceci doit rendre timide à nier sans examen des étymologies peu probables en apparence, parce qu'elles sont

en effet peu raisonnables. L'art étymologique est un excellent instrument pour disséquer les opérations de l'esprit, et en découvrir la contexture. Il est vrai qu'on ne peut que s'étonner d'entendre dire que *Dun*, qui désigne *un lieu haut*, désigne aussi *un lieu bas*, et qu'on répugne beaucoup à le croire. Cependant, ces mêmes personnes qui y répugnent, ne font aucune difficulté de croire qu'*altus* en latin désigne également *un lieu haut* et *un lieu fort bas*. D'où vient cette différence de sentiment sur deux points si pareils ? sinon de ce qu'on est habitué dès l'enfance à entendre prendre *altus* dans les deux significations contraires, et qu'on en a mille preuves à portée de soi, au lieu qu'on l'entend dire de *Dun* pour la première fois, parce que c'est un terme étranger et barbare, dont on n'a nul usage. C'est pourtant dans l'un et dans l'autre la même suite de procédés qui choquent la raison ; mais les choses auxquelles on est habitué, ne choquent jamais, jusqu'à ce que l'on vienne à les représenter sous des mots différens ; car les hommes sont toujours la dupe des mots.

§. XIII.

Deux genres de dérivations, l'une idéale, l'autre matérielle.

Distinguons avec soin deux genres de dérivations qui n'ont rien de commun dans leurs causes. L'une est la dérivation d'idées (et c'est celle dont je viens de parler) lorsque le même mot subsistant, on vient à le prendre dans une acception nouvelle, en y attachant une idée qu'il ne désiguait pas ci-devant. L'autre, purement matérielle, lorsque le mot conservant le même sens vient à s'altérer dans le son ou dans la figure par un changement, introduit dans la prononciation ou dans l'ortographe : car dans tous mots, il y a deux choses, la figure et la signification, toutes deux sujettes à s'altérer chacune de leur côté. *Fraxinus*, fresne, *flagellum*, fléau; voilà un changement remarquable dans le matériel du mot, pendant que l'idée reste bien identique. C'est tout le contraire dans l'exemple suivant. *Virtus* venu de la R. *vir* signifiait la virilité, la force du corps,

L'acception chez les Latins s'est assez naturellement étendue au courage de l'ame et de l'esprit. Chez nous, le mot *vertu*, sans presque souffrir aucune altération dans la figure, signifie l'attachement aux devoirs de la religion : en français, une femme *vertueuse*, est une femme pieuse ; tandis qu'en italien *virtuosa* désigne le talent, et signifie une femme habile dans l'art du chant.

§. XIV.

Effet de l'un et de l'autre genre d'altération.

La déviation, par le son ou par la figure, attaque la forme du mot dont elle altère le matériel, quoique l'expression ne souffre aucune altération quant au sens. Elle est presque toujours plus marquée dans le son que dans la figure, parce que l'exemplaire du son s'évanouit, et que celui de la figure est permanent. Exemple : *Satur, s aoul :* voilà une grande variété produite à l'oreille par la seule élision d'une lettre intermédiaire (le *T.*) A cela près, néanmoins, on reconnaît encore assez bien la figure du mot dans ses élémens, et l'on

n'est pas surpris du changement de l'*R* en *L*, autre lettre du même organe. Mais l'oreille n'y reconnaît plus rien lorsqu'elle entend prononcer en français *sou*, au lieu de *Saoul* ou de *Satur*, en élidant tout à-la-fois dans un mot si court, l'*A*, le *T* et l'*L* ou *R*.

Du verbe *meare*, le latin fait *commeatus* : l'italien varie l'inflexion labiale, et fait *combiato* ; que le français prononce *combjato*, et en fait son mot *congé*, ou la ℞. *meare* est fort difficile à reconnaître.

La dérivation par les idées attaque le sens du mot sans toucher à la forme. Exemple : στηλη en grec est une colonne, un pilier droit qui reste debout ; de la ℞. organique *ST*, (Voyez §. 20 du chap. 6.), *Stylus* en latin est un poinçon droit, une aiguille ou plume de bronze propre à écrire sur des tablettes cirées. *Stylo* en Italien est un petit poignard à lame d'acier très-fine, comme un poinçon, et propre à faire des blessures fort dangereuses. *Style* en français est la manière, bonne ou mauvaise, dont un auteur sait rendre ses pensées par

écrit. Voilà quatre diversités de significations bien marquées, sans que le mot en éprouve aucune. Cet exemple sert aussi à faire voir combien un mot, en restant matériellement le même, subit de changemens pour le sens en passant d'une langue à une autre.

C'est ce qui arrive sur-tout aux verbes dont l'acception étant plus vague que celle des substantifs, l'aberration du sens y est aussi plus fréquente. *Mittere*, *mettre*, voilà le même mot, mais non le même sens. *Mittere* c'est *envoyer : mettre* c'est *ponere ;* les deux actions ne se prennent donc l'une pour l'autre que par une certaine latitude vague de signification : *envoyer*, *placer*, *poser*, *mettre ;* on a regardé toutes ces actions comme revenant au même. L'aberration est encore moindre quand on ne fait que transporter le verbe du sens propre au sens figuré : car quelquefois une langue n'emploie que dans l'un des sens un terme qu'elle emprunte d'une autre langue où il n'était usité que dans l'autre sens. Par exemple : *insister* ne se dit en français qu'en sens moral et figuré pour *s'obstiner*

s'obstiner *dans son sentiment ;* quoique le latin ne s'en serve qu'au sens propre pour l'action physique de se tenir debout sur, ou au-devant de quelque chose.

Nulli fas casto sceleratum insistere limen.

Autre Exemple : *Tres, trois.* Voilà un primitif radical qui signifie un nombre. Romulus partagea son peuple en *trois* portions : il les appella *tribus ;* et ce nom resta aux divisions du peuple Romain, quoiqu'il ne leur convînt plus quand on en eût augmenté le nombre fort au-delà des trois premières ; mais les usages varient sans que les noms qu'on leur a donnés changent ; tellement que le mot n'est plus propre à ce qu'on lui fait signifier. (V. §. 6 de ce chapitre). Les tribus servaient à former les légions pour le service militaire ; et l'on nomma *tribun* le commandant de chaque légion. Quand le gouvernement fut devenu populaire, et que le peuple, que les *tribus* comprenaient tout entier, voulut avoir des Magistrats spécialement chargés de ses intérêts, on nomma aussi ces magistrats *tribuns*. Le peuple s'assem-

blait pour ses affaires dans une place publique, où il écoutait ce que le chef de l'État avait à proposer : le chef parlait du haut d'une terrasse ou balcon pratiqué pour cet usage ; et l'on nomma ce balcon *tribune*. pour nous, nous appellons en français *tribune* tout balcon ou terrasse ornée de balustrades qui règnent le long du corridor d'un bâtiment public, quoiqu'on n'y fasse point de harangues, et qu'il ne s'y assemble pas de *tribus*. Le peuple Romain, divisé par tribus, payait des subsides pour les besoins de l'État : on appella ces subsides *tributs ;* et l'on ne donne pas d'autres noms aux impôts que le peuple Romain lui-même mettait sur les nations étrangères qui n'étaient pas divisées en tribus. Le parfournissement fait par une personne à une autre, ou par un peuple à un autre, a fait éclore le verbe générique *tribuere* pour *donner à quelqu'un ce qui lui appartient ;* et ensuite les mots composés *attribuer, contribuer, distribuer, attributs*, ect. dont l'acception est encore plus générale ; ainsi que dans le mot *tribulations*, nom allégorique qu'on a donné aux afflictions, aux peines de corps

et d'esprit, parce que le latin appelle *tribules, tribuli* les épines à trois pointes, les chausses-trapes ou chevaux-de-frise, les herses garnies de pointes dont on se sert en certains pays, au lieu de fléau, pour tirer le grain de l'épi ; tous instrumens propres à blesser.

Tous les mots que je viens de rapporter à l'exception du primitif *tribus* n'ont rien de commun avec le nombre *tres* qui les a certainement tous engendrés, quoique moins évidemment qu'il n'a produit certains termes numériques, *tiers*, *tiercer*, *triolet*, *tierceline*, *trèfle*, etc. et entr'autres *très*, signe français du superlatif, pour marquer un troisième dégré supérieur aux deux degrés précédens. Cependant une forte déviation dans les idées n'en a pas produit beaucoup dans le son ni dans la figure. Le caractéristique élémentaire *TR* y reste toujours bien marqué. Que si l'on veut me presser jusqu'à me demander pourquoi cette inflexion organique, ce caractéristique *TR* est approprié par la nature à devenir le germe radical du nombre *trois*, je hazarderai une conjecture. *TR* est une

onomatopée, un bruit vocal par lequel l'organe tâche de rendre l'image du mouvement qui se fait pour insérer matériellement un corps entre un corps et un corps, pour *traverser* les deux qui y sont, et y mettre un *tiers*. Je vois en effet que cette articulation *TR*, dont le bruit peint assez bien le mouvement d'un passage forcé, et de la survenance d'un nouveau corps où il y en avait déja deux autres, se trouve dans une bonne partie des mots qui indiquent ce passage ; et qui supposant l'existence antérieure de deux objets, désignent l'adjonction d'un troisième : *trans*, *intra*, *extra*, *ultra*, *citra*, *prœter*, *propter*, *entrée*, *travers*, etc. (Voyez §. 9 du chap. II.). Mais revenons à l'altération idéale.

§. XV.

Différence de l'un et de l'ature genre d'altération.

Elle s'exerce sans cesse sur les noms d'êtres moraux et abstraits, de relations et autres qui n'existant qu'en idée sont sujets à n'avoir qu'une signification peu

déterminée ; faute d'archétypes existans dans la nature auxquels on puisse les comparer comme à leur original. L'altération matérielle, quoiqu'elle s'étende à tout, appartient plus proprement aux noms d'êtres physiques qui sont moins susceptibles de l'altération idéale ; leur sens étant invariable et leur idée se référant à des originaux connus. Cependant les noms de ceux-ci ne laissent pas que d'être assujettis à l'autre espèce d'altération, lorsqu'ils sont tirés de quelque circonstance accidentelle à l'objet nommé plutôt que de sa substance même.

§. XVI.

Autre espèce de dérivation idéale tirée de l'identité de signification. Elle nuit à la clarté des langues, en y introduisant des synonimes de sens, qui ne sont pas synonimes d'expression.

Les hommes s'attachent à toutes sortes d'idées générales, en imposant les noms aux choses, lsrsque ces idées y apportent quelques caractères distinctifs, sur-tout si

ces choses sont du nombre de celles où l'art et la main-d'œuvre ont part. De-là, vient que des choses d'espèces très-diverses, ont des noms synonimes, quoique le mot paraisse fort différent, et que la chose soit en effet fort différente. Ils appellent la mine d'argent fondue et reduite en billes, *piastres*; i. e. *formatæ* de πλασσειν, (*formare*). Ils appellent le lait caillé et réduit en masses *formées* dans des moules, *fromages*, *formaticum*; deux noms également pris de la *forme*, où l'on a réduit deux matières premières très-différentes. Ces deux mots sont donc les mêmes, non pour la figure ni pour le son, mais pour le sens. Il aurait été aisé de les ramener au même son et à la même figure, si l'on eût traduit le mot en disant *formées* au lieu de *piastres*. Le nombre de termes du même sens non traduits qui passent ainsi dans chaque langue, la multiplient prodigieusement. On simplifierait fort une langue en traduisant dans les termes propres à la langue même les termes étrangers qui s'y introduisent; en identifiant la figure et le son du mot, aussi bien que l'idée de la chose, qui se perd bientôt faute de ceci:

on rendrait en même-tems la langue beaucoup plus claire ; car chacun entendrait la signification propre des mots dont il se sert, ce qui n'arrive que rarement. Tous ces mots non traduits, ont une étymologie de sens qui n'est pas leur étymologie de lettre. Comme on range ceux-ci sous leurs racines figurées, on pourrait ranger ceux-là sous leurs racines idéales.

§. XVII.

Causes de l'altération matérielle.

Mille causes habituelles altérent le matériel des mots. Chaque langue ayant adopté un certain nombre de terminaisons qu'elle s'est particulièrement appropriées, rejette celles d'une autre langue pour y substituer les siennes, ou les accumule l'une à l'autre ; ce qui rend les mots si longs, qu'il faut bien les retrancher en quelque endroit. On est toujours pressé de faire entendre ce que l'on veut dire : on prononce avec rapidité : on retranche le commencement du mot ; on le resserre au milieu ; on supprime, on élide la fin : on rend les sons indistincts

sur l'instrument vocal, comme un musicien qui veut exécuter avec trop de vîtesse, brouille et mange les notes. Au lieu de *flagellum*, on prononce rapidement *flael*, en mangeant le milieu et la fin du mot; puis par une autre habitude qui change les finales *el* et *al* en *au*, on présente aux yeux *fléau*; mais le son qu'on fait entendre à l'oreille, est *flo*.

La délicatesse des oreilles, l'euphonie, l'affectation porte à transposer, à permuter, à élider, à intercaler des syllabes ou des lettres. L'art de l'écriture survient là-dessus, entretient l'altération, quelquefois l'augmente, et toujours la fixe. Ceux qui ne savent pas lire, entendent mal, et parleut incorrectement. Lorsqu'un langage barbare et sauvage commence d'être rapporté et comme attaché à un alphabet, les premiers qui se servent de cet alphabet s'efforcent d'appliquer les caractères aux sons le plus exactement qu'il leur est possible : en conséquence, ils font passer dans l'écriture toute l'altération courante, qui s'était déja glissée dans les termes. La valeur des lettres est elle-même assez incertaine et

vague, si l'on n'y donne une attention méthodique en les rapportant soigneusement à leurs classes d'organes : elle le devient de plus en plus quand on les transporte d'une langue à une autre. En très-peu de tems, différentes mains représentent un même son par différentes combinaisons de caractères, et la même combinaison par des sons différens : tellement que dès les premières productions écrites de tous les peuples, il y a eu une infraction primitive de l'analogie.

§. XVIII.

Effet d'altération par la prononciation inexacte et par la permutation des lettres.

De légères omissions dans le procédé de la formation des langues, donnent lieu à des altérations assez considérables dans le son des mots à mesure qu'ils dérivent ; tellement que la ressemblance entre le dérivant et le dérivé ne frappe plus au premier abord. Dans la prononciation l'*j* consonne diffère de l'*i* voyelle ; de même l'*v* consonne de l'*u* voyelle. On a eu soin à

la vérité de leur donner des figures différentes, *j* et *i*; *v* et *u*. Mais ce soin a été souvent négligé en écrivant; de plus on a totalement omis de les distinguer par differens noms spécifiques à chacun. Cette omission jointe à la négligence des écrivains a jetté de l'erreur dans la prononciation, lorsqu'on a pris une lettre pour l'autre. On a prononcé la voyelle comme si elle eût été consonne. Qui plus est, par une seconde erreur, on a figuré en écrivant, non cette consonne-ci, mais une autre qui affectait l'ouie de la même manière; de sorte que le mot s'est trouvé assez défiguré. On a écrit *Coulonge* (nom de lieu) au lieu de *Colonia* et même au lieu de *Coulonje* : ce léger changement a rendu assez sensible à l'oreille une altération qui est presque nulle aux yeux : car il n'y en aurait point du tout, si l'on eût écrit *Colonie*. Du mot *pollis*, i. e. *fleur de farine* les Latins ont fait *polenta*, i. e. *gâteau de farine*, *farine cuite*, et *polentiarius*; mais les français ont écrit *boulanger*, *polentjarius*. Les Grecs ont dit πῦρος, les La-

tins *nervus* : les Français ont enchéri sur l'altération en substituant à l'*v* consonne un autre sifflement labial; ils ont écrit *nerf*.

Il est assez singulier qu'on ait ainsi confondu, avec l'*i* et l'*u* voyelles les consonnes à qui on donne le même nom, quoiqu'elles n'y aient aucun rapport apparent. Ceci vient de ce que l'*u* voyelle est l'extrémité de la voix, ou le bout extérieur de la corde vocale; comme l'*v* consonne est l'extrémité de l'instrument organique, ou le bout extérieur du sifflement vocal. L'inattention a plus facilement confondu deux effets qui s'opèrent sur la même place de l'instrument. L'*i* voyelle est le milieu de la corde vocale. L'*j* consonne palatiale est le milieu du corps de l'instrument. De même l'aspiration *h*, qui est le bout intérieur de la corde vocale, reçoit souvent de l'organe une inflexion plus caractérisée qui la change en *ch* ou en *gh*, lorsque le mot passe d'une langue à une autre. Parmi nous plusieurs consonnes introduisent aussi des altérations de ce genre par la prononciation défec-

tueuse à laquelle l'habitude les rend sujettes. A tout moment le *c* et le *t* font à notre oreille le son de l'*s*. L'analogie veut qu'on écrive *prononciation* et *collation*; l'usage défectueux fait entendre *pronon-siasion* et *collasion*. Le même usage souvent adoucit l'*s* et y fait entendre un *z*: par-là le *z* se trouve substitué au *t* à qui il n'a nul rapport d'organe, parce qu'on a substitué l'*s* au *t*. Au lieu de *ratio*, on écrit *raison* et on prononce *raizon*. Au lieu du son organique et guttural qui est propre au *g* on lui donne la plûpart du tems le son palatial de l'*j*. On dit *vendanger* au lieu de *vendemjare* ou *vindemiare*. Un de nos vieux historiens, lorsqu'il dit en parlant d'une Princesse dont le mariage ne fut pas consommé, *sponso ad votum gavisa non est*, nous apprend que notre mot *jouir* vient du latin *gaudere*; et que le mot *gavisa* se prononçait probablement *jauisa;* ce qui le rapproche fort de notre mot *jouir* et *jouissance*, ainsi que de notre expression *jouir d'une femme*. Ainsi *joye*, *joyau*, etc. viennent de *gaudium* par l'italien *gioie*.

§. XIX.

§. XIX.

La prononciation vicieuse introduit de fausses opinions.

La permutation, la transposition des lettres, le peu d'exactitude à les bien prononcer produit dans les mots dérivés des équivoques qui à leur tour donnent naissance à des préjugés, à des contes populaires. La critique les détruit en rétablissant le terme et en faisant voir que la fable n'a d'autre fondement qu'une prononciation vicieuse. On met au nombre des sept merveilles du Dauphiné la *Tour sans venin*, près de Grenoble, où les animaux venimeux meurent, à ce qu'on prétend, aussitôt qu'on les y porte. Le fait est démenti par l'expérience; mais cela n'empêche pas que le peuple n'y ajoute la même foi : c'est son usage. Le vrai nom de cette tour et de la chapelle voisine est : *Torre san Vereno*, *la tour saint Vrain*. On a dit par une prononciation altérée *Torre san veneno*, et en français par une mauvaise équivoque *Tour sans*

venin; ce qui a suffi pour établir cette fable. Quelquefois aussi les prononciations vicieuses, peuvent par un hazard singulier, remettre l'observateur critique sur la voie de la vérité dont les traditions s'étaient écartées. On sait qu'une grande partie des métamorphoses de la Mythologie grecque ne sont fondées que sur des ressemblances ou des équivoques de noms, ou sur le double sens de certaines expressions, de sorte qu'il n'y a réellement de métamorphoses que dans le matériel ou dans l'idéal du mot. Une des plus célèbres est celle de Sémiramis, reine d'Assyrie, en colombe de montagne. C'est en effet ce que peuvent signifier les mots orientaux : *Sar-eman* (Har *mons*, heman *columba;*) et il y a toute apparence que la fable est née de cette équivoque. Mais elle nous indique en même tems que le vrai nom assyrien de cette reine fameuse était *Sérimamis*, que les grecs ont mal écrit par transposition *Sémiramis*. Elle nous en donne en même tems la véritable signification, *Sar-iman* (*Reine-Prêtresse*, *Reine divine*,) signification conforme à ce que

nous savons par quantité d'exemples, que les noms des rois d'Assyrie n'étaient composés que de titres ou épithètes honorifiques; l'une desquelles est ordinairement le mot *Sar* (*Roi.*) Alors nous ne sommes plus étonnés de trouver *Sémiramis* en plusieurs tems de l'histoire d'Assyrie dont la différence embarrassait les chronologistes, puisque ce nom a pu être porté par plusieurs Reines Assyriennes, n'étant qu'une expression générique composée de plusieurs titres de dignité, selon le génie et la tournure ordinaire de la langue orientale.

§. XX.

Effet bizarre de la dérivation, en ce qu'elle rend obscènes des termes qui étaient honêtes dans leurs primitifs.

Un des plus singuliers effets de la dérivation est de rendre mal-honnêtes des expressions qui ne l'étaient pas dans leur origine. Chez les peuples civilisés, l'obscénité attachée à certains termes bannis du discours, est une suite raisonnable du respect

qu'on doit aux mœurs. C'est un hommage qu'on leur rend, du moins de bouche, si ce n'est d'esprit ; car c'est à-peu-près-là qu'il s'arrête, comme je dirai plus bas. Mieux un peuple est policé, plus il se pique de montrer de l'honnêteté (du moins verbale) dans ses mœurs, plus son langage se rafine, et devient sujet à rejetter comme peu honnêtes, certains termes ou locutions usitées A mesure que le siècle devient délicat, il trouve son langage moins chaste. Molière emploie dans ses comédies plusieurs expressions qu'on ne souffrirait pas aujourd'hui dans une pièce nouvelle. Avant Molière et Corneille, le théâtre en admettait beaucoup d'autres que ceux-ci ne se seraient pas permises. Que ce soient les oreilles qui, d'un siècle à l'autre, soient devenues plus modestes, ou que ce soit l'imagination qui soit devenue plus aisée à émouvoir, c'est ce que je n'ai pas dessein de rechercher avec soin. Ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre, mais seulement une certaine délicatesse qui tend à éloigner de plus en plus nos façons de parler de celles de la nature simple et sauvage, et qui serait cho-

quée si, en mille occasions, on n'atténuait la clarté de l'idée par l'ambiguité du mot.

Je ne m'éloignerais pas de croire que plus une langue a de termes qu'elle bannit comme obscènes, moins elle reste chaste; et que le besoin qu'elle se fait d'en venir à cette réforme, est une marque qu'elle ne l'est pas. En toutes langues, les choses dont il est nécessaire de parler, ont des noms appellatifs et simples. Ces noms ne devraient pas, dans le discours, faire plus de sensations que leurs équivalens; et il semble que la langue la plus chaste serait celle du peuple chez qui, nulle idée ne faisant d'impression dangereuse, les mots seraient regardés comme indifférens à cet égard, et personne ne serait surpris ni révolté d'entendre nommer chaque chose par son nom. De tous les moyens de rendre sans effet les impressions que les idées peuvent produire, le plus efficace est l'habitude des objets même. A Sparte, où les objets n'étaient pas indécens, il était impossible que les noms des objets le fussent. Quand un peuple est sauvage, il est simple, et ses expressions le sont aussi; comme

elles ne le choquent pas, il n'a pas besoin d'en chercher de plus détournées, signes assez certains que l'imagination a corrompu la langue. Le peuple Hébreu était à demi sauvage; le livre de ses lois traite sans détour des choses naturelles que nos langues ont soin de voiler. C'est une marque que chez eux ces façons de parler n'avaient rien de licentieux; car on n'aurait pas écrit un livre de lois d'une manière contraire aux mœurs.

La cause qui a mis dans certains termes une indécence qu'ils n'avaient probablement pas dans leur ancien et premier usage, paraît donc combinée sur le double principe d'une plus grande corruption intérieure, et de l'affectation d'une plus grande pureté extérieure, qui tient à la politesse des manières. Ce serait une grossièreté que de se servir du propre nom des choses, lorsque l'imagination est devenue assez prompte pour en saisir l'idée à demi-mot. Leur proscription montre au moins qu'on veut se conformer aux décences introduites par le nouvel usage; lors même qu'en se servant d'autres mots, ou de quel-

que façon de parler détournée, on ne laisse pas de présenter les mêmes idées.

Les idées sont mal-honnêtes, non selon les objets naturellement pris en eux-mêmes, mais selon le choix que les mœurs, les usages, les religions des peuples ont fait de certains objets, que la législation ou le préjugé ont regardés comme dangereux, en considérant l'abus qu'on en pouvait faire. En Occident, l'idée mal-honnête est attachée à l'union des sexes; en Orient, elle est attachée à l'usage du vin; ailleurs elle pourrait l'être à l'usage du fer ou du feu. Chez les Musulmans, à qui le vin est défendu par la loi, le mot *Cherab* qui signifie en général syrop, sorbet, liqueur, mais plus particulièrement le *vin*, et les autres mots relatifs à celui-là, sont regardés par les gens fort religieux, comme des termes obscènes, ou du moins trop libres pour être dans la bouche d'une personne de bonnes mœurs. Le préjugé, sur l'obscénité du discours, a pris tant d'empire qu'il ne cesse pas, même dans le cas où l'action à laquelle on a attaché l'idée est honnête et légitime, permise et prescrite; de sorte qu'il est

toujours mal-honnête de dire ce qu'il est très-souvent honnête de faire.

A dire vrai, la décence s'est ici contentée d'un fort petit sacrifice. Il doit toujours paraître singulier que l'obscénité soit dans les mots, et ne soit pas dans les idées : ce qui néanmoins est à-peu-près ainsi; car sans cesse on présente honnêtement, sous certaines expressions, des images qui seraient mal-honnêtes à présenter sous d'autres mots. L'obscénité attachée par l'usage à certains termes de chaque langue, se réduit aux mots, en laissant subsister les images. Les gens les plus sévères disent honnêtement qu'un mariage a été consommé, quoique cette image soit absolument la même, qu'on se garderait bien de rendre en d'autres termes. Et, ce qui n'est pas moins bizarre, tel mot est réputé obscène, sans que son primitif ni ses collatéraux le soient : tel est le fréquentatif latin du verbe grec φύω, et les dérivés immédiats de ce fréquentatif dans les dialectes latins. La cause de cette bizarrerie vient, à ce que je crois, de ce que les mots de cette espèce sont devenus des termes propres,

consacrés par l'usage à donner simplement et directement la seule image de l'objet ; au lieu qu'en se servant d'autres expressions, on joint à l'image simple, d'autres images accessoires qui partagent la pensée, et la détournent de s'occuper à la considération toute nue de l'objet principal. Ainsi le palliatif est employé, parce qu'au fond on a dessein de respecter les mœurs, en affaiblissant l'image. Mais avec cela il est étrange qu'en se contentant d'atténuer légèrement les images déshonnêtes, on ait si sévérement proscrit les peintures verbales, dont la reforme aurait dû paraître infiniment moins importante. Il n'est pas moins singulier que la réforme ait sacrifié certains termes, pendant qu'elle en épargnait d'autres, qui sont tout aussi simples et significatifs ; puisqu'ils expriment de même, sans mettre à l'image ni accessoire, ni adoucissement. J'en pourrais citer des exemples, si je ne voulais éviter d'employer ici aucune de ces expressions propres que la décence est convenue de bannir. Mais il n'y a nul inconvénient, et il est même de mon sujet d'en indiquer les

primitifs et les dérivés. Tous sont des expressions honnêtes, et d'un usage extrêmement commun. Je n'en employerai pas ici d'autres ; et en cela je n'irai pas aussi loin que Scaliger, Pontus de Thiars, évêque de Châlons, l'abbé Ménage, Du-Cange, Leibnitz, et tant d'autres glossateurs, obligés comme moi par la nature de leur sujet, d'entrer dans quelque discussion relative à certains mots rejettés du langage honnête. Ces savans hommes ont jugé qu'il y aurait, à vouloir exclure de telles discussions d'un ouvrage de littérature qui les demande, une délicatesse aussi puérile que le serait celle d'un anatomiste qui retrancherait de son ouvrage les observations d'un certain genre qu'on s'attend d'y trouver.

Le dérivé latin de *mens, mentis*, est, comme on le voit, bien éloigné d'avoir rien de mal-honnête dans son origine; non plus que son synonime dérivé du teuton *mut*, i. e. *mens*, *anima*. *Mut* dans les différens dialectes des langues germaniques, se prononce, *mod*, *mode*, *muat*, etc. De même en langue gothique *miton*, i. e. *co-*

gitare : milons, i. e. *cogitatio*. En grec, μῆτις, i. e. *intelligentia ;* en latin, *mens*, *mentis*. Tous les dérivés du germain *mut* désignent en général *animatum*, *motum ; quidquid movet se*. (Voyez Vachter.) Par-là le terme latin dérivé du teuton *mut*, donne l'image d'une chose animée par elle-même, qui a sa *vie* et son mouvement particulier indépendant de la volonté. Horace en employant cette expression, l'a très-bien entendu de la sorte, lorsqu'il a dit :

Huic si. . . . verbis mala tanta videntis
Diceret hæc animus : *Quid vis tibi ? Numquid ego à te,*
Magno prognatum deposco consule. . . .
Velatumque stola, mea cum conferbuit ira.

En effet les Latins emploient l'autre synonime dérivé de *mente* comme pour faire entendre que ce dont ils parlent *mentem propriam ac voluntatem habet*.

Ils ont dans la même langue un troisième synonime qui vient à ce que je crois, non de *verenda*, mais plutôt de *vir*, (comme *feretrum* de *ferre* :) *vir*, *vita*, *vitalis*. La modestie n'étant blessée

dans aucune de ces origines, n'aurait pas naturellement dû l'être par les dérivés de ces derniers mots latins : bien moins encore si ce dérivé n'est en notre langue qu'une image adoucie et qu'une altération du latin *vectis* (un lévier) comme un grand nombre de passages de la basse latinité paraît l'indiquer, et comme l'ont cru Ménage dans ses additions, pag. 738, et Du-Cange à la vue d'une ancienne loi anglaise qui prononce une amende contre les mutilateurs : *Si libero testiculos evulserit, centum solidos componat : si vectem, similiter.* Tit. v. §. 7. Le primitif de *vectis*, qui est *veho* ou *via*, ainsi que ses collatéraux *vehiculum*, *viator*, *voiture*, *envoyer*, sont assurément des termes à l'abri de tout scrupule. Que si l'on me dit que ce n'est pas le mot *vectis*, mais l'idée qui est indécente, je demanderai toujours pourquoi donc c'est le mot qu'on a proscrit et non pas l'idée. L'acception singulière des mots est encore plus marquée dans le dérivé du grec καυλὸς, en latin *caulis*, *virga*. De ces deux termes latins traduits dans notre langue,

le

le dernier est reçu et l'autre rejetté.

Une autre dénomination licentieuse dans la langue latine et dans la nôtre, n'est cependant que le même terme, que les mots grecs et latins, Γένος, *genus*, *generatio*, etc. Le sens s'y rapporte; et tous ces mots, tant ceux que je nomme, que celui que je supprime, sont formés des mêmes lettres organiques. Il y a beaucoup d'apparence que ce dernier était radical dans les anciennes langues barbares de l'Europe. En celtique *cwens*, *cona*, *chena*, *quena*, selon les différentes manières de prononcer des divers dialectes, signifie *femelle*; en d'autres, *kennen*, signifie *gigni*, *nasci*, *kind*, *fœtus*, *proles*. La racine était appropriée à désigner les sexes, soit masculin, soit féminins. La prononciation barbare *Quena* a laissé des traces dans notre langue relatives au sexe mâle; et la racine en général, aujourd'hui restreinte à l'autre sexe, s'appliquait alors à tous deux : *Gun*, *vir*, *Gund*, *virgo*; et aussi *Gund*, *vulva*. Un ancien passage cité par M. de Valois, fait voir que *Gund* avait les deux significations de *mulier*, et de *vulva* : *Quædam mulier nomine* Gunda

femora denudare, crura divaricare et pudenda proprio nomini cognomina *cœpit ostentare.* De-là viennent plusieurs noms propres de femmes, où la racine est employée, soit dans le sens de *pars muliebris*, soit dans celui de *virgo*, qui est le même. *Gontrude*, composé de *muliebris* et de *fidelis*. *Cunegonde*, composé de *muliebris*, et de *regius*, etc. Le mot italien *gonna*, i. e. cotillon, juppe de femme, est fort bien dérivé par Leibnitz du terme latin propre : et de *gonna*, vient notre mot populaire *gonée*, c'est-à-dire *mal-habillée*, *mal-ajustée*. C'est la même chose en grec, γυνὴ, *mulier;* en islandais, *Cona*, *mulier;* en anglais, *Quean*, *meretrix;* et aussi *Queen*, *Regina;* dans le patois de quelques provinces de France *Gouine*, *meretrix*, *fœmina;* en tudesque, *Quen*, *uxor;* et, comme le dit fort bien Wachter, *quœlibet de sexu.* On trouve aussi chez les anciens Barbares de l'Europe, beaucoup de noms d'hommes composés sur la même idée : *Gontran*, *Gondebaud*, *Gondemar*, etc. car il faut remarquer que le mot est réciproque, s'appliquant indifféremment au

mâle ou à la femelle, sans nul changement, ou avec un fort leger changement, comme dans le latin, *vir*, *vira*, *virgo*. *Fœminas Antiqui* viras *appellabant*, dit Festus.

On voit ici par la comparaison des procédés du latin et de ceux des langues barbares, comment et pourquoi la racine s'est étendue des idées de sexe, aux idées de force et de puissance. Comme en latin *vir* a produit *vis*, *vires*, *virtus*: en langue barbare, la racine a produit *konnen*, *posse*, *valere*: d'où est venu *koning*, *rex*. *Kun* et *Keen* signifient le *Roi* et la *Reine*, comme si l'on disait l'homme et la femme par excellence. De la même racine sont venus dans divers dialectes, *kùng*, *kunig*, *koning*, *king*, *kongur*, etc. i. e. *Rex*. Telle est l'excursion que font les mots. Il y en a bien d'autres; car, par exemple, le latin qui dit au simple, *geno*, je *produis*, et au fréquentatif, *germino*, je *germe*, appelle *gemmà* le bourgeon des plantes, qui germe et qui les propage: et ensuite *gemma*, la perle qui a la figure ronde du bourgeon des plantes, et encore *gemma*, toute pierre qui est précieuse

comme la perle. Tous ces mots, comme on le voit, sont fort honnêtes, à l'exception d'un seul en latin et en français sur lequel est tombée la proscription.

Dans nos langues actuelles, soit grecque, latine, ou leurs dialectes, la lettre de levre φ *F* est devenue un germe radical souvent approprié à désigner l'opération de la nature et celle de l'homme. φύω, i. e. *gigno*, *nascor*, même mot que le latin *fio*, en grec γίγνομαι. φύσις, i. e. *natura*, physique. φυτὸν, id est *stirps*, *planta* : φίτυμα i. e. *germen*, *fœtus* : *fecundus* : *femina*, *feminalia*, *familia* : *fictus* : *figura* : *facio*, etc. *Facio* est un primitif dérivé de *fio*, qui a lui-même mille et mille descendans, dont la liste remplirait plusieurs pages. Il n'y a point de mots dans les langues, plus usités, plus ordinaires, et moins suspects d'immodestie. Il n'en est pas de même du fréquentatif latin de φύω, quoiqu'il soit fabriqué assez modestement par une image atténuée, (car il ne signifie à la lettre que *facio naturaliter*) ; et de plus le mot grec φύτευω, *planto*, n'est nullement un terme mal-honnête.

§. XXI.

Cause de l'altération des mots en passant d'une langue à une autre. Rapidité de cette altération.

De la facilité qu'ont les lettres de même organe à se remplacer les unes les autres, naissent les variétés infinies qui se trouvent dans la prononciation des mots, et les altérations perpétuelles qu'ils souffrent en passant d'une langue à une autre ; altération dont la cause est double, à raison de deux sens, de l'ouie et de la vue : car tantôt on copie comme on lit, et tantôt on écrit comme on entend. C'est ce que ceux qui s'adonnent à la matière étymologique doivent soigneusement observer. Les manuscrits que nous avons des anciens auteurs, et qui nous tiennent lieu d'originaux, sont remplis de fautes. Tout homme un peu intelligent discernera par le genre des fautes, si le manuscrit a été copié sous la dictée ou à la vue d'un autre manuscrit. Il reconnaîtra si les erreurs du copiste viennent de l'oreille pour avoir mal ouï, ou de l'œil pour avoir

mal lu. En étymologie dans la comparaison des mots, il ne faut avoir aucun égard aux voyelles, et n'en avoir aux consonnes qu'autant qu'elles seraient de différens organes. Si la variété dans la consonne ne vient que de la difference des inflexions du même organe, on doit dire hardiment que c'est toujours la même lettre. C'est le caractéristique de la suite d'organes qui doit guider dans cette comparaison. Si la suite du caractéristique s'y retrouve, le mot est le même : encore n'est-il pas rare de le voir s'éclipser lorsque la filiation n'est pas immédiate. Pour connaître combien les altérations sont sensibles, combien le progrès en est rapide, il ne faut qu'observer combien il y a de termes dérivés, où le signe radical même n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre générations. Je ne citerai que ce peu d'exemples dont j'ai déjà donné le premier pour modèle. *Pélerin* vient d'*Ager* : *Ager* : *Peragrare* : *Peregrinari* : *Pelegrino* : *Pelerin*. *Rossignol* vient de *Luco canens* ; *Luco canens* : *Luccinia* : *Lusciniola* : *Usignuolo* : *Rossignol*. *Jour* vient de *Dies* : *Dies*, *Diurnus*. *Djiorno*. *Jour*,

Ces altérations prodigieuses ne doivent ni étonner, parce que les causes en sont connues, par les principes ci-dessus établis, ni rebuter, parce qu'elles ne sont jamais immédiates. Un fils ressemble à son père, quoiqu'il n'ait souvent plus rien de son trisaïeul. D'une filiation à l'autre les mots ne sont jamais méconnaissables. Tout dépend de les ranger dans un ordre qui les rende faciles à reconnaître : et cette méthode d'arrangement, que je donnerai ci-après, ne demande que du soin, n'a rien de difficile à pratiquer.

§. XXII.

La permutation des lettres s'opère d'une manière physique et nécessaire.

Règle générale : le changement d'une lettre en une autre qui n'est pas de même organe, naît de ce que dans la langue dérivante l'organe joignait à la prononciation de la lettre changée, l'inflexion d'un autre organe; et c'est celui de la lettre qui remplace. Pourquoi le *D* de *Diurnus* est-il devenu *J* dans *Journal* ? C'est que ce dernier mot a passé en venant par l'italien *Giorno*

qui se prononce *Djiorno*. Les dents articulaient seules dans le latin *Diurnus* : elles articulaient avec inflexion du palais dans l'italien *Djiorno*; l'articulation du palais est restée seule dans le français *Journal*.

Les lettres s'attirent les unes les autres, non pas au hazard, mais dans un certain ordre dicté par la nature et par une opération insensible, née de l'organisation même. Voyez ce que j'ai dit §. 1, chap. 4, sur la lettre de levre *M*, et la manière dont elle attire une autre labiale en se transformant en voix nazale. Exemple : *Numerus*, nombre; *Cumulus*, comble.

Les lettres se détruisent de même par opération naturelle; et plus que toute autre la lettre de *gorge* placée à l'endroit le plus reculé de l'instrument. Plus l'articulation de *gorge* est reculée, plus on est porté à la supprimer. *H* plus que *G*: *G* plus que *C*; surtout au milieu des mots où la prononciation est plus rapide qu'au commencement. Exemple : *Hispania*, Espagne, *fugere* fuir, *legere*, lire, *sacramentum*, serment. Dès qu'un mot ayant un *G* intermédiaire passe dans un autre langue, on le contracte, et

le *G* ne s'y trouve plus. Lorsque par hasard il se trouve une articulation double, produite par deux organes peu analogues l'un à l'autre, ce qui est une vraie dissonance faite eu touchant l'instrument vocal; dès que le mot où elle se trouve vient à passer d'une langue à une autre, il perd aussitôt cette double inflexion contrariante et difficile à exécuter. Exemple : *Psalmus*, salmo; *Ptolomæus*, Tolomei; *Pfifer*, fifre. Selon l'apparence dans l'ancienne langue du mot, l'usage était de ne prononcer comme dans la moderne qu'une des deux articulations, et c'est celle qui s'est conservée.

Les anomalies vicieuses de certaines langues influent pareillement ici : tellement qu'il y a des lettres qui, sans être du même organe, sont devenues permutables par la prononciation fautive, ou par l'habitude d'orthographe d'un dialecte. Notre habitude de changer le *C* et le *T* en *S*. Voyez §. 27, chap. 9, a introduit celle de regarder le *C* et le *T*, tout différens qu'ils sont l'un de l'autre, comme communs, parce qu'ils le sont *uni-tertio*. Par-là ils sont devenus permutables comme *Platea*, *place*. Telle est

encore parmi les Latins et parmi les Allemands, qui se plaisent au sifflement nasal, l'S ajoutée avant la voyelle aspirée gutturalement. Exemple : ἕξ *sex* ; ὑπὲρ *super*; ἄλως (*area*, *atrium*) *aula*, *hall*, *halle*, *salle*. En cimraëc *hal*, en allemand *sat*, en latin *satus*, *semen*. Les dialectes dérivés du latin ont encore enchéri sur lui en ceci. Exemple : *Quadratus*, squadrones ; *plaga*, spiaggia, etc. La propension qu'on voit ici aux peuples Latins plus septentrionaux que les Grecs pour ajouter ce sifflement de nez, et aux Barbares du Nord qui ont envahi l'Empire Romain pour enchérir encore sur l'habitude latine, est un indice de la conformation d'organes qui leur est donnée par leur climat natal, à la différence des peuples du midi. Ceux-ci aspirent beaucoup : ceux-là sifflent beaucoup : chacun d'eux est conduit par son organisation physique à toucher les deux bouts opposés de l'instrument vocal. (Voyez §. 10 du chap. 2.) Les peuples plus septentrionaux sifflent également, soit du nez, soit des lèvres. Je viens de donner des exemples de l'addition du sifflement nazal : en voici de l'addition

du sifflement labial : ἑσπερος, *vesper*, οἶνος, *vinum*, ἔργον, *work*, ὕδωρ, *water*; etc. On pourrait faire sur chaque langue une infinité d'autres petites remarques de pareille espèce. Celles-ci suffisent pour mettre sur les voies les gens qui s'adonneront à l'art.

§. XXIII.

Des trois classes de changemens dans les mots entiers.

Outre les changemens qui se font dans les lettres, il s'en fait aussi beaucoup dans les mots entiers, ils peuvent être rangés sous trois classes.

Augmentation en tête du mot (*prothesis*), *scala*, eschelle, ou au milieu (*epenthesis*) *gener*, gendre, ou à la fin; c'est-à-dire, terminaison (*paragoge*), *ratio*, *raison*.

Retranchement à la tête (*aphœresis*), *avunculus* oncle; *César augusta* Saragosse : ou au milieu, c'est-à-dire contraction, (*syncope*) *ambulare*, aller; *ridere*, rire; *molendinarius*, meunier; *manducare*, manger; *culicino*, cousin; ou à la fin (*apocope*),

terminus, terme ; *clavicembalo*, clavecin ; *consanguineus*, cousin.

Transposition des lettres ou syllables, (*metathesis*) comme μορφη forme : ou total du mot entier par renversement (*anastrophe*). Le renversement de tout le caractère radical d'un mot, est fort commun. Exemple : Α"λς *sal* ; Lœf, *folium* φυλλον γαλα *lac* ; A-phil ε-λιφ *elephas* ; Saba *Abas* Abissin ; A-neith A-thein, *hœc virgo* : ce qui vient de ce que l'on a laissé les lettres dans le même ordre où elles étaient, quand le mot a passé par l'écriture, d'une langue qui écrivait de droite à gauche, en une autre qui écrivait de gauche à droite.

§. XXIV.

Observation sur un changement singulier qu'on rencontre quelquefois dans la direction d'une lettre.

Il est arrivé parfois qu'en changeant la ligne de direction, on a laissé une seule lettre dans l'ancienne direction ; ce qui a fait prendre cette lettre pour une autre qui lui ressemblait, et qui n'en différait que par

par cette direction, comme *q* pour *p*, ou *b* pour *d*. Les exemples de cette singularité sont rares, mais il y en a, et on y peut remarquer cette autre singularité qu'ils portent presque tous sur des noms de nombres : *δὶς bis : petoar, quatuor ; pempe, quinque ; duiginti, biginti* ou *viginti : duellum, bellum*, etc. Les anciens grammairiens Latins conviennent de ce fait singulier, dont il nous reste des preuves dans quelques vieilles inscriptions, entr'autres dans celle de Scipio Barbatus, et qui d'ailleurs se montre ici avec assez d'évidence. Après tout, ce procédé n'est guères plus singulier que celui que nous pouvons remarquer dans notre mot numéral, *dix*. Nous le tirons du latin, *decem* ; et cependant, au lieu de l'écrire avec le *c* latin, nous l'écrivons avec le κ grec, comme dans *δέκα*. Ce changement purement matériel, n'a rapport ni à la voix ni à l'oreille, mais seulement à la vue. Je le cite comme exemple anomal de la permutation des lettres. Probablement, le mot celtique et étrusque étant écrit ainsi en lettres étrusques 𐌐𐌄𐌌𐌐𐌄 (*pempe*), les Latins l'ont grossièrement

copié dans leurs propres caractères fort approchans de ceux des Etrusques retournés de gauche à droite ꟾEMꟾE (*quinque*), retournant les uns et laissant les autres dans la position étrusque. La preuve qu'ils en avaient usé ainsi pour ce terme numérique, est confirmée par un procédé tout pareil dans le terme précédent, car le ꟾ étrusque de *petoar* est resté dans son ancienne position au mot latin, *quatuor, quatre*. Les noms de nombres, étant d'un usage si fréquent et si nécessaire, sont de ceux qu'une nation grossière, quand ils lui manquent, emprunte les premiers d'une nation plus instruite.

L'observation que je viens de faire sur la fausse direction d'une lettre dans certains mots latins, est par elle-même de très-petite importance; mais elle sert d'adminicule à des points obscurs de l'histoire ancienne. Elle indique 1°., que c'est, comme il y a plusieurs autres raisons de le croire, des Etrusques que les Latins ont premièrement emprunté leurs lettres; non des Grecs, dont l'alphabet est, à la vérité, fort semblable à l'Étrusque : les

deux nations ayant également et immédiatement reçu leurs caractères des colonies Phéniciennes. 2°. Que les Latins peuvent avoir commencé par diriger leur écriture à la manière orientale et étrusque, avant que de la diriger à la grecque, ce qu'ils ont néanmoins fait de très-bonne heure; le commerce de l'écriture étant plus abondant pour eux du côté des Grecs, nation déjà fort célèbre, et très-versée dans les sciences, en un siècle où les Latins en étaient aux premiers élémens, et où les Etrusques commençaient à décliner. 3°. Que les noms des nombres étaient probablement les mêmes en Etrurie que chez les Celtes, car les mots *petoar* et *pempe* sont celtiques. Il y a grande apparence que les Latins les ont immédiatement pris des Étrusques leurs plus proches voisins, dont nous savons qu'ils ont emprunté tant d'autres choses, plutôt que des colonies Celtes un peu éloignées du Latium. 4°. Que si les Celtes ont eu l'usage de l'écriture, ils l'ont eu à l'orientale, ainsi que les Étrusques, avec un alphabet à-peu-près semblable; chose très-sim-

simple, puisque s'ils ont eu cet usage (ce que je ne croirais pas volontiers,) ils l'ont reçu des navigateurs Phéniciens, qui faisaient de fréquens voyages pour leur commerce dans la Gaule, dès le tems des Hercules, c'est-à-dire des capitaines de vaisseaux Tyriens. Je ne dis pas néanmoins qu'ils n'ayent pu le tenir aussi des Phocéens d'Ionie, fondateurs de Marseille.

§. XXV.

Excellens effets de la terminaison.

Des huit formes de changemens ci-dessus, la paragogique est la plus commune de toutes; elle opère à tout moment dans le système de dérivation, sur-tout d'un dialecte à l'autre, où les terminaisons, quoique ressemblantes, sont rarement identiques. Elle diversifie les mots *nécessaires* que j'ai dit n'avoir de variété marquée et arbitraire, que dans la terminaison. Elle domine dans les syntaxes qui ne différencient guères que par son moyen le nom, le cas, le genre, le nombre, le substantif, l'adjectif, le degré, le verbe, le tems,

le mode, l'adverbe, etc. d'une même chose, en variant seulement la terminaison sur une même racine toujours répétée. (Voyez chapitre XI.) Elle est un grand caractéristique des idiomes, qui tous se sont approprié chacun un certain nombre de terminaisons singulières qu'ils affectent d'employer. Elle règle et désigne les classes de chaque modalité grammaticale; car dès que la terminaison a commencé de s'établir dans une langue pour y désigner une certaine combinaison d'idées, on l'adapte toujours au même cas; de sorte qu'elle devient la marque générale de cette combinaison particulière. Par exemple, dans le latin, *rum* ou *um* terminant le mot, marque non-seulement la chose qu'on veut désigner, mais encore qu'il y a plusieurs de ces choses; et qu'elles procèdent d'une autre chose: c'est le signe de tous les génitifs pluriels, *filiorum*; *urbium*. *Imus* ou *issimus* au bout de l'adjectif font entendre que la qualité indiquée est au degré le plus éminent: c'est le signe de tous les superlatifs, *pulcherrimus*, *fortissimus*. Combien une peinture

conventionnelle, si aisée, si brève, si commode n'est-elle pas admirable dans ses effets! Et cependant cela s'est établi par hazard, par besoin, par occasion, par habitude, bien plutôt que par réflexion. Il était naturel d'opérer de tels effets par la variété des terminaisons; car le premier mouvement est de dire la chose, puis d'ajouter les circonstances. Cependant on y a quelquefois aussi employé la prothèse ou augmentation en tête du mot, soit en repliquant la syllabe initiale ou autrement; comme font les Grecs, et par-fois les Latins pour désigner le tems passé du verbe; *cado*, *cecidi*: Τύπτω, ἔτυπτον, τέτυφα.

Les six autres formes de changemens ci-dessus ne servent guères dans les syntaxes, et ne sont nés que des abus introduits dans la prononciation.

Il n'en est pas de même de la simple permutation des lettres en d'autres de même ou de différent organe : elle est de grand usage dans toutes les syntaxes, surtout pour peindre commodement les différens modes et tems des conjugaisons.

Τύπτω, τέτυφα, *lego*, *lectus*; *vidi*, *visum*; *lire*, *lisez*. Cette matière du changement et de l'accroissement dans les mots dérivés d'une même racine va être traitée dans le chapitre suivant. Elle comprend toute la formation de la grammaire dans ses parties constitutives.

CHAPITRE XI.

De l'accroissement des primitifs, par terminaison, préposition et composition. Des formules grammaticales, et de leur valeur significative.

§. I.

L'accroissement des mots est le signe des idées accessoires que l'eprit joint à l'idée de l'objet simple : Il sert à donner la forme et la liaison aux parties constitutives du discours.

La dérivation, prise en général pour toute espèce d'accroissement que chaque terme primitif peut recevoir avant ou après la racine simple, rend cette racine susceptible d'extension en cent manières commodes et variées; au moyen desquelles elle devient propre à exprimer tout d'un coup toutes sortes d'idées accessoires, que

l'esprit peut joindre au simple sens de la racine. Les dérivations qui marquent le cas et les nombres des choses, les tems, les personnes, les nombres et les modes des verbes sont des points si communs en grammaire, qu'il ne serait guères nécessaire de faire des observations sur une pratique, qui a pourtant sa source dans une philosophie naturelle de l'esprit. L'homme a briévement caractérisé son idée accessoire par un petit procédé dont il a rendu l'uniformité habituelle toutes les fois qu'il s'est trouvé dans le même cas, en disant *templo*, *viro*, *domino*, *legitis*, *facitis*, *dicitis*. Chaque langue, selon son génie, étend ses mots au-dessus ou au-dessous du générateur, mais plus souvent au-dessous; elle pourrait même les étendre au milieu. L'usage de ceci a des branches infinies que je vais parcourir ci-après par un exemple. Je le tirerai, soit du verbe *ago*, dont la racine *AC* désigne en général ce qui est en pointe, ce qui va en avant, ce qui pousse les autres corps : soit du verbe *Capio*, dont la racine *CAP* désigne en général l'action physique de saisir quel-

que chose dans le creux de sa main ; sur quoi on peut remarquer que l'égyptien hiéroglyphique s'exprimait de même, au rapport de Diodore, et figurait le mot *prendre* par une main qui se fermait. Je suivrai toutes les extensions de ce signe primitif, par déclinaison, conjugaison, et composition ; en faisant observer à chaque extension quelle idée accessoire l'accroissement donne en chaque cas à l'idée simple et primitive. On trouvera dans de tels exemples tout ce qui peut, en conséquence d'un objet ou d'une action physique quelconque, exciter les idées humaines, sur l'objet en lui-même, sur les relations que l'esprit lui trouve ou lui donne avec d'autres objets ou avec les personnes, sur les abstractions, sur les réflexions, les combinaisons, les approximations que l'homme prête aux choses, en sens physique, moral et méthaphysique, en premier, second, ou troisième ordre, et selon les degrés particuliers de chaque ordre.

§. II.

Toute différence que subit l'objet nommé, soit qu'elle vienne de l'objet même ou de l'esprit qui le considère, produit une variété dans l'accroissement du nom.

L'accroissement marque une variation qui n'affecte pas toujours l'objet exprimé par le générateur; mais plus souvent les circonstances étrangères, considérées relativement à lui; car il sert pour l'ordinaire à exprimer plutôt l'exercice de l'esprit et ses vues combinées sur un objet, que ce qui existe réellement dans l'objet. L'effet des accroissemens est donc de marquer les variations extrinsèques et intrinsèques de chaque objet; les unes et les autres fort nombreuses sur chaque générateur, quoique celles-là le soient encore plus que celles-ci. Si je dis *agam*, au lieu d'*ago*, je change, non l'action, mais le tems de l'action; et si je dis *ages*, en laissant l'action telle qu'elle est, je change à la fois le tems et la personne. Cette variation est donc extrinsèque à l'action. Au contraire, si je dis *agito* au

lieu d'*ago*, la variation est intrinsèque à l'action : j'en change la forme en la rendant plus fréquente, sans rien changer au tems ni à la personne.

Les accroissemens varient et se multiplient sur un même générateur, à mesure que l'objet qu'il exprime est plus ou moins susceptible de se trouver lié à un grand nombre d'idées accessoires et modificatives. Il y a une infinité de mots qui croissent à-la-fois avant et après le générateur, par composion et par dérivation ; produisant variété intrinsèque appartenante à l'objet, et variété extrinsèque appartenante aux relations considérées avec l'objet. Exemple : *Sus-cip-iunt*. Ici, l'accroissement antérieur change quelque chose à la forme de l'action simple : l'accroissement postérieur ne regarde que les personnes qui font l'action, et le tems où elle se fait. L'accroissement antérieur comprend les compositions, les propositions, etc. Le plus souvent, il désigne une variété intrinsèque. L'accroissement postérieur comprend les déclinaisons, les genres, conjugaisons, etc. La variété qu'il désigne est le plus souvent extrinsèque.

Mais

Mais ce n'est pas une règle ; les langages ayant plutôt été fabriqués par routine que sur un plan régulier, et immuable. Pour marquer le tems passé, la langue latine augmente le verbe au commencement dans *cecidi*, et l'augmente à la fin dans *credidi*. Il suffit pour changer de terminaison qu'il naisse dans l'idée une différence quelconque. La méchanique des terminaisons sert beaucoup à caractériser la nuance des idées et des sentimens. On le voit par l'exemple d'*ami* et d'*amant*, où deux mots différens partent de la même racine génératrice pour exprimer deux passions fort différentes, parties du sentiment d'*aimer* qui leur est commun.

§. III.

Des accroissemens par terminaison. Chaque formule est destinée à marquer une certaine variété de l'objet simple. Les unes de ces formules sont elles-mêmes dérivées d'un primitif fondamental. Les autres, quoiqu'arbitraires dans leur origine, sont devenues nécessaires au moyen d'une première introduction qui en a fixé l'usage.

Il paraît qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans les terminaisons. Cependant, on a eu raison de remarquer qu'elles étaient soumises dans toutes les langues à des lois générales; qu'en chaque langue, chaque terminaison indique presqu'invariablement une même idée accessoire; de manière que si on connaît bien les terminaisons usuelles d'une langue, la connaissance d'une seule racine, donne sur-le-champ celle d'un grand nombre des mots de la langue. En effet, que l'on sache les terminaisons qui sont en petit nombre, et leur usage; que l'on sache les racines qui sont en petit nombre

aussi, et qui se ressemblent toutes d'une langue à une autre, on peut dire que l'on saura la langue; car dès que l'on sait ce que signifie la racine, il est aisé de reconnaître par la terminaison quel est le genre d'idées accessoires qu'il y faut joindre : et alors on a la signification du total. Je crois que cette manière philosophique d'apprendre une langue, est la plus expéditive de toutes pour un homme qui a l'esprit formé et l'habitude de combiner.

Mais puisque les terminaisons sont soumises à des lois générales, elles tiennent d'assez près au nécessaire de la formation des mots; non pas peut-être à la vérité dans leur principe, mais seulement dans leurs progrès. On a dit *issime* pour le signe du superlatif; et l'on pouvait, ce me semble, se servir à volonté d'un autre signe; mais l'exemple, la clef une fois posée dans un cas, a servi de modèle pour tous les cas pareils : *issimus* est devenu le signe général des superlatifs. Cette règle s'est établie dans le passage des mots d'une langue à une autre, même lorsqu'alors le signe des terminaisons, usuel pour un accessoire, n'est

pas le même dans les deux langues. Quand le grec termine en Τατος, le latin termine en *issimus*. Voilà pour les adjectifs. De même pour les adverbes ; quand le latin termine en *ter*, le français termine en *ment* : *fortiter*, *fortement* De même pour les substantifs : quand le latin termine en *tio*, le français termine en *son* ; *ratio*, *raison* ; *lectio*, *leçon*. Ce qui est moins l'effet de la traduction que de la force d'une loi générale d'analogie. De plus, les terminaisons ne sont-elles pas quelquefois formées et dérivées d'un primitif radical et usité, expressif de l'accessoire qu'elles désignent ? On voit, par exemple, que la terminaison latine *urire* est appropriée à désigner un desir vif et ardent de faire quelque chose ; *micturire*, *esurire*, par où il semble qu'elle ait été fondamentalement formée sur le mot *urere*, et sur le signe radical *ur* qui en tant de langues signifie *le feu* ; ainsi, la terminaison *urire* était bien choisie pour désigner *un desir brûlant* ; et les paroles suivantes de Sénèque font sentir qu'elle est l'effet d'un choix déterminé : *Ab esuriente, à sitiente, et ab omni homine quem aliqua res urit.*

On a fait une pareille remarque sur la terminaison *stus* (de *sto*), qui désigne la constance en une habitude morale : *justus*, *modestus*, *honestus* ; sur le verbe inchoatif terminé en *esco*, qui désigne *devenir* : *Albesco*, *frigesco*, *senesco*, soit qu'il vienne d'*ex* et de la locution *senex exeo*; soit que l'infinitif *escere* y soit employé comme inchoatif d'*esse*. Du même genre de loi générale, résultent les diminutifs, les augmentatifs, les inceptifs, les fréquentatifs, etc. où l'idée primitive se trouve toujours modifiée par l'accessoire que l'accroissement désigne. Il y a bien d'autres exemples à tirer de la langue latine, fertile en terminaisons, où l'on voit comment *tio* indique l'action d'une manière abstraite, *Captio*. *Tor* indique la personne qui fait profession de faire l'action, *captor*. *Ax* désigne l'aptitude à l'action, *capax*. *Acitas*, le penchant, le talent de mettre l'aptitude en action, *capacitas*, etc.

L'opiuion de quelques savans grammairiens est que toutes les terminaisons usuelles des langages ne sont pas purement arbitraires, mais qu'elles ont leur origine

dans certaines racines, qui seules et isolées exprimaient fondamentalement certaines idées ou objets; racines qu'on a jointes en forme de terminaison au mot principal chaque fois qu'on a voulu exprimer avec lui l'idée accessoire que désigne cette racine. Cette opinion me paraît vraie en plusieurs occasions, mais non pas dans toutes. Il est certain, par exemple, que la terminaison *stus* qui exprime la constante habitude des mœurs est née de la racine *sto*, qui désigne la fixité des objets physiques : *Justus, in jure stans.* Il est certain encore que les terminaisons *esse* et *ice* qui ajoutées au mot désignent la femelle, comme *princesse*, *prêtresse*, *comtesse*, *actrice*; *Principessa*, *sacerdotissa*, *comitissa*, *actrix*, viennent de l'oriental *ischa*, qui veut dire *vira* femelle. Il est probable que la terminaison *culum* vient de *colo*, mot approprié au terrein, au lieu, à l'habitation : *receptaculum*, *receptandi locus.* Il est probable encore que Τατος, *issimus*, terminaisons appropriées à désigner le degré superlatif des épithètes, ne sont que des coups d'organe ap-

puyés fortement, comme la nature indique de le faire pour signifier et dépeindre un plus grand degré de force dans la qualité exprimée. Mais il y a une infinité d'autres terminaisons dont je n'entrevois en aucune manière la cause nécessaire et primordiale. Tellement que je suis tenté de les juger purement arbitraires et fabriquées sans autre motif que celui que je rapporte, §. suivant. De ce genre sont les déclinaisons ou les conjugaisons. Lorsque sur la racine *res*, et sur le primitif *reor* on a fait par le participe *ratus*, les mots *ratio*, *rationis*, *rationi*, *rationem*, assignera-t-on à ces développemens accessoires d'autres causes significatives que le simple usage? Il n'y a rien autre dans ces inflexions qui marque qu'elles sont originairement appropriées à exprimer le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif. Mais je conviens bien que quand l'inflexion est une fois établie, elle acquiert un empire dans le langage, et une espèce de nécessité d'être toujours employée en cas pareil, où elle sert d'exemplaire, chaque fois qu'on veut ajouter

un semblable accessoire au mot principal. (Voyez §. 4 du chap. II.)

§. IV.

Des accroissemens par prépositions. De l'origine des prépositions et des autres particules qui font la liaison du discours.

L'accroissement en tête des mots y amène une quantité fort variée d'idées accessoires. C'est un effet commun des prépositions, qui pourrait fournir la matière d'un chapitre très-philosophique sur leurs causes, leurs racines, leur force, leur effet, leurs significations, leurs variétés. Je ne ferai que toucher cette matière en fort peu de mots dans un exemple que je donnerai, et seulement pour mettre sur les voies. (Voyez §. 8 du chap. II.) Chacune des prépositions a son sens propre, mais qu'on applique à beaucoup d'autres sens par extension et par approximation. Elles sont des formules abrégées dont l'usage est le plus frappant et le plus commode dans toutes les langues

pour circonstancier les idées : elles sont elles-mêmes racines primitives ; mais je n'ai pas trouvé qu'il fût possible d'assigner la cause de leur origine ; tellement que j'en crois la formation purement arbitraire. Je pense de même des particules, des articles, des pronoms, des relatifs, des conjonctions, en un mot, de tous les monosyllabes si fréquens qu'on emploie pour lier les paroles d'un discours, en former une phrase construite, et lui donner un sens déterminé pour ceux qui l'entendent. Car ce n'est qu'en faveur de ceux qui écoutent, qu'on introduit cet appareil de tant de conjonctions. Un homme seul au monde ne parlerait que peu ou point. Il n'aurait besoin d'aucune de ces conjonctions pour former sa phrase mentale : les seuls termes principaux lui suffiraient, parce qu'il en a dans l'esprit la perception circonstanciée, et qu'il sait assez sous quel aspect il les emploie. Il n'en est pas de même, lorsqu'il faut exprimer la phrase au dehors. Un tas de mots isolés ne seront non plus une phrase pour l'auditeur, qu'un tas de pierres toutes tail-

lées ne seraient une maison, si on ne les arrangeait dans leur ordre, et si on ne les liait avec du sable et de la chaux. L'apprêt de cette espèce est très-pressé pour un homme qui veut se faire entendre. Cependant la nature, les images, l'imitation, l'onomatopée, tout lui manque ici : car il n'est pas question de peindre et de nommer aucun objet réel, mais seulement de donner à entendre des petites combinaisons mentales, abstraites et vagues. Alors l'homme aura usé pour conjonctions des premiers sons brefs et vagues qui lui venaient à la bouche. L'habitude en aura bientôt fait connaître la force et l'emploi. Ces petits signes de liaison sont restés en grand nombre dans chaque langue, où l'on peut les considérer comme sons radicaux; et ils y ont en effet leurs dérivés.

Il ne serait pas aisé de dire par quel motif tant de langages ont fait choix de l'articulation gutturale *Qu*, autrement χ grec, comme d'une racine et clef générale servant à désigner les relations, à faire entendre qu'on voulait exprimer, entre les choses dont on parlait, un rapport d'exis-

tence, de forme, de qualité, de nom, de tems, de lieu, de nombre, de position, en un mot, d'idées et de perceptions quelconques tendant à les comparer, à les rapprocher, à s'en enquérir, à les mettre ensemble de quelque manière que ce soit, à parler de l'un à propos de l'autre. Cette racine sert à former tous les pronoms qu'on appelle *relatifs* : on l'emploie à tout moment comme *conjonction* pour la liaison du discours : on en tire l'expression générale des qualités, des quantités, des demandes ou enquêtes sur le tems, le lieu, la durée, le nombre, enfin de toutes questions qu'on peut faire relativement aux objets ou aux idées qu'ils excitent. Tels sont les mots *qui*, *quæ*, *quod*, *quis*, *quidam*, *quicunque*, *qualis*, *quot*, *quando*, *quantum*, *cujas*, *cur*, *quia*, *quare*, *cum*, *quorsum*, *quoniam*, *quidem*, *quæstio*, *quærere*, et beaucoup d'autres, ainsi que leurs dérivés, soit en latin, soit en d'autres langues, où cette petite formule conjonctive *qui*, *que*, *chi*, *che*, est du plus fréquent usage dans le discours.

On met quelquefois les prépositions les

unes sur les autres, comme dans *préoccupation :* en ce mot il n'y a rien de simple que la racine *Cap* qui désigne en général l'action de *prendre :* je fais plus en composant le verbe *capio* par *ob-capio* ou *oc-cupo*, je désigne que je m'empare, que je me mets dans le lieu, dans la place, ce qui est plus que de prendre simplement. Si j'y ajoute une seconde préposition *præ-oc-cupo*, j'ajoute encore à l'idée, en exprimant que je m'empare d'avance. Mais en détournant le mot *préoccupation* du sens physique au sens moral, je le particularise et j'exprime *qu'un sentiment s'est emparé d'avance de l'esprit.*

§. V.

Des accroissemens par composition. Exemple des mots composés de plusieurs primitifs.

Les mots de cette fabrique sont des mots composés; mais la composition est bien plus forte, quand le mot, quoiqu'il paraisse simple, est, ainsi qu'il arrive souvent, composé de deux primitifs bien distincts

tincts, et souvent aussi ces primitifs ne sont pas usités dans le langage, étant en ceci du genre des racines ou clefs qui sont presque toutes inusitées. Par exemple: *Prince*, *Princeps* est composé de *primus*, et du grec κεφας *caput*, *chef*. On voit ici une contraction de deux mots qui en français signifient *premier chef*, exemple qui, pour le remarquer en passant, montre que l'analyse du mot donne pour l'ordinaire fort bien la définition de la chose. Et si on contractait ainsi les deux mots français *Premchef*, on aurait quasi le pur latin *Princeps*, et alors le mot serait bien plus reconnaissable en français qu'il ne l'est par le terme usité *Prince*. Le double élément employé dans la formation de tant de mots en peut rendre la filiation très-difficile à suivre d'une langue à une autre; sur-tout quand ils retiennent beaucoup de l'un et perdent beaucoup de l'autre, comme dans le mot *Prince* qui n'a conservé que l'initiale de son second élément; car alors il est fort aisé de perdre de vue la signification primordiale élémentaire, (qui est le meilleur guide en étymologie,) à moins qu'elle

ne se trouve dans les dérivés subséquens, comme *principauté*, où les consonnes caractéristiques de la seconde racine *ceps*, *caput* se retrouvent toutes sans exception et dans leur ordre.

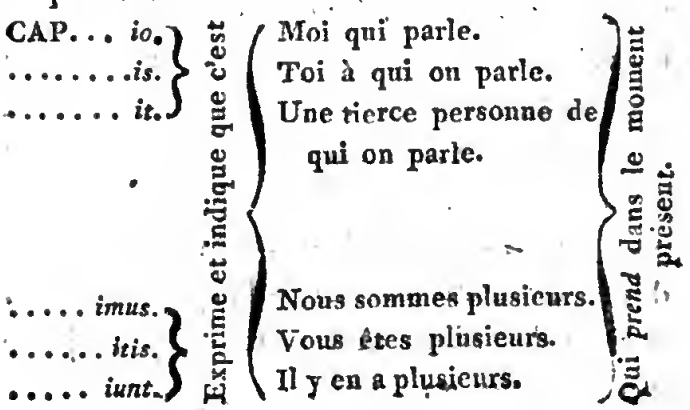
La filiation se présente plus difficilement encore dans les mots composés de deux primitifs complets, quand on s'est avisé, en les transportant d'une langue à une autre, de les syncoper et de retrancher une syllabe radicale au milieu du mot. De *Jus-dicere* on a fait le composé *Judicare*, puis le syncopé, *Jucare, Juger*. Alors le mot prend un air simple. On aurait peut-être quelque peine à reconnaître son origine, si l'on n'était promptement éclairé par l'identité de signification. Mais à défaut de ceci, on serait remis sur la voie par l'examen des autres mots parallèles et dérivés, dont quelques-uns peuvent avoir conservé tous les membres primitifs de la composition, comme ici le mot *Judicature*.

§. VI.

Exemple d'un son radical suivi dans tous ses développemens. Du verbe et de sa conjugaison.

Rendons ces réflexions générales plus sensibles par un exemple détaillé, qui en montre la teneur et la suite, entée sur une seule racine. Examinons le mot *Capio*, à le suivre dans tous ses développemens, depuis son petit germe, qui est la lettre de gorge *C*, dont on s'est naturellement servi pour peindre par le son l'image du creux. Voyez §. 24, chap. 10, en se servant d'une articulation profonde de l'instrument vocal. Elle est en effet le premier germe de la R *Cap*, *Cav*, *Cap*, *Cup*, qui englobe toute cette classe de modalité d'êtres; et d'où sont nés *Cavus*, *Cupa*, *Caupo*, etc. Mais je me restreins à *Capio* ou *Cupo*, pour le suivre dans ses changemens ou accroissemens; les uns extrinsèques, les autres intrinsèques; les uns par terminaisons, les autres par prépositions ou compositions. Tous marquent d'une manière fort brève la quantité et la variété des idées accessoires qu'on ajoute à l'idée simple.

D'abord *Cap* désigne en général l'action physique de saisir quelque chose dans le creux de la main, c'est-à-dire *prendre :* image que dans son origine on rendait sans doute plus sensible par le geste, qui en facilitait l'intelligence, et qui était fidèlement exprimée par les Egyptiens, lorsqu'en leur langue ils écrivaient le mot *prendre* par la peinture d'une main qui se fermait. Car on ne peut douter que dans la première naissance des langages, les hommes ne se soient servis de toutes leurs facultés, et de toutes les habitudes de leurs corps, pour aider au son de la voix, et faire mieux entendre ce qu'ils voulaient dire. Ce sont autant de traits qui mettent un peu plus de netteté et de vérité dans une peinture, par elle-même fort imparfaite.



CAP.. *iebam.*
..... *s.*
..... *t.*
..... *mus.*
..... *tis.*
..... *nt.*

Ici l'action, les personnes et le nombre des personnes sont les mêmes. Il n'y a que le tems qui change, ce n'est plus le moment présent : c'est un moment passé, mais récent et indéfini.

Remarquez comment dans un seul mot, si chargé d'idées accessoires, tout est marqué ; chaque idée a son membre, et les formules analogiques sont par-tout conservées sur le premier plan donné. *Cap-ieba-m ; Cap* c'est l'action ; *ieba* c'est le tems de l'action ; *m* c'est à-la-fois la personne qui agit, et le nombre marquant s'il y a une ou plusieurs personnes qui parlent, qui écoutent, ou qui ne parlent ni n'écoutent. Les caractéristiques ne varient pas et sont consacrés : savoir *M* à un qui parle, *S* à un à qui on parle, *T* à un tiers dont on parle ; s'ils sont plusieurs, on accroît la dérivation, *Mus*, *Tis*, *nT*.

CAP. . . . . *iam.*
. . . . . *ies.*
. . . . . *iet.*
. . . . . *iemus.*
. . . . . *ietis.*
. . . . . *ient.*

} Ici le tems change tout-à-fait. Ce n'est plus ni le présent ni le passé ; c'est le futur. Ainsi voilà les trois tems possibles où l'action se peut faire, le présent, le passé et le futur, marqués, même avec leurs nuances ou dégradations en plus ou en moins. Car il y a d'autres manières auxquelles je ne m'arrête pas, de marquer par la terminaison les tems indéterminés ou aoristes, les presque-futurs, les futurs éventuels, les futurs passés, les paulo-post-futurs, etc.

Jusqu'ici l'action est nettement indiquée d'une manière certaine et absolue, comme parlant d'une chose qu'on *prend*, qu'on *a prise*, qu'on *prendra*. Cette manière est encore un élément de la pensée ou accessoire qu'on veut faire entendre, et qu'on appelle, en termes de grammaire, la manière ou le mode *indicatif*.

CAP...e.
. . . . *ite.* } Exprime que c'est { à toi / à vous } { Que j'ordonne de prendre.

La manière change, elle n'est plus in-

dicative d'une manière toute décidée. On ne fait pas l'action : on la commande, ce qui a quelque chose d'éventuel et de futur. C'est ici le mode *impératif*, qui ne peut avoir ni première, ni tierce personne, mais la seconde seulement : car on ne parle pour ordonner, ni à soi-même, ni au tiers qui n'entend pas, mais seulement à celui qui écoute. Il y a dans l'impératif un futur présent, lorsqu'on commande l'action pour être faite au moment même : *Cape, Capite :* et un futur indéfini, lorsqu'on ne marque pas le moment : *Capito, Capitote.* Quelques langues emploient même une terminaison impérative, lorsque l'action du verbe est prescrite en commandement à la tierce personne : *Capiunto ;* tandis que d'autres langues en pareil cas n'emploient le verbe qu'en subjonctif; *Qu'ils prennent ;* ce qui me paraît plus régulier.

Tems présent.	CAP . . *iam.*	T. passé imparf.	. . . . *erem.*
	. . . . . *s.*		. . . . . *s.*
	. . . . . *t.*		. . . . . *t.*
	. . . . . *mus.*		. . . . *mus.*
	. . . . . *tis.*		. . . . . *tis.*
	. . . . . *nt.*		. . . . . *nt.*

Tems passé.	CEP. .	*erim.*	T. plusque passé.	. . . .	*issem.*
	. . . . .	*s.*		. . . . .	*s.*
	. . . . .	*t.*		. . . . .	*t.*
	. . . .	*mus.*		. . . .	*mus.*
	. . . . .	*tis.*		. . . . .	*tis.*
	. . . .	*nt.*		. . . . .	*nt.*

Tems futur.	CEP. . .	*ero.*
	. . . . .	*is.*
	. . . . .	*it.*
	. . . .	*imus.*
	. . . . .	*itis.*
	. . . .	*int.*

C'est la même suite de tems, de personnes et de formules; mais la manière de l'action change : elle est dépendante, conditionelle et éventuelle; *ut capiam*, *si cepissem*, *cùm cepero*. Aussi, faut-il qu'il y ait un verbe de mode certain qui précède ce mode-ci, qui n'est que *subjonctif* au précédent.

CAP *ere.* } Ici, les idées accessoires, ont
CEP *isse.* } extrêmement changé. Il ne s'agit plus des personnes ni de leur nombre. On y considère que l'action même, d'une

manière abstraite, indépendante, de l'agent : *Capere, prendre.* Cette manière indéfinie de considérer par abstraction, a été nommée *le mode infinitif.* Comme l'action, quoiqu'abstraite, est encore susceptible d'être considérée dans le tems présent, passé ou futur, on a conservé au signe radical des terminaisons appropriées aux tems.

Cette manière abstraite de ne considérer que l'action du verbe tourne le *verbe infinitif* en une espèce de *nom substantif* indéclinable, qui sera le générateur de divers *adjectifs*, servant à exprimer la qualité ou épithète désignée par l'action, relativement aux tems, aux genres, aux personnes et à leur nombre : si bien que le mot prend à l'infinitif une forme mixte, susceptible à-la-fois de conjugaison et de décliuaison, selon le besoin qu'on a de s'exprimer. C'est un mot qui *participe* du nom et du verbe.

CAP. . *iens*, présent actif.
. . . *turus*, futur actif.
. . . . *tus*, passé passif.
. . *iendus*, futur passif.

} Sont des adjectifs qui participent de la nature du verbe, puisqu'on y marque les tems de l'action,

mais ils participent encore plus de la nature du *nom* par leur propre forme, susceptible des genres et de la déclinaison.

CAP *tus*, *a*, *um*.	CAP *iendus*, *a*, *um*.
. . . . . *i*.	. . . . . *iendi*.
. . . . . *o*.	. . . , . . . *o*.
. . . . . *um*.	. . . . . *um*.

Tous ces mots *participes* présentent l'action sous divers rapports qui sont trop connus par l'usage, pour m'arrêter ici à les décrire l'un après l'autre. Observons seulement que lorsqu'on a été dans le cas de fabriquer de francs substantifs dérivés du verbe, on les a fait émaner du participe, plutôt que de tout autre endroit du verbe, qui de sa nature ne s'approcherait pas autant que le participe de la forme des noms déclinables. La langue latine tire habituellement les siens du *participe-passé-passif*.

Jusqu'ici j'ai observé le verbe comme *actif*. Venons à l'observer comme *pasif*. C'est encore une des idées accessoires que la terminaison fait entendre. Car l'action peut s'exercer par quelqu'un, et alors il

est l'*agent*, ou sur quelqu'un, et alors il est le *patient*.

PASSIF.

Manière indicative.

Présent.	Présent passé ou Passé imparfait.
CAP. . . . . *ior.*	. . . . . *iebar.*
. . . . . *ieris.*	. . . . . *ris.*
. . . . . *itur.*	. . . . . *tur.*
. . . . . *imur.*	. . . . . *mur.*
. . . . . *imini.*	. . . . . *mini.*
. . . . . *iuntur.*	. . . . . *ntur.*

Futur.

CAP. . . . . *iar.*
. . . . . *ieris.*
. . . . . *ietur.*
. . . . . *iemur.*
. . . . . *iemini.*
. . . . . *ientur.*

Manière

Manière impérative.

Présent.	Futur.
CAP. . . . . *iere.*	. . . . . *itor.*
. . . . . *imini.*	. . . . . *iminor.*
	. . . . . *iuntor.*

Manière subjonctive.

Présent.	Présent passé.
CAP. . . . . *iar.*	. . . . . *erer.*
. . . . . *iaris.*	. . . . . *ris.*
. . . . . *iatur.*	. . . . . *tur.*
. . . . . *iamur.*	. . . . . *mur.*
. . . . . *iamini.*	. . . . . *mini.*
. . . . . *iantur.*	. . . . . *ntur.*

Manière infinitive.

CAP . . . *i.*

A chaque tems, nombre, personne et manière, ce sont les mêmes suites des formules, les mêmes exemplaires que dans l'*actif*; avec un peu plus d'accroissement, avec une petite variété qui marque chaque différence spéciale; mais sur-tout avec un caractéristique général consacré à signifier le *passif*, savoir la consonne *R*. Voyez la

comparaison de l'un à l'autre et la suite analogique bien marquée.

CAP.*iebam.* } *s* } *t* } *mus* } *tis* } *nt.* }
r, } *ris*, } *tur*, } *mur*, } *mini*, } *ntur.* }

Toute cette composition est l'ouvrage non d'une combinaison réfléchie ni d'une philosophie raisonnée, mais d'une métaphysique d'instinct, qui, à mesure qu'elle forme de nouveaux accroissemens, chemine sur le plan analogique et exemplaire que les mouvemens de l'organe vocal ont commencé de tracer. Il faut donc s'attendre à trouver souvent l'analogie irrégulière et incomplette. *Mini* est ici une irrégularité : ailleurs il y en a un grand nombre et de très-considérables. Rien de si commun que les verbes défectueux, qui ont une partie de leurs membres mal construits, ou qui en manquent tout-à-fait. On a dû s'appercevoir ici qu'à l'indicatif passif les Latins n'ont point de terminaison pour marquer le tems passé, et qu'au subjonctif-passif ils n'en ont ni pour le passé ni pour le futur. Le latin fait entendre ces tems comme il peut, avec le participe-passif, *captus*,

à l'aide de l'auxiliaire *fui* ou *ero*. En ceci, la plupart des langues sont encore plus défectueuses que la langue latine : elles se servent tant qu'elles peuvent des verbes fort communs et fort généraux comme d'autant d'auxiliaires. On est si pressé de dire sa pensée, qu'on aime mieux la rendre d'une manière mal construite et embarrassée, que d'attendre qu'on ait trouvé mieux. Les terminaisons se fabriquent selon le besoin. S'il est fréquent, elles ne peuvent guères manquer d'être bien faites ; elles le sont mal, si les idées accessoires sont fort impliquées et indéfinies, et si le besoin de les exprimer est rare. S'il est très-rare, les terminaisons manquent tout-à-fait. On a eu plutôt fait dans ces cas peu communs de prendre une circonlocution embarrassée. Les irrégularités, les défectuosités se rencontrent plus souvent dans le passé que dans le présent, dans le passif que dans l'actif. A mesure qu'on a trouvé que l'idée était moins nettement déterminée, et le terme d'un usage moins habituel, on a négligé d'y faire une terminaison exprès, ou de la bien faire. Car ce sont des barbares peu

curieux et peu fournis d'idées implexes qui ont été les opérateurs. Dans la suite l'usage est resté tel qu'il était établi. On a eu beau polir nos dialectes modernes, on n'a pas purgé la vieille syntaxe des conjugaisons embarrassées que les peuples barbares avaient à la bouche en défigurant l'idiome latin. Le latin dit *cepisse*, le français, par un mauvais emploi de la langue latine, dit *avoir pris*, *habere captum*. Réalisant par abstraction le mot *pris*, il en parle comme d'un objet réel : il dit *j'ai pris*, comme il dirait, *j'ai une maison*. Le latin même se ressent encore au passif de sa première barbarie dans de grossières terminaisons rudes à l'oreille.

§. VII.

Des termes abstraits. Des terminaisons qui expriment des variétés intrinsèques à l'objet même ; et de la force de leur signification.

C'est assez m'arrêter à l'examen du verbe simple *Capio*, et des idées accessoires dont on peut le charger par terminaison, sans qu'il y ait rien de changé dans l'action même. Tous ces accessoires sont extrin-

sèques à l'action abstraite : ils n'appartiennent qu'à ceux qui l'exercent. De plus dans les terminaisons que j'ai parcourues, la ℞ simple *Cap* ; n'est encore considérée que comme *verbe*, c'est-à-dire comme mot qui affirme et indique, soit une autre être réel sur un autre être, soit un jugement de l'esprit qui lie deux objets réels l'un à l'autre. Il faut encore considérer cette ℞ *Cap* ; comme objet réel elle-même, c'est-à-dire comme *substantif ;* et comme qualité d'objet réel, c'est-à-dire comme *adjectif*. Les idées accessoires y vont amener des terminaisons en grand nombre.

CAP *tio* y nomme l'action d'une manière abstraite, considérée comme *objet réel qui existe* et non plus comme *ce que l'on fait quand on prend. Captio, prise.* L'esprit constitue ici cet être, comme si c'était un être physique qui existât par soi dans la nature. Ce mot est de ceux qu'on appelle en grammaire *termes abstraits ;* car s'il existe des corps qui peuvent être *pris* réellement, il n'y a pas hors de nous un être réel qui soit *la prise.*

Mais à l'occasion des objets extérieurs, notre esprit forme un concept singulier, comme s'il y avait un objet réel qui répondît à notre pensée ; et ne pouvant faire connaître notre pensée autrement que par la parole, nous donnons des noms aux concepts métaphysiques, comme nous en avons donné aux objets réels. Après avoir constitué physiquement tel le mot *captio*, l'esprit dérive d'idées en idées, et sans rien changer au son, ni à la figure, il le constitue encore tel au figuré, au relatif, au moral. *Captio*, au sens propre, *prise ;* au sens figuré, *surprise, tromperie.*

CAP *tiuncula* nomme la même action considérée en moindre quantité ; au moyen d'une terminaison affectée au diminutif. *Captiuncula, petite prise.*

. . . *tura* indique que la chose a la propriété passive de l'action, étant du genre de celles sur qui on peut l'exercer. *Captura, chose bonne à prendre, Capture, proie ;* et en sens dérivé

gain, *profit*, qu'apporte la chose prise.

CAP *tus* substantif, indique la possibilité locale d'exercer l'action. *Captus*, génitif *ûs*, portée où l'on peut atteindre pour *prendre* avec la main; au figuré, *compréhension*, *capacité*, *portée* de l'esprit.

. . . *tor* indique la personne qui fait profession de faire l'action. *Captor*, *preneur*.

. . . *trix* indique que cette personne est une femme; *Captrix*, *Captatrix*, *preneuse*, *trompeuse*.

. . . *iens* indique la personne faisant actuellement l'action; *Capiens*, *prenant*.

. . . *iendus* indique que l'action se fera sur la chose, *res capienda*; *chose à prendre*.

. . . *tus* indique que la chose a reçu une certaine qualité par l'action qui a été exercée. *Captus*, *pris*.

. . . *tivus* indique que la chose reste dans l'état où l'action l'a mise. *Captivus*, *captif*.

CAP *tivitas* nomme cet état de la chose ; et le constitue en forme d'existence réelle ; *Captivitas*, *captivité*.

. . . *ax* désigne l'aptitude à l'action, la propriété active d'exercer l'action ; *Capax*, *capable*, c'est-à-dire propre à *prendre*, et à contenir dans son *creux*. On a vu ci-dessus, que *Capturus* désignait la proprieté passive. Le latin indique le plus souvent cette propriété passive par la terminaison, *ilis* ou *bilis*.

. . . *acitas* nomme le penchant à cette aptitude, le talent d'en faire usage ; *Capacitas*, *capacité*. Ce mot se dit au sens propre de ce que peut contenir un vase creux ; mais il s'étend fort loin au sens figuré.

. . . *edo* indique la facilité qu'une chose a pour *prendre* ou pour être *prise* ; *Capedo*, *Capeduncula*, mesure à liqueurs ; vaisseau emmanché pour le *prendre* facilement.

. . . *anna* désigne le lieu qui peut *prendre*, *contenir*, *recevoir*. *Capanna*, en français, *petite maison*. *Cabane*, c'est

dit Isidore, *tectum quod unum capit.* Nous nommons aussi *Cabas* ces grands paniers où l'on renferme des provisions, *quia capiunt, sunt capaces.*

Toutes ces terminaisons sont usitées dans la langue latine qui le joint au générateur, *Cap.* Elle y en aurait pu joindre une quantité d'autres, habituelles à l'idiôme latin, quoique non reçues avec la ℞ *Cap.* Telles seraient *Capesco*, *Captillo*, *Capacibilis*, *Captuosus*, *Captuarius*, *Captatorius*, *Captutum*, *Capaciter*, *Capimen*, *Captantia*, *Captitius*, *Capestus*, etc. etc. Chaque accroissement aurait donné au signe radical *Cap*, le même accessoire d'idée qu'il a coutume de donner aux primitifs où l'usage le joint.

§. VIII.

Du nom substantif et adjectif; et de la déclinaison.

Tous les mots ci-dessus sont des noms, soit *substantifs*, exprimant les noms dont l'existence est censée réelle; soit *adjectifs* exprimant les attributs des choses. Tous

sont *déclinables ;* par-là susceptibles de recevoir de nouveaux accroissemens, qui signifieront de nouvelles idées accessoires, distinguées les unes des autres par la variété de la désinence.

CAP *tio* est le nom simple de la chose, purement énoncée d'une manière directe. Les désinences accessoires vont *décliner* de cette énonciation directe, et s'en détourner.

. . . *tionis* indique que la chose nommée a un rapport d'émanation de quelqu'autre objet. On l'appelle *génitif ;* et les langues qui n'ont point de désinences appropriées aux substantifs, indiquent ce *cas* ou rapport, par les périphrases *de*, *de qui*, *dont*, *d'où*, (de, *de quo*, *de unde*, *de ubi*).

. . . *tioni* indique un rapport de destination : on l'appelle *datif*. Notre langue sans désinences l'exprime par *à*, *au*, *à qui*.

. . . *tionem* indique un rapport de déclaration : on l'appelle *accusatif* (*de ad-causam*) ; car, *accuser* signifie ici

déclarer; comme lorsqu'on dit *accuser le point* en jouant au piquet.

CAP *tione* indique un rapport fort vague de séparation, d'approximation, ou comparaison. On l'appelle *ablatif.* Je parle, dans tous ces cas, des rapports les plus fréquens; car selon la teneur de la phrase, chacune de ces désinences sert à indiquer une infinité de rapports différens, qu'il serait fort long d'analyser, et que l'on sent encore mieux qu'on ne pourrait les décrire; l'usage habituel les ayant déterminés sans beaucoup de réflexions.

CAP. *tiones.* } Indiquent les mêmes rap-
um. } ports, sans que rien ait
ibus. } changé que le nombre de la chose nommée : ci-devant il n'y avait qu'une chose; ici il y en a plusieurs.

Le substantif et l'adjectif sont également susceptibles de déclinaison. De plus, l'adjectif est susceptible de comparaison, ou de quantité; car il exprime un attribut, dont la chose peut être douée en un degré plus grand ou moindre qu'une autre chose,

CAP *tiosus* exprime l'attribut à un degré simple et indéfini.

. . . *ior* l'exprime à un degré plus grand qu'un autre à qui on le compare.

. . . *issimus* l'exprime à un degré le plus grand qu'il soit.

Ces terminaisons marquent l'augmentation du degré, il y en pourrait avoir d'autres qui marqueraient la diminution du degré. Le latin ne les a pas, parce qu'en comparant deux objets, il fait toujours porter le signe de comparaison sur le plus grand. Notre langue n'a de terminaisons dans l'un ni dans l'autre cas, et se sert de périphrase pour exprimer la comparaison.

§. IX.

De l'adverbe.

Il faut encore dans le langage exprimer certaines idées dérivées de l'attribut ou adjectif, lorsqu'on veut faire entendre d'une façon abstraite une circonstance qualificative de la manière de faire l'action. L'expression de cette espèce s'appelle *adverbe*, parce qu'on la joint au verbe pour exprimer

mer avec quelle qualité on agit. Or, comme la qualification peut être plus grande ou moindre, l'adverbe est susceptible, ainsi que l'adjectif, de certaines désinences consacrées à mesurer le degré d'attribut; et ces désinences sont fabriquées sur la formule de l'adjectif.

CAP *tiosè.*

..... *iùs.*

...., *issimè.*

L'adverbe est une formule abstraite qui n'exprime pas l'attribut. N'étant pas susceptible des mêmes rapports que les *noms*, il ne l'est pas d'être *décliné* comme eux.

§. X.

Manière de marquer le changement de la forme simple du verbe, par le changement de sa terminaison principale.

Quand il y a des variétés intrinséques à l'action même du verbe *Capio*, qui changent la forme simple de l'action en une forme composée, on le fait entendre à l'oreille, soit par un changement de terminaison, soit par un accroissement au de-

vant de la ℞ CAP. Ces derniers accroissemens sont très-communs : on les appelle *prépositions*. J'en ai dit quelque chose ci-dessus : j'en vais parler encore, pour définir la force et la valeur habituelle de chacune. Rapportons d'abord quelques formules usitées de terminer la ℞ CAP, lorsqu'on veut modifier la signification simple du verbe *capio*.

CAP *io*, comme on l'a vu, est le verbe de l'action simple.

CAP *to* exprime qu'on cherche à *prendre*, qu'on y est disposé, qu'on s'y étudie, qu'on en fait habitude. *Captare, chercher à surprendre, épier; tâcher de tromper et d'attraper;* en sens figuré, *flatter, avoir du manège*. Chaque verbe sous cette nouvelle forme aura ses mots propres, pour l'agent, l'action, l'attribut et la manière ou adverbe. *Captator, Captatio, Captiosus, Captiosè;* et l'on détournera le sens propre, pour appliquer les termes par extension à toute la classe de ce qui est nuisible par *surprise*, piège et tromperie.

CAP *esso* exprime la fréquence et l'ar-

deur avec laquelle on se porte à l'action de *prendre. Capessere, empoigner; prendre avec toute la main*, et au figuré, *prendre grand soin de quelque chose.*

§. XI.

Exemple du verbe accru par préposition. Valeur significative de chaque préposition.

Accipio (*ad-capio*, où le simple est joint à la préposition *ad* qui signifie le mouvement local que l'on se donne pour une fin,) exprime que l'on est arrivé, que l'on fait un mouvement, que l'on se présente pour *prendre. Accipere, accepter, recevoir;* et en sens figuré *apprendre.* (Voyez les remarques faites §. 17 du ch. 14, sur les mots *accepter*, *recevoir*, *apprendre.*) Ce verbe composé a, comme les précédens et les suivans, ses dérivés déduits de sa forme propre; comme *Accipiter*, oiseau de proie, oiseau qui *prend.* Les Latins nomment aussi cet oiseau *Acceptor.*

Accepto. (*Ad-capto*) est le fréquentatif

d'*Accipio*. Il énonce la volonté libre et contente de celui qui reçoit : car *accepter* est plus que *recevoir* : on dit *recevoir une blessure et accepter un présent*.

Anticipo. (*Ante-capio*, joint à la préposition qui désigne la priorité de tems ou de lieu), exprime que l'on *prend* d'avance, avant qu'on ne donne. *Anticipare*, *prendre d'avance*, *anticiper*, *devancer*, *prévenir*. Au figuré, *Anticipatio*, *connaissance prématurée des choses*.

Concipio (*Cum-capio*, joint à la préposition qui désigne l'ensemble et l'assemblage de plusieurs choses) exprime que l'on prend plusieurs choses à-la-fois, et aussi que l'on *prend* une chose avec soi pour la conserver en soi. *Concipere*, *comprendre*, *concevoir*, soit intellectuellement, soit corporellement ; *engendrer*, en parlant de la femelle qui a reçu en son sein le germe du mâle. De-là vient *conceptus*, *conceptio*, productions de la terre, ou de l'esprit : *conceptaclnum*, terrein propre à produire, lieu où les choses sont produites. La terminaison *culum*, habituelle au latin, est équivalente à *locus*, et peut tirer

son origine du verbe *colo*. Bien des gens penchent à croire que comme toutes les terminaisons, ont leur signification propre et adaptée à une certaine formule d'expressions, elles ont aussi leur dérivation propre, non arbitrairement fabriquée, mais tirée de quelque terme général. (Voyez § 3 du ch. II.) Si cela est ainsi (ce que je ne voudrais pas assurer dans tous les cas, quoique la proposition soit vraie dans un grand nombre de cas,) il en faut conclure qu'une bonne partie des mots, qu'on serait tenté de regarder comme simple, sont en effet composés sur deux racines distinctes et effectives, comme ici *Ceptaculum* de *Cap* et de *Col*.

Circumcipio joint à la préposition qui désigne la forme ronde et le local à l'entour (*circa, circum, circus, circulus, circuitus*) exprime que l'on *prend* autour ce qui environne.

Decipio (*De-capio*, joint à la préposition qui désigne l'exclusion et la soustraction) exprime que l'on empêche de *prendre*, que l'on fait manquer de *prendre*. *Decipere*, *décevoir*, *tromper*, *attraper*, *surprendre*. De-là *Decipulum*, *Decipula*,

piège, machine qui trompe, trébuchet, souricière. La terminaison *ula* paraît avoir été faite sur le grec ὕλη *materia, res;* de sorte que *Decipula* est *res, ens, machina quæ decipit.*

Discepto (*Dis-capto*, joint à la préposition qui désigne la séparation et la distinction) exprime que l'on *prend* les choses à part les unes des autres, ou de part et d'autre, sans les mêler. *Disceptare*, au figuré, *discuter, disputer, examiner de part et d'autre, juger avec examen.*

Excipio (joint à la préposition qui désigne le dehors du lieu) exprime, 1°. l'exception, c'est-à-dire qu'en *prenant* les autres choses on laisse celle-ci, tellement qu'elle reste hors de la prise. *Excipere, excepter*; c'est à-peu-près l'opposé de *concipere.* 2° Le transport de lieu à lieu, ou de personne à personne; la chose prise venant d'un autre lieu ou d'une autre personne. *Excipere, recevoir, recueillir, ramasser: Excipulus, récipient, vase, panier. Excipere* exprime une action opposée à *accipere*; en ce que dans *accipere pren-*

dre, le mouvement est censé venir de celui qui *prend*; et dans *excipere*, *recevoir*, le mouvement est censé venir de celui qui donne. C'est-là le sens strict et primordial; mais dans le discours ordinaire on néglige ces petites différences, et l'on emploie les termes l'un pour l'autre.

Incipio. Ce verbe offre une remarque singulière. Quoique formé par analogie de langage sur le modèle des précédens avec une préposition qui désigne le dedans du lieu, il ne vient pas de *Capio*, et de la ℞ *Cap* en tant qu'elle veut peindre le creux de la main, mais d'une autre ℞ *Cap* qui signifie *tête*: *Caput*, *le commencement*, *le premier bout d'une chose quelconque.* Car *incipere* ne signifie nullement *prendre dedans*, mais *commencer*, *être au premier bout*; ainsi il est évident qu'il vient d'*in-capite.*

Intercipio, (joint à la préposition qui désigne une différence d'*espace*, une distance de tems ou de lieu), exprime que l'on *prend* entre un tems et un tems, entre un lieu et un lieu; ce qui suppose qu'on a *pris* hors du tems et du lieu convenu. *In-*

tercipere, intercepter, prendre par surprise, s'emparer. De-là *Intercapedo, intervalle* où l'on peut prendre.

Occupo (*Ob-capio*, joint à la préposition qui désigne qu'on s'est mis à dessein au-devant de la chose) exprime qu'on *prend* de dessein prémédité, en se mettant en place pour *prendre. Occupare, se rendre maître, saisir, s'emparer, usurper, prévenir, anticiper. Ante-occupare, præoccupare* ajoute encore à l'idée un accessoire plus fort, un plus grand degré d'avance. Au figuré, *préoccupation, prévention*, sentiment qui a *pris*, qui s'est emparé d'avance de l'esprit. Par la raison que *occupare* exprime *prendre à dessein*, *occupatio* signifie l'action d'opérer sur la chose *prise* pour un certain dessein; *occupation, exercice, emploi.*

Occipio vient d'*ob-caput* comme *incipio. Occipere, commencer;* nouvelle preuve qu'en étymologie, c'est sur-tout la signification du mot qu'il faut consulter.

Percipio, (joint à la préposition qui désigne la traversée, le mouvement local à l'intérieur), exprime que l'on *prend* en

passant. *Percipere, percevoir, recueillir, recevoir, comprendre. Perceptio, récolte*; et au figuré, récolte que fait l'esprit, *perception, intelligence, connaissance* que l'esprit reçoit des objets extérieurs. La langue française redouble la préposition sur ce mot, et dit *appercevoir*; c'est *prendre* connaissance des objets par les sens, ou par la pensée.

Præcipio (joint à la préposition qui désigne la priorité des personnes ou d'action), exprime que l'on *prend* le premier. *Præcipere, anticiper*, et au figuré *prévoir*. Mais il y a un autre *præcipio* qui vient de *caput* comme *incipio*. *Præcipere* en ce sens c'est *commander* : alors le verbe est formé sur *præceptum*, ou *præ-caput*. *Primum caput*, c'est-à-dire, *premier chef, principal chapitre, précepte*, chose qu'il faut faire en premier lieu, *commandement, instruction, maxime*. De même *præceptio, instruction, enseignement : Præceptor, précepteur* qui enseigne, *Præcipuus, principal*, premier chef. *Princeps, principium, principalis*, etc. et aussi *deinceps* (*de* capite, *in capite*) c'est-à-dire,

ensuite. Et encore *præceps*, *præcipito*, *præcipitatio*, etc. tous mots qui, dans leur sens littéral, désignent qu'on se jette *la tête la première.*

Recipio, (joint à la préposition qui désigne l'itération), exprime qu'on *prend* ce qu'on avait déjà *pris* une autre fois. *Recipere*, *reprendre*, *recevoir.*

Recepto est un augmentatif, *Receptare*, *retirer*, *receler. Receptus*, *retraite*, *Receptaculum*, *lieu de retraite*, *réceptacle.*

Suscipio (*Super-capio*, avec la préposition qui désigne une plus grande hauteur locale) exprime que l'on met sur soi ce que l'on *prend*, image par laquelle on peint que l'on se *charge* de l'action de *prendre*, que l'on en fait sa propre affaire. *Suscipere*, *prendre sur soi*, *se charger*; en français nous disons d'un seul mot *entreprendre.*

Outre ces prépositions, il y en a plusieurs autres que l'on joint à chaque verbe, selon que son action le rend susceptible d'être modifié par les rapports qu'elles désignent. L'usage s'est contenté de joindre au verbe *Capio* celles qui lui conviennent le plus or-

dinairement. Il y a même des prépositions composées de deux autres, comme *præter* qui désigne le mouvement local de passer au travers sans s'arrêter et d'aller plus loin, composé de *præ* et du son radical *TR* servant à exprimer le mouvement de passer au-dedans avec quelque rapidité *trans*, *transire*, *trahere*, *traverser*, etc. *Propter* désigne le mouvement local de passer tout le long à côté, non par dedans. On s'en sert au figuré pour désigner la cause occasionnelle et prochaine. *Propter, à cause de*: et c'est ainsi qu'on détourne souvent le sens primitif des prépositions.

§. XII.

Exemple de l'accroissement par composition

Participo (*Partem-capio*) exprime dissertement, qu'on *prend* une partie de la chose, et qu'une autre personne *prend* l'autre partie. *Participare, participer, communiquer.* Ce verbe est, ainsi que les suivans, composé de deux mots effectifs. *Particeps, compagnon, complice.*

Aucupo. Aucupor (*Aves-capere*), *prendre des oiseaux ;* et au figuré *rechercher avec soin*, se donner de la peine pour *prendre. Auceps , oiseleur ; Aucupium , chasse à l'oiseau , recherche pénible.*

Nuncupo , (*nomen-capere*) *nommer , appeller.*

Municipo (*Munus - capere*) *prendre* charge ou emploi public comme citoyen. De-là *Municipium* pour dire *une ville qui est gouvernée* par ses progres Magistrats Il signifie aussi le droit de *prendre* un tel emploi , d'exercer une telle fonction publique. *Municeps* , *municipalis* , *municipatim* , etc. expriment les personnes , les attributs , les manières relatives à cette fonction.

Mancipo (*Manu-capere*), *prendre avec la main ,* se saisir soi-même ou ensaisiner un autre , lui vendre. *Mancipium ,* dans la signification restreinte , signifie un *esclave* , un *captif ,* un prisonnier de guerre *pris* avec la main. *Emancipare ,* c'est lui rendre la liberté , l'ôter de sa main ; ce qui se dit aussi des mineurs , et des fils de famille à qui l'on rend un droit d'agir librement , qu'il

qu'il n'avait pas ; *Emanciper. Manceps* signifie un *entrepreneur*, un *ouvrier* qui *prend* un ouvrage public à faire.

Forceps (de *Forte-capere*, ou plutôt de *Foras-capere*) instrument propre à *prendre* pour tirer *dehors ; tenailles, ciseaux.*

§. XIII.

La nature ne fournissant qu'un petit nombre de primitifs intelligibles, l'homme est forcé de détourner en diverses manières le sens de ceux qu'elle a établis.

L'usage le plus pur de la langue latine, autorise tous les accroissemens ci-dessus, qui expriment des idées accessoires de la ☞ *Cap*, employée dans une seule de ses branches où elle signifie *prendre ;* en tirant l'image radicale du *creux* de la main avec laquelle on *prend ;* image figurée par un son de la voix *creux* et guttural. La racine a diverses autres branches non moins étendues, telles que *Cupa, Cava, chose creuse*, etc. Elle n'est pas une des plus fécondes, ni des plus divergentes. Il m'était facile, pour l'analyse qu'on vient de lire, de faire

choix de bien d'autres racines qui se propagent infiniment plus loin. Celle-ci suffit pour faire connaître combien une seule peinture d'objet physique, où le son de la voix s'efforce d'imiter l'objet nommé, se développe de peu-à-peu dans le langage, et sert de base, à mesure que l'esprit dérive, à l'introduction d'une infinité de termes, où l'on ne croirait pas d'abord que les objets fussent mis en image. C'est cependant, au fond, presque la seule mécanique que l'homme puisse employer pour communiquer ses perceptions à un autre homme. Le principe en est dans la nécessité de se faire entendre. Elle entraîne celle d'exprimer les objets absens par des gestes qui les rendent présens, en les figurant, tant bien que mal à l'oreille ou à la vue, pour exciter une sensation pareille à celle qu'ils ont eux-mêmes excitée par leur présence; sans quoi on n'en pourrait donner l'idée. Elle entraîne ensuite une seconde nécessité de se servir de l'image établie d'un objet réel pour exprimer un objet intellectuel et abstrait, qui, n'étant pas susceptible de peinture, faute d'existence exté-

rieure et physique, est néanmoins susceptible de quelque comparaison avec un objet qu'on peut peindre : *Verborum translatio instituta est inopiæ causâ.* (CICER. *de Orat.* iij, 39.) Par-là on parvient à en exciter une notion, mais beaucoup plus imparfaite que celle qu'exciterait un objet apparent. Malgré les efforts que fait l'homme pour rapporter à un type connu les êtres métaphysiques et moraux qui n'existent que dans sa pensée, il ne réussit guères à en donner une idée bien complète, et précisément telle qu'il l'a lui-même : aussi reste-t-il toujours plus ou moins de confusion dans la manière dont on s'entend sur les perceptions de cette espèce ; chacun se figurant l'original à sa manière. On dispute tous les jours la signification du mot *esprit*, ou autres pareils, personne ne s'avise de disputer sur celle du mot *fleuve*.

CHAPITRE XII.

Des noms des êtres moraux.

§. I.

Des noms imposés aux choses intellectuelles et aux actions relatives aux sens intérieurs.

IL y a une infinité de choses dans les idées des hommes, et par conséquent une infinité de mots dans leur langage, relatifs à certains êtres qui, sans avoir hors de l'homme aucune existence réelle, ne sont que dans et par l'esprit humain, et n'ont dans la nature aucun original physique. Ils ne peuvent donc tomber sous les sens extérieurs; mais ils naissent dans l'esprit humain du mélange interne de diverses perceptions simples qu'il a reçues des objets du dehors, dont il se forme un ré-

sultat abstrait qui affecte les sens intérieurs, sur-tout l'entendement. Telles sont les idées mentales ; les abstractions, les considérations de l'esprit, ses réflexions, les jugemens qu'il porte des choses réelles, les relations qu'il y observe, les combinaisons qu'il y établit pour sa propre commodité, en un mot, tout ce qu'on appelle pensées abstraites ou êtres métaphysiques et moraux ; parce qu'en effet ce ne sont pas des êtres physiques, et qu'ils ne paraissent exister que moralement parlant, et incorporellement. Telles sont les idées qu'on exprime par les termes de *réflexions*, *considérer*, *délibérer*, *remarque*, *contemplation*, *desir*, *doute*, *qualité*, *caprice*, *frugalité*, etc., tous êtres sans existence corporelle, et simples modalités de pensée, qui, naissant dans le cerveau de l'homme, fructifient dans leur terrein natif avec une prodigieuse abondance. C'est sur eux sur-tout que s'exerce la culture de l'esprit parmi les peuples policés, bien plus encore que sur les êtres physiques : ce qui nous oblige d'introduire dans notre langage, pour nous faire en-

tendre, une grande quantité de termes dont n'ont aucun besoin les peuples sauvages qui ne s'occupent guères de morale, d'abstractions, ni d'existences métaphysiques. L'embarras de fabriquer de telles expressions, ne paraît pas médiocre. Les objets extérieurs étaient ou visibles, ou bruyans, ou palpables : ils produisaient sur les sens extérieurs un effet qui avait servi à leur donner une dénomination. On pouvait les présenter à la vue, à l'ouïe, au toucher, par l'imitation de leur image, de leur son, de leur forme. Que faire ici, où toutes ces circonstances manquent; où l'objet même manque aussi; les sens intérieurs n'ayant reçu aucun moyen de la nature de le mettre avec évidence à portée des sens extérieurs? Car il est très-important de remarquer ici philosophiquement en général, qu'autant les organes ont de facilité pour transmettre leurs sensations à l'esprit, qui n'a de connaissances que celles qu'il acquiert par cette route, autant l'esprit a-t-il de difficulté à représenter ses conceptions aux organes.

§. II.

Manière de les fabriquer en les assimilant aux noms des choses physiques et relatives aux sens extérieurs ; en transportant les peintures d'objets matériels à des objets intellectuels.

La nature avait guidé la voix dans la fabrique des mots *nécessaires*, de la manière expliquée du chap. VI. Le langage s'était étendu sur ce premier germe. On avait suivi le chemin tracé ; et lorsqu'il avait fallu trouver de nouveaux noms pour des choses peu susceptibles d'être imitées par l'organe vocal, on avait saisi quelque coin de ressemblance entre le nouvel objet et un autre objet déja nommé que l'organe avait pu peindre : on s'en était servi pour fabriquer le nouveau nom par une approximation ou par une comparaison plus ou moins éloignée, en le dérivant d'un ancien terme déja reçu. (Voyez §. 27, du chap. 6, et §. 2 du chap. 10, etc.) Il fallut étendre cette nouvelle méthode de comparaison aux noms des choses intellectuelles et morales, puisqu'il n'y avait au-

cun moyen de les rendre sensibles, qu'en les ramenant à une première image de quelqu'objet réel et physique qui eût affecté les sens, et auquel on les assimilait pour en donner une idée. Cette application d'une méthode déja très-imparfaite à des êtres, dont la comparaison était encore plus éloignée, la rendait encore plus défectueuse. Mais il n'y avait pas d'autre ressource si l'on voulait se faire entendre. On était obligé d'emprunter les mots des idées de sensations extérieures les plus connues, afin de faire concevoir par-là les opérations intérieures, qui ne pouvaient être autrement rendues que par quelque apparence sensible. *Translationes enim quasi mutuationes sunt; cùm quod non habeas aliunde sumas* (CICER). Les termes reçus pour exprimer des sensations extérieures, furent transférés à des significations plus abstruses pour exprimer des actions et des notions qui ne tombaient pas sous les sens. C'est l'opinion déjà rapportée, §. 2 du chap. 10, du célèbre Locke, le plus grand maître qu'il y ait eu en cette matière; et l'on peut voir, *ibid*, la conclusion qu'il en tire pour

montrer combien l'examen des mots nous rapprocherait de l'origine de nos premières notions, et des principes de nos connaissances intellectuelles. Il est si vrai que les termes qui n'appartiennent qu'au sentiment de l'ame, sont tous tirés des objets corporels, que je ne crois pas qu'il fût possible de citer en aucune langue, aucun terme moral, dont la racine ne se trouvât physique, lorsqu'il est possible de l'assigner. Comment pourrait-on former l'expression des idées de cette espèce qui n'offrent aucune image, si on n'allait les chercher dans la ressemblance indirecte de quelqu'image physique ? Et pour m'expliquer nettement là-dessus, j'appelle *termes physiques* les noms de tous les individus qui existent réellement dans la nature : j'appelle *termes moraux* les noms des choses qui n'ayant pas une existence réelle et sensible dans la nature, n'existe que par l'entendement humain qui en a produit les archétypes ou originaux.

§. III.

Exemples.

Si nous faisons remonter ceux-ci à l'origine qu'ils tirent de ceux-là ; si nous voulons les expliquer à la lettre dans la signification qu'ils auraient selon le vrai sens des primitifs dont ils sont dérivés, nous verrons, par exemple, qu'*admirer*, c'est *regarder le Soleil : mirari*, ℞. *Mihr*, i. e. *sol. Contempler*, c'est *regarder le Ciel : contemplari*, ℞. *Templum*, i. e. *cœlum*, *æther. Considerer*, c'est *regarder les astres*, et *désirer*, c'est *les perdre de vue ; considerare*, *desiderare*, ℞. *Sidera. Admonition* c'est *la vue de la Lune* ; *Moneo*, ℞. *moun*, i. e. *Luna.* On doit être déjà frappé de voir toutes ces expressions de même espèce, dont quelques-unes de même idée, se rapporter également à la vue des astres, objets qui affectent vivement les sens ; et sentir qu'il ne peut y avoir ni erreur ni hasard dans une telle rencontre. *Penser*, c'est tenir un corps en *suspension* par un fil : *pendere*, *pensum*, *pensitare*. *Délibérer*,

c'est *tenir en balance : déliberare*, ℞. *Libra*. Encore ici même analogie entre le sens détourné et les primitifs propres. *Empêcher*, c'est *lier les pieds*, et *expédier* c'est les *délier : Impedire*, *expedire*, ℞. *Pedes*. *Réfléchir*, c'est *faire un pli : re-flectere*, ℞. *flecto*. *Remarquer*, c'est *mettre une borne*, *circonscrire*, ℞. *march*, i. e. *finis*, *terminus*. *Caprice* sont des *cheveux hérissés*, de l'italien *Capo riccio*, etc. etc. etc. Comme on ne m'en croira peut-être pas volontiers à ma parole sur des origines qui ne paraissent au premier aspect avoir que si peu de rapport à leurs relatifs, donnons une explication plus détaillée de la dérivation de chacun de ces termes. Elle n'en fera que mieux entendre les propositions ci-dessus exposées, toujours un peu fatigantes pour le lecteur, quand on ne les pose qu'en général d'une manière abstraite, sans les particulariser par des exemples qui les rendent faciles à saisir.

§. IV.

Preuve et explication des exemples cités.

Considérer, regarder attentivement un objet; au figuré, réfléchir en soi-même. Tel est le sens actuel et générique de ce mot; mais dans son premier usage, il a dû seulement signifier, *regarder le Ciel. Considerare*, pr. *Sidus*, expression formée sur l'attention avec laquelle un astronome regarde une constellation à travers un long tube, pour en mettre les étoiles ensemble, *constellare*, *con-siderare*; car les anciens, sans avoir comme nous l'invention des verres de lunettes, ne laissaient pas que de se servir pour regarder les astres d'un long tuyau qui en dégage les faux rayons. Le terme qui exprime cette idée morale, ne peut être que très-ancien, puisqu'il est d'un si commun usage à l'esprit de l'homme. Il nous montre par-là combien l'étude de l'astronomie est ancienne parmi les hommes. Cette expression métaphorique vient sans doute des Chaldéens, soit par dérivation, soit par traduction. Car je ne prétends pas dire

dire que le mot *considerare* soit l'ancien mot dont on s'est d'abord servi, mais seulement qu'il en doit être une traduction littérale. J'ai cité un second exemple également tiré de la ℞. *Sidus* très-propre à faire voir que cette étymologie singulière n'est nullement imaginaire. C'est le mot *desir* syncopé du latin *desiderium*, qui, signifiant dans cette langue, plus encore le regret de la perte, que le souhait de la possession, s'est particulièrement étendu dans notre langue à ce dernier sentiment de l'ame. Sa particule privative *De*, précédant le verbe, *siderare*, nous montre que *Desiderare* dans sa signification purement littérale, ne voulait dire autre chose, qu'*être privé de la vue des Astres ou du Soleil*, se trouver dans le regret du jour, et dans l'embarras de l'obscurité. Le terme qui exprimait la perte d'une chose si souhaitable pour l'homme, s'est généralisé pour tous les sentimens du regret, et ensuite pour tous les sentimens de desir qui sont encore plus généraux; car le regret n'est que le souhait de ce que l'on a perdu; et le desir regarde aussi bien ce que l'on voudrait ob-

tenir que ce qu'on ne possède plus. Ces deux exemples sont d'autant plus frappans que les deux expressions *con-siderare* et *de-siderare*, n'ayant rien de commun dans l'idée qu'ils présentent, ni dans l'affection de l'âme, et se trouvant chacun précédé d'une préposition qui les caractérise, on ne pourrait les tirer ainsi tous deux *à sidere*, si le developpement de l'opération de l'esprit dans la formation des mots n'avait été tel qu'on vient de le décrire. Ajoutons que ces deux expressions prises dans leur sens purement littéral viennent naturellement à la bouche d'un peuple sauvage qui vit en plein air ; et n'oublions jamais que c'est toujours à ce tems qu'il faut remonter quand on veut trouver la véritable origne des choses ; sur-tout celle des expressions de cette espèce, qui ne sont généralisées qu'après avoir été reçues dans un sens particulier, materiel, et tout-à-fait à portée des esprits peu exercés. Le composé *Præ-sideratio* s'est conservé à-peu-près dans le sens propre ; car il signifie que les saisons du froid et du chaud sont plus avancées qu'elles n'ont coutume de

l'être dans l'ordre ordinaire de la nature : au lieu que le simple *sideratio* ne se dit que d'un mal subit et épidémique qui attaque tout-à-coup les animaux et les végétaux ; chose que dans les tems d'ignorance on attribuait à l'influence des astres.

Pour fortifier la même observation, j'ai encore cité le mot *contempler*, à-peu-près synonime de *considérer*, et dont l'origine est la même : *Contemplari* de la Rx. *Templum*. Or, le mot *temple*, qui signifie aujourd'hui un lieu sacré et fermé, ne signifiait au contraire dans son origine, qu'un grand espace ouvert, soit dans le Ciel, soit sur la terre, libre de toute part à la vue. Varron, l. vj, le définit ainsi : *Cœlum quà tuimur, dictum templum*. Les expressions *templum œtheris*, *œtherea templa* sont usitées chez les plus anciens Grecs et Latins. Ainsi, *considérer* et *contempler*, c'est également *regarder le Ciel*. Le mot *temple* très-générique dans son origine, l'est devenu un peu moins lorsqu'on l'a restreint à signifier un espace ouvert en plein air, où les anciens peuples sauvages s'assemblaient autrefois, comme ils s'assem-

blent encore en Amérique, pour prier, pour adorer le ciel et les astres. Car dans les premiers siècles on ne faisait point de prières dans un lieu fermé. Mais quand l'usage a changé totalement à cet égard, la signification du mot *temple* s'est particularisée tout-à-fait dans le sens où nous l'avons depuis long-tems.

Admirer, *mirari*, se dit de tout ce que l'on considère avec une surprise mêlée de plaisir ; et aussi de tout ce que l'on regarde avec attention, sur-tout s'il s'attire du respect, et s'il éblouit la vue ou l'ame. Dès-lors n'est-il pas facile de voir, que parmi tant de mots latins dont on sait que l'origine se trouve dans les langues d'orient, le terme *mirari*, servant à exprimer un sentiment de l'ame tel que celui que nous venons de décrire, a été formé sur le mot oriental *mihr*, i. e. *le soleil*, qui est en effet le plus *admirable* de tous les objets de la vue, et celui du culte des anciennes nations ! De-là sont dérivés les mots *miracle*, *miroir*, *mire*, *merveille*, etc.

J'ai dit aussi que *Monition*, avertissement, *monere*, avertir, venait de *Moun*,

i. e. *Luna* (*celticè* Mon, *græcè* Μὴν, *persicè* maen, *anglicè* Moon, etc.) Il faut le prouver. Rappellons ici les usages antiques. Les premiers peuples n'avaient d'autre méthode ou d'autre instrument propre à mesurer la durée du tems que d'observer le cours des astres. Ils se servaient sur-tout du cours plus limité de la lune, dont les phases leur donnaient à cet égard une grande commodité. La nouvelle lune après le déclin commençait une nouvelle periode de tems appellée (de Μὴν) *mensis*, mois, qu'on célébrait par une fête appellée *néo-ménie*, *nova luna*. On tenait en sentinelle, sur un lieu élevé, une personne chargée d'observer la lune, et d'avertir (*monere*) le peuple, si-tôt que sa lumière commencerait à redevenir visible. C'était la pratique des Hébreux, et de bien d'autres nations. Tous ces faits sont parfaitement connus. J'en conclus après les meilleurs étymologistes, que le terme servant à signifier le plus usité de tous les avertissemens, s'est étendu à tous autres; que le mot générique *monere*, exprimant une idée intellectuelle et purement relative

à l'opération de l'ame, ne pouvant dès-lors avoir une racine qui ne soit tirée d'un objet physique, on la trouve dans la Bx. *Mon*, *Luna*. On y retrouve la convenance de son, de figure et de raison, puisque la lune servant aux hommes des premiers siècles de mesure du tems et de la durée, était pour eux le *moniteur* perpétuel et journalier. Aussi les Latins nommaient-ils *moneta* la même divinité qu'ils appellaient *Luna*, *Djana*, (i. e. la Déesse journalière, (de *Dies*) *Jana* et *Juno*, la Déesse et la Reine des airs. Elle avait son temple à Rome, où l'on établit la fabrique des pièces d'argent ayant cours pour l'échange des choses usuelles, qui retint le nom de *moneta*, *monnoie*; mais le sens de *monnoie* n'a plus de rapport à celui de *monition*; comme celui de *monition* n'en a plus à celui de *mois*. L'idée a couru de branches en branches; tandis que la figure moins altérée nous indique encore que les branches peuvent se rapporter à un même tronc, et que l'observation nous le démontre. Le nom purement latin de *Minerve*, une de leurs divinités, vient aussi de la même origine,

et se rapporte à la même cause. Son nom signifie la Déesse de l'*avertissement* ou du conseil. On n'en peut douter quand on voit que dans le vieux langage que parlaient, au tems du roi Numa, les prêtres Saliens, qui avaient dans leur rituel des hymnes en l'honneur de Minerve, *promenervare* signifie *promonere*. Ainsi quelques Mythologistes n'ont pas eu tort de dire que *Minerve* était la même que *Diane*. On voit ici pourquoi Minerve était regardée comme la Déesse de la prudence, du bon conseil, de l'avertissement; rôle qu'elle joue dans les poëmes anciens, et comment les premières origines de chaque divinité se rapportent toujours au Sabéïsme, ou culte des astres.

Réfléchir de *re-flectere*, à la lettre c'est *plier en deux*, comme si l'on repliait ses pensées les unes sur les autres pour les rassembler et les combiner. Comment aurait-on pu peindre autrement que par cette image comparative la duplication et la combinaison des pensées? *Repliquer*, *re-plicare*, c'est de même redoubler ses paroles. *Réfléchir* s'applique aux pensées, *re-*

pliquer au discours, et *remarquer* aux objets : c'est distinguer un objet, le particulariser, le circonscrire en le séparant des autres; de la By. *Mark*, i. e. borne, confin, limite. Peut-être pourrait-on m'objecter à la rigueur que les mots ci-dessus *pli* et *marque* ne sont pas des noms de substances physiques et réelles, mais de modes et de relations. Mais il ne faut pas presser ceci selon une métaphysique trop rigoureuse. Les qualités et les acccidens des substances réelles peuvent bien être rangés ici dans la classe du physique, à laquelle elles appartiennent bien plus qu'à celle des purs êtres moraux.

§. V.

Autres exemples de noms d'opérations intellectuelles, de relations, d'habitudes, etc. formés sur des images visibles et même par onomatopée.

Délibérer, *déliberare*, c'est tenir en balance; de la By. *Libra*, i. e. *balance*. Cette peinture physique est très-bonne et directement appliquée à de telles opérations de l'esprit. Mais le mot *libra*, *ba-*

lance est fait sur le mot *liber* qui, de même que *codex*, signifie dans son origine *un morceau de bois*, soit qu'on s'en servît pour poids, soit qu'on s'en servît pour planche suspendue sur laquelle on mettait deux corps en équilibre. Le latin *libella*, i. e. règle de bois propre à poser les corps de niveau a produit l'anglais *level* et le français *niveau, nivellement.*

Il y a des termes moraux si bien fabriqués pour faire rapporter la juste application de ce qui est externe, à l'opération des sens intérieurs, qu'on pourrait croire que leur fabrique est le produit d'une observation combinée et philosophique; s'il n'était plus naturel encore de la prendre pour l'effet rapide d'une grande justesse d'instinct. Tel est le mot *ratio*, *raison*, qui, selon la force de la signification originelle, équivaut aux expressions suivantes, *la vérité de la chose, l'existence réelle de la chose*, en un mot, *la chose même*, en la considérant comme transportée du dehors au dedans de l'esprit. Cette juste conformité de l'idée intellectuelle avec l'objet physique est ce qui constitue précisé-

ment la vérité, c'est dire *la raison*, et le fondement de la raison tant dans le fait que dans les *raisonnemens* ou conséquences qui découlent du fait. Voici quelle a été la fabrique du mot *ratio*. Du substantif générique *res*, *rerum*, les Latins ont fait le verbe *reri*, pour signifier *faire passer quelque chose dans son esprit, la connaître comme vraie et existente, la croire telle*: comme nous dirions littéralement et absolument (si le mot était reçu dans notre langue) *choser* dans sa tête, y mettre un objet, en avoir l'idée toute telle qu'il est. De *reri*, on a fait le participe *ratus*, et le terme abstrait *ratio*, *raison*. On ne pouvait mieux peindre la force de cette opération de l'entendement qu'en y appliquant le mot *res*, pour faire entendre que la *raison* c'était la *chose* même toute réelle et toute vraie. C'est bien aussi ce que signifie le mot *réalité* tiré du même primitif. Ce qu'est la *réalité* dans la nature, la *raison* l'est dans l'esprit. Ceci paraît encore confirmé par le verbe grec *λεω dico, loquor*; car *parler*, c'est *nommer les choses*.

Excellence, c'est une course plus rapide que celle d'un autre coureur : image sauvage qui représente fort bien quel est entre plusieurs personnes celui qui surpasse les autres, et qui mérite d'être préféré. Le mot oriental *kel*, i. e. *celer, velox*, a produit le verbe grec, Κελλω, *provenio*, *appello*, et en latin le verbe simple, *cellere*, i. e. *avancer*, *agiter*, *remuer*. De-là, on a fait les verbes composés, *præ-cellere*, i. e. *être avancé le premier*, et *ex-cellere*, i. e. *être avancé de rang, être assis plus haut ;* ce qui est une marque de prééminence parmi les hommes assemblés. Jusques-là, le mot restait encore à-peu-près dans son sens physique. Quand ou a voulu étendre au sens moral, on a dit *ex-cellent* pour le *meilleur*, l'objet préférable à tout autre du même *genre*. Quand on a voulu s'en tenir à la signification purement littérale, de *cello* on a fait *pro-cella* pour signifier *tempête rapide*, *agition violente*.

Donnons un exemple d'un objet physique et réel, dont le nom serve de ꝑ à celui d'une consideration de l'esprit purement relative, et d'une relation d'un genre singulier, telle qu'est par exemple la parenté

entre plusieurs personnes. *Frère*, en latin *frater*, en anglais *brother*, et ainsi de même en quantité d'autres langues. Tous ces mots paraissent venir de la vieille ℞ celtique *Bru*, i. e. *venter, uterus;* de sorte que le mot *frater*, dans sa propre signification est synonime d'*uterinus;* l'idée relative contenue dans le mot *frère*, se trouve ainsi exprimée par une dérivation tirée d'un objet physique. On peut encore remarquer en passant sur ce mot que la terminaison *ter*, paraît appropriée dans beaucoup de langues aux mots qui expriment des rapports venus par génération charnelle. Savoir, outre le générateur commun, *venter*, *Pater*, i. e. père; *mater*, mère; *Frater*, *Brother*, i. e. frère; *Sister*, i. e. sœur. Dochter, Θυγατηρ Docter; Daughter, *i. e.* fille, etc.

J'ai dit qu'*empêcher* c'était à la lettre, *lier les pieds;* et qu'*expédier* c'était *les délier.* Cela s'explique tout seul par le latin, *impedire*, i. e. *pedes intricare*, et *expedire*, i. e. *pedes liberare.* Cette image est très-naturelle, très-pittoresque; car il n'y a guères de meilleur moyen d'empêcher un homme d'agir et de lui en rendre la facilité

facilité. Mais à combien d'*empêchemens* et d'*expéditions*, cette allégorie n'a-t-elle pas été transférée ! Les Latins s'en servent dans un sens moral tout-à-fait détourné lorsqu'ils disent *expédit* pour *il est à propos ;* d'où nous avons fait *expédient.* Ne disons-nous pas aussi *délivrer expédition d'un acte de Notaire*, pour en donner copie aux parties intéressées !

Il n'y a sorte d'image matérielle qu'on ne s'avise de transporter par métaphore en signification intellectuelle. *CAL* est une racine qui désigne la dureté des corps (1) ;

(1) *Galad* en Phénicien, (*durescere.*) Challek (*lapis.*) χαλιξ (*lapillus.*) Calculus (*caillou plat*, d'où vient *calculer*, parce qu'on s'est premierement servi pour *calculer* de petites pierres en guise de jettons. Kaled, en celtique (*durus.*) Challex, au pays de Gex, signifie *rocher.* Collis, Colline. Calare en italien (descendre d'un rocher, glisser d'une pente roide.) Gallet (*caillou plat* du rivage de la mer.) Cal, en général, rivage maritime, rivage garni de rochers et de gallet ; de-là viennent, à ce que je crois, les noms de Caletes, Celtæ, Galli Καλιτοι, Γαλατοι. J'estime que c'est de-là que toute la région qui faisait l'extrémité de l'Europe sur la grande mer océane, a été

de-là, vient *Caillou*, *Galet*, *Caledonia*, *Cilicia*, *Calus*, *Calx*, *Calcare*, etc. Le grand usage de manier des corps durs, rend les mains *calleuses*, et la callosité des mains indique ce grand usage. Il n'en a pas fallu davantage aux latins pour fabriquer là-dessus le verbe *callere*, lorsqu'ils ont voulu exprimer que l'esprit avait une pratique usitée, et une connaissance parfaite de quelque science. Ils ont présenté l'image d'un esprit *endurci* par l'usage, comme un sentier (*callis*) est *endurci* pour avoir été

---

nommée *Gallia*, Celtica. Calcti (*le pays de Ceux.*) Callæcia (*la Gallice.*) VVallia (*le pays de Galles.*) VVallones (*les Flamands.*) Cala-is (*Portus iccius.*) Portugal (*Port-Cal*, ce qui est une espèce de pléonasme assez commun en géographie.) Cilicia (*lapidosa.*) Cale-donia, (*dura*, vel *lapidosa regio.*) Callus. Callis, (sentier battu, d'où viennent Callere, Callositas.) Calx. Calceus, (d'où viennent) Caligæ, Caleçon, Chausser.) Calcar. Culco. Calco, (d'où vient Calquer.) Calx, Chaux, Calciner. Calva, (*crâne, tête chauve, testnud*,) d'où viennent Calotte et Calot (coquille de noix.) Calvi-mons (*rocher pelé, Chaumont.*) Gelu, Glacies. Glarea (*gravier.*) Glaise, (*terre dure,*) Caillou, Calus, etc. etc.

battu et fréquenté. Ils ont encore étendu l'image, en disant *callidítas* pour exprimer le prompt et subtil discernement acquis par la pratique habituelle des choses. Cependant, alors l'image est déja bien loin de son original.

Voyez encore comment ces façons de parler, *avoir de l'inclination pour quelqu'un*, *pencher en sa faveur* sont vraiment des images physiques de choses morales; et comment on exprime les mouvemens de l'ame par les mots *penchant* et *incliner*, qui sont la figure des mouvemens corporels.

C'est aussi une fort bonne peinture naturelle que d'avoir nommé *coquetterie* le caractère d'esprit d'une femme qui agace vingt amans, comme le *coq* agace et fait l'amour à plusieurs poules à-la-fois. Ce mot-ci servira d'exemple pour les termes moraux venus par onomatopée, qui est la source d'où il semble le plus difficile de les voir sortir. Certainement le nom celtique *coq* de notre oiseau *gallus* a été formé par imitation naturelle du gloussement de cet oiseau. Il n'en faut pas d'autre preuve, si

non que d'autres peuples très-inconnus aux Celtes l'ont ainsi nommé naturellement, et qu'une *poule* en langue des sauvages Australiens de la N. Guinée se dit *cooq*. *Caqueter*, *caquet* viennent de la même ꝛ pour désigner un babil continuel et importun, tel que le gloussement continuel des poules. Les deux termes *caquetter* et *coqueter* sont presque semblables, parce qu'ils viennent de la même ꝛ quoiqu'ils expriment des idées fort différentes. La dernière n'a plus rien de l'onomatopée ni de l'imitation du cri; et cependant elle en vient, ainsi qu'une infinité d'autres, dont la liaison n'est pas facile à démêler.

Caprice, qui se dit d'une disposition d'esprit bizarre et déréglé dans ses saillies, ne signifie à la lettre que *chevelure crêpue*, *tête hérissée*, en italien *capo riccio*. En effet cet extérieur est assez souvent un signe d'une telle dispositiou d'esprit. On a jadis nommé *Hurepois* ou *Hurepoil* une contrée voisine de Paris, à cause des façons grossières des habitans de ce canton, à poil levé, hérissé et mal peigné. (Voyez FAUCHET, *Antiquit. l.* 4.) *Pellevé*, famille

éteinte en Normandie, dont un Cardinal, effréné ligueur, portait pour armoiries une tête à poil levé et hérissé : le dernier de cette famille est mort fol. Pour preuve que *caprice* vient de *capo-riccio*, on doit remarquer que la dernière moitié est caractérisée, et la même que dans le mot *hérissé*, qui vient de l'anglais *haïr* (*capillus*) et de *right*, *riccio*, ou *erectus*.

Délire, égarement de l'esprit, folie ; *Delirare*, n'est autre chose que *labourer un champ de travers* au lieu de bien suivre les sillons en lignes droites. ℞ *Lira*, i. e. *sillon*. *Lirare* est un vieux mot latin qui signifie, labourer un champ par raies. Il vient de l'oriental *Nir*, i. e. silloner, labourer. *Delirare* se disait des bœufs qui, en traçant le sillon, s'écartaient des raies déjà tracées. On a depuis appliqué ce mot aux écarts de l'esprit.... *Faute*, de *faux* et de *Falsitas*, venus eux-mêmes de *falsus* et de *fallere*. *Fall* est un ancien mot germanique qui signifie proprement *tomber* : nous en avons suivi l'idée dans notre idiotisme français, *tomber en faute*. Le verbe germanique paraît sorti de la racine générique

FAL, BAL, qu'on trouve approprié désigner, en quantité de langues, ce qui est en haut, en l'air, élevé, supérieur, soit physiquement, soit moralement, soit allégoriquement. Les Latins ont emprunté le verbe *Fall*, dont la signification est physique, pour exprimer une idée morale fort étendue en disant *fallere* pour *tromper*, ne pas *tenir* comme on le croyait : métaphore prise d'un appui peu solide qui *trompe* en *tombant* d'en haut, lorsqu'on croyait s'appuyer dessus. Les Germains s'en sont aussi servis en ce sens, en disant *fœllen* pour *decipere*, d'où vient notre mot *félonie*. Les deux idées sont rassemblées dans le mot *félé* par lequel on exprime qu'un vase d'argile s'est fendu en *tombant* et ne *tient* pas l'eau. On a dit *falsus*, *faux* de tout ce qui *trompe* et ne se *soutient* pas. Ainsi le terme *faux*, pris moralement pour tout ce qui n'est ni assuré ni vrai, signifie, pris physiquement ; ce qui *tombe*, ne se soutient pas, et ne reste pas tel qu'on l'avait placé.

Astuce, artifice de l'esprit, *astutia*, ne devrait littéralement signifier qu'*habitation*

dans une ville, étant dérivé du grec Ἄστυ, i. e. *Urbs*, *Civitas*. Ainsi *astutus* dans son origine ne serait qu'*urbanus* : comme si l'on eût dit *civilior et peritior quàm sunt rustici*. Ἀστῖος, i. e. *civilis*, *urbanus*, *pulcher*. Mais le même mot Ἄστυ signifie *mansiones*, venant de στάω, i. e. *sto*, *maneo*, qui sort immédiatement du caractère primitif ou clef organique *St* appropriée par la nature, ainsi que je l'ai fait voir §. 19 du chap. 6, à désigner l'immobilité et la fixité....

Flaterie, est un *soufle adoucissant*. *Flare*, *flatus*. Le flateur est celui qui souffle aux oreilles d'un autre des choses fausses qui lui peuvent être agréables. *Flare* vient de la première clef simple et organique *FL*, caractéristique et imitative du mouvement des choses *fluides*, telles que l'air et l'eau. (Voyez §. 19, du chap. 6).

Doute, *dubium*, incertitude de l'esprit se peint par la racine *duo*, qui désigne l'embarras entre *deux pensées* : *dubium à duobus incipit*, dit un ancien grammairien Latin.

Souci, peine de l'ame, n'est à la lettre

qu'une blessure corporelle. Le français ne s'en sert qu'au sens figuré : le latin l'emploie également au propre et au figuré ; *saucius* pour *vulneratus* et pour *mœstus*.

VIRGIL..... *Fugit cùm saucius aram*
Taurus, et incertam excussit cervice securim . . .
At regina gravi jam dudum saucia cura . . .
LUCRET.... *Unde est saucia amore ;*
Nam plerumque cadunt in vulnus. . . .

Mais le grec n'emploie la R. σκαω que pour *vulnero*. Et ces mots grecs σκαω, σκαζω sont formés sur la clef primitive et organique, *SC* qui désigne en général le creux, l'excavation, l'enfoncement, la diminution d'un corps en le creusant : ce qui est l'effet d'une blessure. (Voyez §. 19 du chap. 6). Voilà comment se forgent les termes intellectuels en passant de langues en langues, du primitif organique et nécessaire au sens propre, et du propre au figuré ; si bien qu'en quelques siècles on en perd tout-à-fait la vue et la connaissance dans leur sens littéral.

Ange, Angelus Ἄγγελος signifie *ministre, envoyé, messager*. Il se dit également de tout messager de quelque espèce qu'il soit,

comme il se dit en particulier des substances incorporelles miraculeusement envoyées du ciel. Ce nom vient du verbe ἀγγέλλω, i. e. *nuntio*, dont le primitif est ἄγω, i. e. *duco*, et de même en oriental *agi*, i. e. *duxit*, le tout dérivé de la clef primitive *AC* qui désigne tout ce qui va en avant. (Voyez § 1 du chap. 14) Les primitifs n'exprimaient qu'une idée purement humaine et corporelle : le dérivé ἄγγελος embrasse à-la-fois le corporel et l'incorporel. On le trouve employé en parlant d'un ministre et d'un messager humain, comme en parlant d'un ministre et d'un messager céleste. Parmi nous le mot *ange* n'a jamais que cette dernière signification, et la plupart des gens ignorent même qu'il en ait une autre. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de prendre dans le sens intellectuel, à présent seul usité, d'anciens faits, ou de vieilles expressions d'anciennes langues qui n'avaient d'abord eu qu'un sens purement physique ?

§. VI.

Manière singulière de forger les noms des choses spirituelles par images comparatives.

Les hommes sont bien moins embarrassés qu'on ne le croirait pour imposer des noms aux choses spirituelles, invisibles, en un mot, aux êtres qui peuvent le moins tomber sous les sens extérieurs. L'imagination les sert au besoin, sans être toujours fort délicate sur le choix. Comme elle est celui de tous les sens intérieurs qui agit le plus fortement et le plus vîte, elle se hâte de revêtir d'une figure quelconque les choses qui n'en peuvent avoir : ce qui lui donne des facilités pour en forger le nom sur celui de la figure imaginée. Qu'on veuille peindre une inquiétude qu'on a dans l'ame provenue d'une cause petite en apparence, mais par laquelle on sent néanmoins à tout moment sa conscience gênée et blessée, on dit *scrupule ;* c'est-à-dire qu'on va chercher l'image d'une petite pierre qui, étant entrée dans le soulier, met en peine,

et blesse le pied en marchant, pour la comparer à l'effet d'un embarras inquiétant qu'on a sur la conscience. Car c'est-là ce que signifie à la lettre le mot *scrupulus*. Il ne veut dire autre chose dans son origine qu'un petit éclat de pierre ; ou un gravier détaché d'un bloc en le creusant et l'excavant avec force ; et ce terme, comme on l'a vu, §. 19 du ch. 6, a sa racine et son onomatopée dans l'articulation organique *SCR*, par laquelle la voix a cherché à peindre l'excavation produite par un mouvement rude.

En langue grecque ψύχη *Psyché* est le nom du papillon. C'est aussi celui de l'*ame* qui, toujours en mouvement et en action, se transporte sans cesse çà et là par la pensée. Cette application du terme est aussi une suite de la comparaison que les anciens faisaient des *papillons* avec les *ames* ou *manes*, qui, après leur séparation des corps, erraient et voltigeaient sans cesse aux environs de leurs anciennes demeures. Le papillon était chez les anciens une espèce d'hiéroglyphe de l'ame. C'était probablement ainsi qu'au tems de l'écriture par images, les anciens, et en particulier les Egyp-

tiens, écrivaient le mot, *ame, pensée;* et le nom de l'objet matériel est devenu celui de l'*ame* à qui il aurait été bien difficile d'en donner un qui ne vînt pas d'une pareille source. Les Latins, ainsi que nous, l'appellent *anima*, c'es-à-dire, *souffle*, *respiration*, non-seulement comme un être invisible, et d'une ténuité infinie, mais parce que la *respiration*, est le signe propre de l'*animation* et de la vie, et que l'*ame* est censée subsister dans le corps tant qu'il *respire.*

Quant à la respiration même, son organe propre est appelé en notre langue *poumon*, en latin *pulmo*, par transposition du grec πνευμα pour πνευμα (spiritus, halitus,) ℞. *PNeu.* Cette racine est organique, composée de deux mouvemens, dont le premier *P* chasse l'air au-dehors, et représentent l'expiration du souffle, et l'autre *N* le ramène au-dedans, et représente l'inspiration.

§. VII.

§. VII.

Facilité de trouver des termes de comparaison pour exprimer les qualités ou les relations des objets.

Que s'il s'agit de nommer, non les êtres même matériels ou spirituels, mais quelque qualité abstraite de ces êtres; ou d'exprimer quelque nuance délicate des idées relativement à ces êtres; l'esprit humain n'a pas beaucoup à travailler pour trouver des termes de comparaison, et donner aux choses des noms figurés sur l'image des objets sensibles. Quand l'esprit est fortement rempli d'une pensée, l'objet s'en présente à l'idée avec les accessoires et les approximations. Ainsi il a très-naturellement recours à une figure voisine de l'objet, pour le peindre aux autres comme il le sent lui-même. On dit: *Dans la* fleur *de la jeunesse*, *l'homme se laisse entraîner par le* flot des *passions*; *cependant le tems s'envole sans qu'il s'en apperçoive*, etc. Ces images *fleur*, *flot*, *vol*, sont employées pour rendre la peinture plus sail-

lante, en présentant à l'idée quelques objets réels et bien apparens. Ces façons de parler comparatives constituent le style figuré plus commun qu'on ne le croit, et peut-être plus que le style simple ; plus commun à coup sûr dans la bouche d'un Sauvage, que dans celle d'un philosophe.

A plus forte raison, l'image comparée reçoit une application plus facile quand il ne faut que la transporter du physique au physique, et non du physique au moral. On dit *un os exfolié, une feuille de papier.* Pourquoi ! si ce n'est parce que ces corps très-minces ont promptement excité avec eux l'idée de *feuille* d'arbre ; objet très-mince aussi. Mais pourquoi ces mots *folium φύλλον feuille, flot, fleur!* si ce n'est parce qu'on voit ces parties des plantes sans cesse agitées par le *fluide* de l'air. Et pourquoi ce mot *fluide!* si ce n'est parce que l'organe a peint, ou cru peindre une impression de ce genre par l'articulation organique et très-liquide *FL.* Vous voyez en effet que tous les mots ci-dessus, *fleur, flot, feuille, vol, fluide*, ne sont formés que par la lettre de lèvre *F*, modu-

lée par la lettre de langue *L*, pour former le sifflé-coulé *FL*, *VL*, (voyez § 2 du chap. 5,) qui est le coup d'organe le plus propre à peindre les choses fluides. (V. § 19 du chap. 6.) Or, tous les mots ci-dessus, en quelque sens qu'on les emploie, se rapportent primitivement à cette classe d'impression sensible.

§ VIII.

La preuve connue d'un grand nombre de mots de cette espèce doit établir un précepte général sur les autres mots de même espèce, à l'origine desquels on ne peut plus remonter.

Il serait aisé de multiplier ces exemples en très-grand nombre. Ceux-ci doivent suffire aux personnes intelligentes pour les mettre sur les voies de la manière dont procède la formation de ces sortes de termes exprimant des idées relatives ou intellectuelles : pour leur démontrer qu'il n'y en a point de cette espèce qui ne vienne d'une image, d'un son, d'une clef primitive, ou,

en un mot, d'un objet extérieur et physique, qu'il est possible d'en remonter quelquefois la chaîne jusqu'au premier germe organique, et de lier les termes intellectuels et abstraits même avec l'onomatopée ou imitation d'un bruit matériel qui les a réellement engendrés. Dès-lors, que ce point est bien prouvé, dès qu'il est malaisé sur-tout de démêler le fil de ces sortes de dérivations, où la racine n'est souvent plus connue, où l'opération de l'homme est toujours vague, arbitraire et fort compliquée, on doit en bonne logique juger des choses que l'on ne peut connaître par celles de même espèce qui sont bien connues, en les ramenant à un principe dont l'évidence se fait appercevoir par-tout où la vue peut s'étendre. Quelque langue que l'on veuille parcourir, on y trouvera dans la formation de leurs mots les mêmes procédés dont je viens de donner ici des exemples.

§. IX.

Inconvéniens qui résultent de cette méthode imparfaite, dans les usages, les opinions et les mœurs.

Tout cela doit servir à nous faire voir combien nos termes moraux sont incertains dans leur signification ; combien même sont incomplètes les idées de cette espèce. Car les pensées des hommes sur cet article étant si délicates et si peu circonscrites, le moyen qu'un esprit puisse les transmettre à un autre avec une entière précision sans plus ni moins, lorsqu'il n'en peut présenter l'original à ses sens extérieurs ? Le moyen que des termes faits, par une approximation si éloignée, par une comparaison si disparate, dérivés d'un primitif qui a souvent si peu de rapport à la dérivation, puissent exprimer avec justesse, ou peindre avec ressemblance les choses signifiées ? Cependant, cet inconvient qui semblerait n'être que très-peu de chose en soi-même, comme devrait être toute dispute de mots ou toute idée incomplette, a quelquefois les plus

graves conséquences, lorsque l'application de cette méthode imparfaite vient à se tourner du côté des mœurs, des usages, des opinions, et du dogme. Sans cesse, l'esprit de l'homme travaille à ces choses et en est travaillé : toujours on en parle. Faute de netteté dans les idées et dans les mots, plus on parle, moins on s'entend, moins on est d'accord. La dispute n'a de fin ni n'en peut avoir ; car, où est l'original à qui s'en rapporter pour qu'il décide par l'évidence ? (Voyez § 10, du chap. 1, § 13 du chap. 3, et 9 du chap. 6). Le plus grand mal pour l'humanité est qu'on ne ne s'en tient pas là. La dispute passe aisément du moral au physique ; c'est-à-dire, de la dissention à la discorde. On se divise de mœurs comme d'opinions : on s'éloigne de cœur et d'esprit : on se hait, on se bat, on s'égorge très réellement, en conséquence d'une contrariété d'avis sur la signification de certains mots qui peut-être ne signifient rien.

CHAPITRE XIII.

Des Noms propres.

§. I.

Les noms propres personnels ont une origine significative, et forment un sens dans le langage. Ils sont formés sur les mêmes principes que les autres mots d'une langue.

TOUS les mots formant les noms propres ou appellatifs des personnes, ont, en quelque langage que ce soit, ainsi que les mots formant les noms des choses, un origine certaine, une signification déterminée, une étymologie véritable. Ils n'ont pas plus que les autres mots, été imposés sans cause, ni fabriqués au hasard seulement pour produire un bruit vague. Cependant, comme la plupart de ces mots ne portent à l'oreille de ceux qui les entendent aucune autre signification que de désigner les personnes nommées, c'est

sur-tout à leur égard que le vulgaire est porté à croire qu'ils sont dénués de sens et d'étymologie. Il est vrai que l'arbitraire du choix y a plus influé que nulle part ailleurs ; et que très-souvent la signification, et par conséquent la dérivation, en reste inconnue par l'ignorance où l'on est des causes particulières qui les ont fait imposer ; par la manière dont la diversité des prononciations les a défigurés à la longue ; par la perte des primitifs dont ils sont tirés, et qui faisaient partie de quelque langue ou de quelque jargon aboli. Mais aucun n'a été imposé que sur une signification antérieure et relative à quelque objet de la nature, que sur une considération particulière qui a décidé du choix, qu'en conformité de l'usage habituel suivi là-dessus dans chaque pays. Si on faisait attention à la foule des noms propres qui offrent à l'oreille un sens connu ; (Exemple : Nerestan, *Nigrum Stagnum*, ou *Nero-Stagno ;* Narmoutier, *Nigrum-Monasterium ;* Rochechouart, *Rupes nigra ;* (*Schwart* en tudesque *Niger.*) Mortemar en France, Mortimer en Angleterre, *Mortuum mare.* Pontailler en

France, Ponfret en Angleterre, *Pons scissus, Pons fractus.* Pequillin ou Pui-Guillaume, *Podium Willielmi.* Du-Chatel, Du-Four, Du-Chesne, La-Riviere, Maisonfort, Richelieu, Châteauneuf, Villeroi, etc.) Si on observait qu'ils sont tirés de cent causes suffisantes et sensibles, on en conclurait bien vîte que leur formation a toujours été dirigée sur la même méthode générale, et qu'on n'a pas employé une autre manière pour ceux dont mille causes dérobent aujourd'hui la dérivation que pour ceux où elle reste encore connue.

§. II.

Les noms propres viennent en grande partie du jargon populaire et rustique. Méthode de les former. Causes qui en font aisément perdre la signification.

Il est très-aisé de la perdre, sur-tout dans ce cas-ci où le mot n'étant plus appliqué à l'objet qu'il était naturellement fait pour désigner, est transporté par une convention particulière à servir comme signe distinctif d'une personne ou d'une famille. Or, celle-ci ne peut manquer de perdre en

fort peu de tems le rapport de convenance en vertu duquel on avait adopté ce nom pour elle. De plus, on sait avec quelle facilité les noms propres s'altèrent, ou même changent en entier, sur-tout parmi les gens de village. Tous ceux qui possèdent de grandes terres et d'anciens terriers, n'ignorent pas que les familles des paysans changent de nom presque à chaque siècle, par l'habitude où ils sont entr'eux de se donner des sobriquets qui leur restent. La moindre circonstance personnelle à un homme, suffit parmi les gens rustiques pour lui faire imposer un sobriquet qu'on joint d'abord à son nom actuel, mais qui dès la génération suivante reste seul à ses enfans, quoiqu'ils n'ayent plus en eux la convenance qui l'a fait donner. Leur usage, à cet égard, n'est pas nouveau : il ne diffère en rien de celui des anciens Romains, chez qui les familles, même les plus relevées, n'étaient ordinairement désignées que par un surnom tiré de quelque cause personnelle ; commune, et quelquefois même ridicule, en un mot, par un véritable sobriquet. (*Sobriquet* dit Ménage, de *subridiculetum*).

Ceux que nos gens de village imposent en leur jargon fort intelligible pour eux, ne le sont guères pour nous. Cependant, parmi les noms propres, il y en a une infinité de ceux-ci; car ce sont les campagnes qui peuplent les villes, et non les villes qui peuplent les campagnes. Autrefois, dans toute l'Europe, si on en excepte la Grèce et l'Italie, les villes étaient bien moins nombreuses, moins étendues, moins habitées qu'elles ne sont aujourd'hui. Presque tout le monde, nobles ou roturiers, conquérans ou conquis, libres ou serfs, seigneurs ou vassaux, habitaient les campagnes. Les uns, barbares d'origine, étaient nobles, parce qu'ils étaient les vainqueurs, parce qu'ils avaient la force et les armes à la main; parce qu'il leur paraissait honteux de travailler eux-mêmes aux choses nécessaires qu'ils pouvaient ravir aux autres; parce que la profession militaire, si estimée chez nous par de meilleures raisons, était la seule prisée parmi eux. Les autres étaient ignobles par la loi du plus fort, et par la règle *Malheur aux vaincus*; quoique leur origine Gauloise ou Romaine valût au

moins celle des Francs de Germanie. Mais en tout tems, et en tout pays, ces considérations sont sur-tout réglées par l'état des personnes. Celui du peuple conquérant, et celui de la nation vaincue, ont été confondus dans la suite des siècles par les vicissitudes des choses. On peut hardiment affirmer qu'il n'existe plus guères de famil. les sorties du peuple conquérant, lesquelles ayent conservé sans interruption dans ce long intervalle l'état de leur ancienne origine. Sans parler du plus grand nombre, qui sont éteintes; la pauvreté réduisant la plupart des autres aux professions regardées comme ignobles, les a remis au niveau des conditions communes, dont plusieurs d'entr'elles ont pu sortir de nouveau par les mêmes voies dont celles qui étaient restées dans l'état d'abaissement, se servaient pour s'elever. On ne peut douter que presque toutes les familles aujourd'hui subsistantes, ne viennent originairement de gens de village. Le petit nombre est de ceux qui les habitaient comme anciens possesseurs de fiefs et de biens nobles. Le grand nombre est de paysans qui, ayant acquis

un

une fortune plus aisée, sont devenus bourgeois, habitans des villes. Parmi ceux-ci, plusieurs se sont autrefois, et successivement annoblis, soit par les armes, soit par les emplois, soit par une possession non contestée. Ainsi, c'est dans le langage des campagnes, et dans les mœurs rustiques qu'il faudrait principalement chercher l'origine des noms propres, leur valeur significative, et la cause de leur imposition. Mais pour pouvoir rendre raison de chacun, il faudrait savoir de quelle province une famille est originaire; entendre le jargon populaire de cette province, et connaître la cause qui a fait imposer le nom : ce qui est impossible.

§. III.

Des diverses manières d'imposer les noms propres usitées par les différentes nations. Introduction de l'usage des noms héréditaires. Effets de cet usage sur les mœurs et sur la façon de penser.

Chaque nation a là-dessus des usages particuliers : autant de peuples, autant de

manières d'imposer les noms personnels. Les Occidentaux modernes suivent, presque par toute l'Europe, l'habitude venue des Romains, d'en donner un propre et distinctif à chaque famille, et de les rendre héréditaires des pères aux enfans dans chaque race. Au contraire, les Orientaux, tant anciens que modernes, sont dans l'usage de donner un nom particulier à chaque personne de la même race, quoiqu'ils distinguent la race elle-même par une dénomination propre et commune à tous ceux qui en descendent: *Les Mermnades*, *les Machabées*, *les Barmécides*, *les Ottomans*. Chez eux le nom propre de la personne est ordinairement quelque titre ou épithète arbitraire qu'un père, selon sa fantaisie, donne à son enfant; quelque assemblage de mots formant une courte phrase dont le sens est agréable ou de bon augure. La Grèce, presque par-tout peuplée de colonies orientales, suivait le même usage. Les Grecs employoient souvent aussi la forme patronimique: c'est-à-dire, qu'ils appellaient une personne *fils d'un tel*, en y joignant le nom de son père : *Æacides*,

Pelides, *Atrides*, *Heraclides*; coutume suivie par les Russes (*Alexiowits*, fils d'Alexis, *Fœdorwits*, fils de Fœdor, *Petrowna*, fille de Pierre; *Iwanowna*, fille de Jean:) par les Hollandais (*Jansson*, Johannis filius, *Arisclasz*, Adrianus Nicolai filius, *Diricz*, Theodorici filius,) et fréquemment aussi par les Anglais (*Richardson*, *Thomson*, *Filtz-James*, *Filtz-Moris*), et par les Juifs (*Maimonides*, *Ben Ezra*, *Ben Israël.*))

On ne voit pas au juste en quel tems les Romains ont commencé d'avoir des noms héréditaires, contre la coutume de la plupart des autres nations antérieures à eux. Les premières familles où je trouve un nom constamment héréditaire sont celles des *Marcius* et des *Tarquin*. Le père, l'aïeul et les deux fils du roi *Marcius*, Sabins d'origine, portaient le même nom. *Tarquin* l'ancien était d'Etrurie, et d'une famille originaire de Corinthe. Son père s'appellait *Démarat*; mais sa postérité retint constamment le nom de *Tarquin*. *Tarquinia*, femme du roi *Servius*, était sa fille; *Tarquin* le Superbe était son

petit-fils ; *Sextus Tarquinius*, fils de celui-ci, *Tarquinius Aruns*, *Tarquinius Collatinus*, mari de Lucrece, et plusieurs autres contemporains de même nom, étaient de la même famille. Ainsi, soit que l'origine de cette coutume vînt des Sabins, soit que ce fût un des usages étrusques que *Tarquin* l'ancien eût apportés à Rome avec beaucoup d'autres que nous savons être venus de-là ; soit qu'il ait commencé par quelqu'autre cause à s'introduire alors à Rome, c'est à-peu-près vers ce tems qu'on voit naître un usage qui pour lors parut peut-être indifférent et sans conséquence, et qui depuis a si prodigieusement influé sur les mœurs et sur la façon de penser des hommes.

Au rapport de Varron, les Romains dans les commencemens, ainsi que les Latins leurs ancêtres, ne portaient qu'un seul nom ; comme les noms de *Remus*, *Romulus*, *Faustulus*, *Amulius*, *Numitor* en font foi. Ce fut des Sabins et des Albins qu'ils empruntèrent, après le mélange des nations, la coutume d'en prendre plusieurs. *Numa Pompilius*, leur second roi, Sabin

de naissance, paraît en avoir apporté l'usage. On sait que *Pompilius* était son nom véritable. *Numa* est un surnom qui signifie *législateur*. Il fut en effet celui des Romains. Le surnom précède ici le nom propre, contre l'usage que les Romains suivirent constamment depuis de ne le placer que le dernier.

Selon cet usage chaque personne portait trois noms, un personnel (*prænomen*,) un de famille, successif du père aux enfans, et qui ne changeait pas; c'était le nom véritable (*Nomen*;) un d'épithète ou de sobriquet par lequel on distinguait les branches d'une même race (*cognomen*.) Nous en usons à-peu-près de même en France. Nous avons trois noms, celui du baptême qui est personnel, quoique commun à une infinité de gens de races différentes, comme le prénom des Romains; celui de la famille, qui est le véritable nom héréditaire; et celui d'une terre que l'on prend pour distinguer les différentes branches d'une même souche. L'usage des noms héréditaires est très-sagement établi. Il a, comme je l'ai remarqué, prodigieu-

sement influé sur la façon de penser et sur les mœurs. Il fixe et perpétue la gloire des gens illustres et des bons citoyens : il est fait pour inspirer à leurs descendans une noble émulation. On sait quel admirable effet il a produit chez les Romains. Rien n'a peut-être contribué davantage à la grandeur de la république que cette méthode de succession nominale, qui, incorporant, pour ainsi dire, la gloire de l'État à la gloire des noms héréditaires, joignait le patriotisme de race au patriotisme national. On se récrie souvent sur la folie que chacun a pour son nom, mais très-mal-à-propos, ce me semble, puisqu'il n'y a rien de plus naturel ; j'ose même le dire, de plus raisonnable. Tous les hommes ont l'amour de la propriété, et n'ont pas tort de l'avoir; car il est juste et même fort heureux d'aimer ce qui est à soi par préférence. Mais qu'avons-nous qui soit plus à nous, et qui nous appartienne d'une manière plus incommutable, plus inaliénable que notre nom ? La possession de tous les autres biens est précaire dans une famille. Titres, terres, fortune, honneurs, tout

varie et change de mains. Il n'y a au monde que cette petite propriété syllabique qui soit tellement à une race, que rien ne peut la lui enlever, si elle veut la conserver. Personne n'est certain qu'une possession quelconque, autre que celle-ci, restera dans sa descendance, tant qu'elle durera. Pourquoi l'amour de la propriété ne se fixerait-il donc pas par préférence sur la seule chose qu'il n'est pas possible de perdre ?

§. IV.

De la forme des noms propres chez les Orientaux, et chez les Grecs.

On peut encore aujourd'hui démêler la signification d'une partie des noms qui nous restent des langues hébraïque, phénicienne, assyrienne, égyptienne, parce que ces noms sont en petit nombre ; qu'ils ne sont qu'un assemblage de plusieurs mots signifiant pour la plupart des titres d'honneur ; et que ces mots se trouvant souvent répétés, sont aisés à reconnaître dans les mots qu'ils composent. Ab-ram, *Pater*

excelsus. Sara, *Domina*, *Regina*. Melchi-sédech, *Rex justus*. Adad, *unicus*. Abibal, *Pater Deus*. Mélicerte ou Mélech-Carth, *Rex urbis*. Esther, ou Astart, *Astrum*, *ignis potens*. Chinaladan, ou Khan-el-adon, *Princeps-fortis-dominus*. Sennachérib, ou Senny-chérif, *Presbyter nobilis*. Benjamin, *filius doloris*. Merchéretz, *herus terræ*. Bacchus, ou Barchush, Dio-Nysius, *filius Arabiæ*, *Deus Nyssæ*. Sapor, ou Schah-Pour, *Rex Deus*, ou selon d'autres *Regis filius*. Les noms des anciens Rois d'Assyrie ne sont qu'un amas de titres honorifiques : Sardanapale, ou Asaradon-Baal (*Rex Dominus-Deus*.) Nabuchodonosor, ou Nabo-Chadon-Asar (*Propheta* vel *divinus Dominus Rex*.) Ces titres chez les peuples Sabéites ont un rapport aux astres qu'on appellait ainsi, et dont les Souverains prenaient les noms. Le docteur Hyde explique le nom de Pileser, ou Belassar, par *Jovi-Martius* : Baal ou Bel, était la planette *Jupiter*, et Azer ou Ader, la planette *Mars*. La méthode de composer les noms propres d'un assemblage d'expressions usitées et significatives

subsiste aujourd'hui dans toutes les langues orientales modernes qui ont parfaitement conservé le génie des anciennes à cet égard. Exemples : Mahomed, *Louable :* Morad, Amurat, *Desir :* Mustapha, *Elu*, *Choisi par Dieu :* Soliman, *Pacifique :* Nour, *Lumiere :* Tamerlan, *Fer boiteux :* Darius, Dara, *Souverain :* Chandersaheb, *Compagnon d'Alexandre.* Parisatis, ou Perziadeh, *Fille d'une Fée :* Roxane, *Lumineuse :* Schemselnihar, *Soleil du jour :* Gulhindi, *Rose muscade :* Gulnare, *Rose-Grenade :* Giauhare, *Pierre précieuse :* Chemame, *Pomme de senteur.*

Quoique les Grecs en aient usé de même, il ne paraît pas que ce soit dans le même esprit. Leurs noms propres signifient à la vérité quelque chose (Philippe, *amans equos.* Alexandre, *præservans vir.* Demochares, *populo gratus.* Nicomaque, *victor pugnans.* Amphitryon, *duplex bos.* Alcmène, *fortis fœmina*), mais sans qu'on voie aucun rapport de convenance entre le nom et la personne nommée. Chez eux il paraît purement arbitraire et sans autre cause que la fantaisie de l'impositeur.

§. V.

Usages des Romains dans l'imposition des noms propres.

Les Romains nous ont indiqué eux-mêmes de quelle source ils tiraient leurs prénoms ; quelles causes en déterminaient ordinairement le choix. *Lucius*, celui qui était né à la pointe du jour (*Lucis.*) *Manius*, celui qui était né le matin (*Manè.*) *Gayus* ou *Caïus*, à cause de la joie que sa naissance donnait à ses parens (*Gaudium.*) *Cnœus*, celui qui naissait avec des marques sur le corps (*Nœvus.*) *Aulus*, celui qu'on n'avait élevé et nourri qu'avec beaucoup de peines et de soins (*alere*). *Marcus*, *Quintus*, *Sextus*, ceux qui étaient nés aux mois de Mars, de Juillet (*Quintilis*), ou d'Août (*Sextilis.*) On appellait aussi *Quintus* et *Sextus*, le cinquième et le sixième enfant. *Publius* celui dont la mère était accouchée en plein air hors de chez elle et dans un lieu public ; chose qui pouvait souvent arriver aux femmes de ce peuple long-tems rustique. On appelait aussi *Pu-*

blius, celui qui était resté orphelin avant l'âge de puberté (*Pupillus* ou *Pubis*) : car ce n'était qu'à cet âge qu'on commençait à porter les prénoms. *Tiberius*, celui qui était venu au monde dans une maison voisine du Tibre. *Spurius*, celui dont l'origine tenait de la bâtardise. *Servius*, l'enfant qu'on avait conservé en perdant la mère (*servare*), etc. (Voyez VALERE MAX. *l. x.*) On avait ordinairement l'attention de ne pas donner le même prénom à deux frères : car c'était les prénoms qui marquaient la distinction individuelle des personnes de même nom. Les filles n'avaient ni prénom ni surnom. Elles ne portaient que le nom de la famille. La fille de Scipion s'appellait *Cornelia*, celle de Metellus, *Cæcilia*, celle de Ciceron, *Tullia*, etc.

Quelquefois les Romains nous apprennent aussi la valeur significative des noms de famille. *Æmilius* (agréable), etc. Souvent elle se présente d'elle-même, comme *Porcius*, celui qui nourrit ou fait commerce de porcs ; *Fulvius*, le Roux ; *Flavius*, le Blond, etc. Ils tiraient les surnoms de

mille causes ou circonstances différentes. Du lieu de l'origine, *Collatinus*, *Maluginensis*. Du métier qu'on faisait, *Metellus*, ouvrier à gages, *metallo conductus*. *Aurifex*, orfèvre. De la culture des légumes, *Cicero*, *Piso*, *Lentulus*. De l'habitude du corps, *Cossus*, front ridé; *Scaurus*, boîteux; *Plautus*, pied large; *Sura*, gras de jambe; *Strabo*, louche; *Cocles*, borgne; *Scævola*, gaucher; *Capito*, grosse tête. De la couleur du teint, *Rufus*, *Niger*, *Albinus*, *Ænorbarbus* (Barberousse); *Aquilius* (bazané). Des qualités de l'ame et du corps: *Cato*, prudent; *Nero*, vaillant; *Drusus*, fort, robuste; *Brutus*, stupide; *Pulcher*, beau. Des penchans, inclinations et goûts, *Catilina*, gourmand, friand, *Catillos-lingens*. *Muræna*, Lamproie; *Orata*, Dorade. De quelques circonstances de la naissance, *Posthumus*, né après la mort de son père; *César*, né avec des cheveux; *Agrippa*, né d'un accouchement difficile, *ægrè partus*. De la ressemblance avec quelque animal, *Vacca*, *Gracchus*, *Asellio*. De quelques modes introduites, *Fimbria*, porte-frange; *Torquatus*,

quatus, porte-collier. Souvent ces surnoms étaient acquis d'une manière très-honorable, par la faveur du peuple, *Publicola*; *Magnus*, par la conquête de quelques nouvelles provinces acquises à l'Empire Romain, *Africanus*, *Dalmaticus*, *Numidicus*, *Isauricus*. Remarquons sur les noms propres des familles Romaines, qu'il n'y en a pas un seul chez eux qui ne soit terminé en *ius*; désinence fort semblable à υἱος des Grecs, c'est-à-dire, *filius*: en effet, nous savons que *Cæcilius* signifie fils de *Cæcula*: *Julius*, fils d'Iule: *Æmilius*, fils d'*Æmilos*, etc., par où on pourrait conjecturer que les noms de familles, du moins ceux des anciennes maisons, seraient du genre patronimique, et que c'est en cette forme qu'ils furent établis, lorsque les Romains les rendirent héréditaires aux descendans, contre l'usage des autres nations. Peut-être les Romains n'ont-ils pas toujours eu cet usage eux-mêmes, quoique nous n'en voyions pas nettement le commencement parmi eux.

§. VI.

Indication des différentes sources d'où sont sortis les noms héréditaires usités parmi nous.

Parmi nous les noms propres héréditaires ne sont usités que depuis peu de siècles. Lorsqu'on commença d'en introduire l'usage, chacun n'avait de nom propre que son nom de baptême, et y ajoutait, pour se distinguer, soit le nom du lieu dont il était natif, ou qu'il possédait, ou dans lequel il fesait sa résidence; soit le nom de sa profession; soit celui de quelque marque corporelle propre à lui servir de signalement. On voit par-là que chez nous la méthode de fabriquer les noms est fort semblable à celle que les Romains employaient pour leurs surnoms, et que ces deux peuples les ont tiré des mêmes espèces de circonstances et de considérations.

Une coutume religieuse a dès long-tems porté les chrétiens à prendre à la cérémonie du baptême le nom de quelqu'ancien

personnage béatifié par l'Eglise, pour la sainteté de sa vie, et à se mettre sous son patronage et sa protection. Mais plusieurs de ceux dont on prend le nom, portaient eux-mêmes durant leur vie ces noms qui n'ont été sanctifiés qu'après leur mort. Ainsi l'usage de prendre des noms de Saints n'était pas si général autrefois qu'il l'est aujourd'hui. Il paraît qu'à cet égard la méthode des peuples Chrétiens était souvent la même qu'ils avaient suivie avant leur conversion. On aurait peine à dire quels étaient les patrons de S. Louis, roi de France, de S. François, de S. Charles Borromée. Ceux-ci portaient ces noms par d'autres causes; et il en faut rechercher plus loin la première origine. Ceux des Français étaient Tudesques. Wachter et M. Jault en ont fort bien expliqué plusieurs dans leurs dictionnaires. Ceux des Gaulois étaient les uns Celtiques, les autres Romains vû le mêlange des deux nations, depuis plusieurs siècles. Le détail des noms Celtiques se trouvent dans les lexiques de cette langue et de ses dialectes. Ils ont souvent de l'affinité avec les noms Tudesques; le langage

et la nation des Celtes ayant été fort répandus dans la Germanie, et même beaucoup plus avant, à l'orient et au midi, par un grand nombre de peuplades. De plus, les divers langages des Barbares Européens avaient entr'eux une analogie qu'on y remarque encore d'une manière sensible dans ce qui nous en reste. Les historiens de l'antiquité les comprennent sous le nom de *Celtes*, et leur langue sous celui de *Celtique* : comme dans le Levant on les appelle tous du même nom de *Francs*, quoiqu'il n'appartienne proprement qu'aux Français, et que la Celtique proprement dite, ne fût que le pays compris entre la Seine et la Garonne.

Les origines connues des noms personnels de famille sont dérivés.

1°. Des noms de lieux, *Rochefort*, *Neuville*, *Dupré*, *La Fontaine*, *Dugué*, *Champier*, *Deschamps*, *la Roche*, *la Baume*, (i. e. Précipice, lieu escarpé.) *Villette*, *Semur*, (i. e. *Sine muro* :) *La Ferté* (de *Firmitas*, une ferme, et de *feritas*, un parc de bêtes fauves.) *Duvivier*, *Dubois*, *Vergier*, *la Chesnaye*,

Châtillon, Beaufremont, i. e. Montagne de Befroy ou de la Cloche ;) *Mont-brun*, *Châteauvert*, etc. Cette origine est la plus ordinaire de toutes. La signification de tous ceux qu'on vient de lire se présente d'elle-même; mais il y en a de si défigurés qu'on ne peut les reconnaître, si on n'est d'ailleurs remis sur la voie. *Briquemaut*, nom d'une famille ancienne, c'est de *Pré Grimault*, (*de prato Grimaldi.*)

Les noms de lieux sont eux-mêmes, comme il est aisé de le remarquer, en tous les pays et en toutes les langues, dérivés de leur position physique, des productions du terroir, de quelque qualité naturelle ou accidentelle à l'endroit. Les Seigneurs prenaient les noms des lieux qu'ils possédaient. Mais les gens natifs, ou habitans du lieu, le prenaient aussi pour se faire reconnaître. C'est encore la coutume parmi les moines qui ont retenu les usages ainsi que les habillemens des siècles de leur institution. Il y a des ordres religieux dont les membres n'ont d'autre nom que celui du baptême, joint à celui de leur lieu natal. Une marque infaillible d'ancienne noblesse, est d'avoir

pour nom de famille celui de la terre qu'on possède, pourvu qu'on ait, de tout tems connu, porté le nom et possédé la terre, ou du moins qu'on soit évidemment connu pour descendant de ceux qui réunissaient les deux circonstances. C'est un article sur lequel on commet bien des supercheries, et de bien des manières. En général il n'y a point de titre de noblesse plus clair, moins contestable, moins sujet à la fraude que la possession de la même terre, continuée de père en fils pendant plusieurs siècles, soit qu'on n'en porte pas le nom, soit qu'on l'ait toujours joint à la possession de cette terre, ce qui est encore mieux.

Comme les lieux ont donné le nom aux personnes, il est souvent arrivé que les personnes ont donné leur nom aux lieux où elles ont fait de nouveaux établissemens, soit en bâtissant, soit en défrichant. C'est ce qu'on remarque très-souvent dans les campagnes, sur-tout dans celles où les villages sont divisés par hameaux, chacun desquels porte le nom d'un ancien chef de famille. Les Romains ont autrefois laissé leurs noms dans une infi-

nité de lieux, où ils ont eu des habitations, comme *Luzi*, *Germanci*, *Pompone*, c'est-à-dire, *Lucii*, *Germanici*, *Pomponii*, subaud. *Villa*. Coquille, en son Histoire de Nivernois, en cite grand nombre d'exemples.

2°. Des noms de nations, *Allemand*, *le Normand*, *Sarrazin*, *Bretonnier*, *Picard*, *l'Anglais*.

3°. Des noms de Baptême. Quand l'usage de porter le nom héréditaire, inconnu aux Barbares et aux Orientaux, mais constamment pratiqué par les Romains, a commencé de s'introduire en France, les noms de baptême sont devenus héréditaires à ceux qui n'en voulurent pas prendre, ou qui n'en avaient pas d'autres à porter. Plusieurs maisons nobles sont dans ce cas, mais ils sont sur-tout aujourd'hui fort communs parmi les familles bourgeoises.

Le christianisme répandu dans un si grand nombre de climats, a produit partout de saints personnages. De plus, j'ai déja remarqué que les noms adoptés au baptême, ne sont pas toujours des noms de Saints, mais souvent des noms habi-

tuels et anciens chez chaque nation. Ainsi, les noms de baptême viennent de toutes sortes de langues. Il y en a de celtiques, comme *Richard ;* de barbares, comme *Albert ;* de gothiques, comme Geoffroy (*Gothofridus*) ; de grecs, comme *Nicolai* ; de latins, comme *Julienne ;* d'hébreux, comme *Jeannin*, etc. Au village, pour peu qu'un homme ait un nom de baptême singulier, les gens du lieu lui laissent ce nom et le continuent à ses descendans, en leur faisant perdre celui qu'ils avaient auparavant. Mais ils le défigurent étrangement par leur mauvaise prononciation. J'en ai sous les yeux quantité d'exemples, comme *Dauvet* pour *David*, *Safurin* pour *Symphorianus*. Les altérations, nées d'une prononciation vicieuse qui n'est plus aujourd'hui que chez les peuples rustiques, étaient communes partout, avant que la nation fût instruite et lettrée. *Senneterre*, ancien seigneur de la Ferté, c'est *Nectaire, Sanctus Nectarius*, dérivé du latin, *nictare*, i. e. *clignoter*, comme font les gens qui ont la vue faible. Ce nom est du genre de ceux qu'on a tiré d'une habitude corporelle.

4°. Des titres, emplois, arts et professions, soit qu'on les exerçât réellement, ou par quelque allusion en forme de sobriquet qui y avait rapport. *Le Prince*, *le Roi*, *l'Empereur*, *l'Evêque*, *le Duc*, *Comte*, *Bailli*, *Doyen*, *Lemoine*, *Prieur*, *Leclerc*, *le Maître*, *Médicis*, *le Tonnelier*, *Chevalier*, *le Veneur*, *Marchand*, *Masson*, *Charpentier*, *Marin*, *Forgeron*, *le Fèvre*, *ou Fabri*, etc.

Parmi les noms de cette espèce-ci, il y en a beaucoup dont la signification est perdue, parce qu'ils font allusion à des fonctions autrefois usitées, et dont le non usage a fait abolir le nom. Ceux dont le hasard nous a conservé le sens comme *Macheco*, *Colbert*, etc. sont une preuve de l'impossibilité où l'on est d'en expliquer beaucoup d'autres, malgré la certitude où l'on doit être, qu'ils signifient quelque chose en effet. (Voyez le Dictionnaire de MENAGE, sur ces deux mots).

5°. De la forme ou des habitudes du corps. *Petit*, *le Gros*, *le Bossu*, *le Maigre*, *le Blanc*, *le Noir*, *Brunet*, *Moreau*, *Bureau*, *Testard*, *le Beau*, *Joly*, *Tandu*, etc.

6°. Des qualités de l'ame et de l'esprit. *Le Sage*, *Doucin*, *Hardy*, *Martel*, *Prudhomme*.

7°. De la ressemblance vraie ou prétendue avec certains animaux. *Le Belin*, *Mouton*, *Berbis*, *Chevreau*, *Taureau*, *le Bœuf*, *Renard*, *Rossignol*, *le Coq*, etc.

Ces trois ou quatre dernières espèces ont introduit des noms fort bizarres, sur lesquels Falconet a fait diverses remarques en parlant de l'établissement des noms propres. (Mém. de l'Acad., tom. xx, pag. 444). Tels sont *Huche-chien*, *Eveille-chien*, *Egorge-cochon*, *Horloge*, *Taillefer*, *Quatre-barbes*, *Quatre-sols*, *Aux-épaules*, *le Bufle*, *la Buflesse*, etc.

8°. De quelques circonstances de la naissance, de l'âge, de la parenté. *Besson*, (gemeau) *Vieux*, *Lejeune*, *Frère*, *Cousin*, etc.

9°. Enfin, de mille circonstances singulières, évènemens de la vie d'un homme, faits et personnalités, la plupart du tems inconnus, propres à lui avoir fait imposer un titre, une épithète, un sobriquet; en un mot, une dénomination quelconque.

§. VIII.

Causes de l'imposition des noms de lieux;

Dès qu'il est démontré que les noms appellatifs des personnes ont leurs significations provenues de cent causes variées, il devient inutile de prouver que les noms appellatifs des lieux ont tous aussi la leur. Dans ceux-ci, les causes de l'imposition sont plus restreintes et plus faciles à connaître : elles sont géographiques, morales, ou personnelles ; c'est-à-dire, provenues, soit de la nature et de la situation des lieux ou des productions du terroir; comme *Hollande* : terre creuse, pays-bas; *Hesperie*, pays occidental ; *Biledulgerid*, pays des dattes ; soit du caractère, des mœurs et des usages de la nation qui l'habite ; comme *Belges*, peuple féroce, querelleur ; *Français*, peuple libre ; *Bourguignons*, peuple habitant des lieux clos et murés, soit du nom du fondateur ou de celui d'une colonie survenue, comme *Péloponnèse*, île de Pelops ; *Andalousie*, pays des Vandales. De ces trois causes, la première étant la

plus sensible, est aussi la plus ordinaire. La dérivation par le nom du fondateur ne doit être admise qu'autant qu'on l'a trouvé fondée sur un fait historique bien prouvé. Dans les siècles d'ignorance où l'on écrivait l'histoire sans critique, on faisait venir les Français de Francus, petit-fils d'Hector; les Bretons, de Brutus; les Mèdes, de Médus, fils de Médée; les Turcs, de Turk, fils de Japhet. On avait toujours tout prêt quelque Prince imaginaire, d'un nom identique à celui de chaque peuple, dont on le disait auteur. Malgré le silence des monumens historiques, son nom forgé sur celui de la nation, suffisait pour admettre son existence. Je ne sais si l'histoire, sur-tout l'histoire ancienne, est suffisamment dégagée de ces noms, de ces faits, de ces étymologies inventées à plaisir. Le plus sûr est de les regarder comme fabuleux, à moins que le récit ne soit accompagné de particularités vraisemblables et bien liées avec l'histoire du tems, et de chercher ailleurs l'origine du nom des villes et des nations. S'il est plus que douteux, malgré l'opinion commune et presque généralement

reçue,

reçue, que la plus célèbre des villes et des nations, Rome et les Romains, tirent leurs noms de Romulus, son prétendu fondateur. (Voyez §. 5, chap. 15) que peut-on penser de la plupart des autres étymologies du même genre !

§. VIII.

Les noms personnels et les noms de lieux ont conservé les restes de l'ancien langage de chaque pays. Utilités historiques, critiques et grammaticales qu'on peut retirer de la recherche et de l'examen de ces noms.

Je ne m'arrêterai pas à montrer par un plus grand nombre d'exemples, que les noms géographiques, soit de lieux, soit de peuples, dérivent des trois sources que je viens d'indiquer. La foule de ceux qu'on peut apporter en preuve sur chaque espèce, est si grande, que deux-mêmes ils s'offrent à l'esprit par milliers. On ferait un assez gros livre en se bornant à rassembler en forme de Dictionnaire géographique les noms des lieux, avec l'explication

de ce que chacun d'eux signifie. Ce serait un ouvrage fort curieux que de recueillir en un même volume tout ce que la connaissance de l'histoire et des langues anciennes offre sur cette matière dans un grand nombre de savans écrits où le détail en est répandu. Il n'y aurait guères de nomenclature plus utile. On y démêlerait d'un coup-d'œil le vrai ou le faux de quantité de faits et d'opinions historiques. On y reconnaîtrait la véritable position des villes anciennes, dont le nom décrit souvent l'assiette et la nature du terroir. Le nom moderne n'est quelquefois qu'une pure traduction, qu'un renversement, presque toujours qu'une altération de l'ancien nom. On a beau chercher le *Portus Iccius*, où César s'embarqua pour l'Angleterre, ailleurs qu'à *Calais*, l'identité du nom, plus forte que toutes les dissertations conjecturales tirées de quelque argument en faveur d'un autre lieu voisin, nous ramenera toujours à celui-ci, en voyant que *Cala* signifie *Portus*, et qu'*Is* est le même mot qu'*Iccius*. On dit que *Samarobriva* est le même lieu qu'*Amiens*. Mais on peut aussi-

bien présumer sur l'inspection du mot que c'est *Bray-sur-Somme*, *Briva ad Samaram*, ainsi nommée à cause de son pont sur la Somme : car c'est ce que le mot *Briv* (1) signifie en langue celtique. *Ispahan*, selon quelques auteurs, est l'ancienne *Hecatompile* ; mais le nom montre au contraire que c'est l'ancienne *Aspadana*, c'est-à-dire, la *Cité des cavaliers*. La cause du nom s'y est observée comme le nom même : car les habitans de cette ville sont encore aujourd'hui les plus adroits cavaliers de l'univers.

On remarquerait encore dans ce recueil

(1) Bray, *Braium*, i. e. *Lutum*. M. de Valois, dans sa notice, a très-bien expliqué ce mot qui entre dans la composition d'un assez grand nombre de lieux géographiques en France ; mais le mot *Briv*, *Brik*, *Brig*, qui signifie *Pont*, y est encore plus commun. Le latin *Briva* et le pont sur la Somme, qui n'est pas à Amiens, mais près d'Amiens à Bray sur la Somme, sont autant de preuves de la véritable position du lieu, de la correspondance du nom ancien *Briva* avec le nom moderne *Bray*, et de sa vraie signification en cet endroit-ci.

que des noms tout-à-fait différens par leur son et par leur forme sont absolument les mêmes par le sens et par l'idée qu'on a voulu exprimer. Qu'il y a beaucoup de synonymes qui ne s'offrent pas pour tels à la vue ni à l'ouie : comme *Rome* et *Valence* (Forteresse); *France* et *Phrygie* (pays libre;) *Tyrrhéniens* et *Bourguignons* (habitans des enceintes murées); *Pelasges* et *Numides* (peuple dispersé, vagabond,) sans que ces peuples aient entr'eux rien de commun que l'habitude d'un certain usage qui leur a fait imposer le même nom en divers langages. Que les racines des noms géographiques, tirés de la nature et de l'assiette des lieux, sont en très-petit nombre, et reviennent à tout moment dans la fabrique de ces noms. Que celles même qui paraissent différentes à l'œil ou à l'ouïe, ne sont que des synonymes exprimant le même sens en différens langages. Dans un des chapitres précédens, j'ai indiqué par quelle méthode on pourrait retrouver en partie les langues perdues. Mais rien ne fournirait tant de mots que le recueil des noms géographi-

ques d'un pays, si on parvenait à démêler leur signification. C'est là sur-tout qu'ils se sont matériellement conservés comme en dépôt, en même tems que leur force significative est tombée dans l'oubli. Le principal vocabulaire actuel d'une ancienne langue abolie, c'est la table géographique des noms de lieux. Il est certain en effet qu'il n'y a pas un nom de lieu, considérable ou non, (car aux champs les moindres pièces de terre ont leur nom particulier) qui n'ait eu sa signification propre en la langue du pays. Plusieurs sont encore intelligibles. Un plus grand nombre ne le sont plus. Leibnitz a dit avec vérité (*Miscellan. Berol. j.* 1.) qu'autant nous voyons de noms de contrées, peuples, villes, rivières, champs, prés, bois, montagnes, etc. (*ajoutons*, et de personnes) dont la signification ne nous est pas connue, autant nous pouvons assurer que nous avons perdu de mots dans l'ancienne langue du pays.

CHAPITRE XIV.

Des Racines.

§. I.

Difficulté de remonter une grande partie des mots jusqu'à leur racine organique ou clef primordiale.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'à présent des opérations naturelles et nécessaires de l'organe vocal tendait à établir l'existence d'un petit nombre de sons radicaux, dont tous les mots des langages ont tiré leur première origine par une grande variété de dévoloppemens. Il s'en faut peu que je n'aye suffisamment traité cette matière, quand j'ai parlé des six ordres des mots primitifs, nécessairement, ou presque nécessairement fabriqués par la nature, et résultans de la construction physique des

organes vocaux : (*Vid.* Chap. VI.) c'est de-là qu'est sortie, immédiatement ou médiatement, la fabrique entière des mots usités dans les langages quelconques. Il ne reste plus qu'à faire sur les racines quelques remarques particulières ; qu'à indiquer, par l'exemple de quelques sons radicaux, par l'analyse de leurs développemens, comment on doit s'y prendre pour chercher et retrouver les racines, pour observer leur propagation, et les rapports bien ou mal établis entr'elles et leur dérivés ; qu'à montrer comment on peut les reconnaître, quoique les mots où on les trouve n'ayent plus aucun rapport de signification avec le signe radical. On verra ici quelles sont les causes de ces altérations prodigieuses du sens primitif : on scutira que, puisqu'il est rarement possible de pouvoir les suivre et les reconnaître, il ne faut ni s'étonner qu'on ne puisse pas toujours rendre raison du procédé, ni exiger qu'on ramène tous les dérivés à leur racine primitive et organique, dont ils se sont si prodigieusement et si irrégulièrement écartés.

§. II.

Des racines improprement dites, et des racines absolues.

Les racines sont de deux espèces : les unes sont improprement dites ainsi, pour indiquer la simple descendance d'un mot, sans qu'il soit question de remonter à sa première source. (Voyez §. 15 du chap. 6.) Comme lorsque je dis que le verbe latin *Cendo*, i. e. *brûler*, *luire*, ou, (ce qui est la même chose) que le mot *Canus*, i. e. *blanc*, *éclatant*, *blanc de lumière*, est la Rx. du français *Chandelier*, par les intermédiaires *Candens*, *Candela*, *Candelabrum*. De même du français *Candidat*, par les intermédiaires *candeo*, *canus*, *candidus*, *candidatus*, i. e. vêtu de blanc. De même du français *incendie*, par les intermédiaires, *cendo*, *incendo*, *incendium*. De même du français *cendres*, par les intermédiaires *cendo*, *cinis*, *cineres*. Tous ces mots français tirent leur origine du mot *cendo*, que je puis appeller leur primitif, parce que je le trouve dans le latin, dont la

langue française est la fille immédiate. Mais je sais bien que ce mot n'est nullement primitif: ce n'est que par usage et par manière de parler, que je l'appelle ainsi. Si je remontais de la langue latine à la grecque, sa mère, j'y trouverais le vieux mot *καίω*, *uro, accendo*; et de-là, en remontant à l'oriental, le mot קדח *cadah*, i. e. *incendit.* Avec tout cela, je n'aurais pas encore le véritable primitif, qu'il faudrait chercher plus avant; car je sens bien que je ne suis pas arrivé à la pure racine organique et primordiale. Mais, faute de connaissances ultérieures, le mot *cadah* m'en tiendra lieu; et je l'appellerai *racine*, quoique les racines de cette espèce ne méritent ce nom qu'improprement.

On ne devrait proprement le donner qu'à l'autre espèce de racines, comprenant les sons vocaux, nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention arbitraire, propres à peindre par imitation l'existence physique de l'objet exprimé, ou à montrer les rapports généraux, qui se trouvent entre certaines impressions et certains organes. (Voyez §. 7 et

19 du chap. 6.) Celles-ci sont véritablement des racines absolues et primordiales; telles enfin, qu'elles semblent données par la nature qui paraît les avoir appropriées à désigner tout un genre d'idées, toute une espèce de modification des êtres. C'est ainsi que nous avons reconnu ci-dessus, par une analyse soutenue, que ST peignait la fixité; SC l'excavation; FL le liquide et la fluiduité, etc. (Voyez §. 18. du chap. 6.

§. III.

Les racines absolues peuvent éprouver, par la prononciation, des changemens qui rendent leur identité méconnaissable.

Les véritables racines de cette espèce subissent quelquefois de notables changemens jusques dans leurs germes, par la seule diversité que deux peuples, qui emploient également cette racine, auront mise dans la manière faible ou appuyée d'en articuler les élémens, quoiqu'ils y emploient exactement les mêmes organes, et dans le même ordre. On aurait peine alors, sans quelque attention, à recon-

naître les deux mots si diversement prononcés par deux peuples, pour n'être identiquement qu'une seule et même racine, mais dans les dérivés, où l'altération et la dissemblance ne font que s'accroître, on n'y reconnaît plus rien du tout. Par exemple, les dialectes latins disent FoRT : les dialectes tudesques, pour exprimer la même idée, disent VaLD. Voilà deux primitifs radicaux, qui diffèrent beaucoup à l'oreille, et même à la vue, d'ailleurs identiques pour le sens. Analysons leurs élémens : nous verrons que chacun de ces mots est composé de trois coups d'organes, donnés par les mêmes organes, et dans le même ordre, sans autre différence, sinon qu'ils sont rudes dans l'un des mots, et plus faibles dans l'autre. Que pourrait-on exiger de plus pour l'identité, lorsqu'on y trouve aussi celle de la signification, sans laquelle les autres ne prouveraient rien, et ne seraient qu'un effet du hazard ? Nous trouverons dans ces deux mots,

1°. La lettre labiale sifflée, rudement sifflée . . . . . F

La lettre labiale sifflée, doucement sifflée . . . . . *V*

2° La lettre de langue rude . . . *R*

La lettre de langue moyenne . *L*

3° La lettre dentale forte . . . . . *T*

La lettre dentale moyenne . . *D*

On reconnaît donc, par l'analyse, que ces deux mots, déjà les mêmes quant à la signification, sont matériellement aussi les mêmes, quelque dissemblables qu'ils eussent paru d'abord. La différence est encore plus marquée dans les dérivés *Forteresse* et *Validité*. Qui se douterait qu'ils sont sortis de la même racine ! Ne poussons pas plus loin cette minutieuse anatomie, qui ne ferait qu'ennuyer et fatiguer le lecteur. Il sentira, sans peine, par ce seul exemple, combien dans le parallèle des langues, on trouverait de mots, disparates en apparence, qui, néanmoins, se trouvent tenir à la même racine, lorsqu'on a la patience de la déterrer à fond, et de la disséquer dans le plus exact détail.

§. IV.

§. IV.

Les vraies racines doivent être considérées en bloc comme des clefs. Exemples des clefs syllabiques. Il y en a même qui ne sont composées que d'un seul caractère.

Il serait peut-être plus juste et plus à propos de considérer chaque racine véritable de ce dernier genre, non par sa voyelle ni par ses consonnes, mais en bloc comme une figure hiéroglyphique, comme un caractérisque (ou clef à la chinoise) représentant d'une manière nécessaire (à ce que je crois, mais si l'on veut conventionnelle ou habituelle), l'objet extérieur d'un certain genre qui a frappé l'oreille ou la vue. J'ai déjà donné des exemples très-sensibles de ceci, (Voyez *ibid.*) En voici un autre qui n'est pas moins frappant ; et j'en rassemblerais un grand nombre, au besoin, si j'avais dessein d'épuiser la matière. Le caractère *AC*, doit être considéré en lui-même comme désignant dans le sens propre ou figuré, tout ce qui est pointu, perçant, pénétrant,

allant en avant, ou qui agit de cette manière. C'est sous cette clef *AC*, que la multiplicité des noms de choses qui désignent de telles actions, ou de tels effets, viennent se réunir.

Ἀκή. pointe.
Ἀκάζω. aiguiser.
Ἀκαλήφη. ortie.
Ἄκανθα. épine.
Ἄκατος. barque légère à proue pointue.
Ἀκινάκης. cimeterre.
Ἀκμή. dard, point, vigueur pénétrante.
Ἄκων. trait, javelot.
Ἀκόνη. pierre à aiguiser.
Ἀκονίτον. herbe qui tue.
Ἄκοστή. orge piquant, bled barbu.
Ἄκρα. sommet, sommité, pic, pointe qui s'avance.
Ἀκτίν. rayon.
Ἀκροᾶσθαι. écouter attentivement, prêter, dresser, pointer l'oreille.
Ἀκωκή. blessure.
Ἀγκών. coude, angle.
Ἄγκιστρον. hameçon.
Ἀγκύλος. courbé en pointe.

Ἀγλαὸς. brillant, rayonnant.
Ἀκρόαμα. pointe, jeu de mots.
Ἄκος. douleur aigue.
Ἄκυρον. paille, tige, baguette, barbe d'épi.
Ἀγυιεὺς. oiseau de proie, oiseau à serre pointue, etc.

Acus.	Acre.
Acuo.	Aigre.
Acer.	Aigu.
Acies.	Aiguille.
Acidus.	Acide.
Acumen.	Acier.
Acetum.	Agacer.
Aculeus.	Aigrette.
Acerra.	Navette pointue par les deux bouts.
Acervus.	Monceau en pointe.
Accipiter.	Aigle.
Accipio.	Aquilin.
Angor.	Ancre.
Anxietas.	Angle.
Angulus.	Anguille.
Angustia.	Angoisse.
Anchora, etc.	Agonie, etc.

Et de même en d'autres langues, sans par-

ler de divers autres dérivés dont le sens n'a plus de rapport au caractère radical, comme *ancilla*, servante qui donne le bras à sa maîtresse d'ἀγκών *cubitus*. De même d'ἀγκών (*cubitus*) les Grecs ont donné au concombre le nom d'ἀγγυρίον, parce qu'il est long et *coudé*. Mais sur ce dernier mot grec, les Vénitiens apellent *Angouri* une grosse pastèque verte, ou melon d'eau tout rond, qui n'est ni oblong ni *coudé*.

Tous ces mots paraissent venir originairement de l'oriental עקם, *pungere* dont *AC* est le caractère radical. Je n'ai pas besoin d'avertir que le mot latin *ago*, agir, aller en avant, vient de la même ע. ainsi que ses composés et ses dérivés sans nombre en tant de langues.

L'articulation rude R par laquelle l'organe frôle l'air, c'est-à-dire le pousse d'un mouvement suivi, mais par soubresaults, forme seule une clef ou germe radical servant à nommer la classe des choses rapides, roides, rudes, ruineuses, rompues, qui ont des inégalités ou des rugosités, etc. en un mot susceptible de manière ou d'autre, soit activement, soit passivement, d'un

mouvement vif et réitéré par soubresaults, tel que l'organe le peint en l'effectuant sur l'instrument vocal; en cherchant à rendre l'image de la chose même par l'image du mouvement qu'elle opère ou qu'elle a reçu. Ces termes imitatifs, par rudesse ou râlement, sont nombreux en chaque langue, parce qu'ils ont à peindre un effet très-commun dans la nature; effet dont la peinture peut d'ailleurs être aisément appliquée par métaphore aux choses intellectuelles et morales. Je ne citerai que quelques-uns de ceux qui peignent l'action physique, laissant à part le nombre prodigieux de leurs dérivés où cette action est allégoriquement exprimée.

Ραταγος	*Strepitus.*
Ραίνω	*Irroro.*
Ραχτος.	*Precipitium.*
Συῤῥασσω.	*Confligo.*
Ῥόγχος.	*Fremitus narium.*
Ῥόμβος.	*Rota.*
Ῥεῦμα.	*Fuentum, fluxio.*
Ῥύμη.	*Impetus.*
Διαῤῥέω.	*Interfluo.*

Ῥῆξις.	*Fractura.*
Ῥῖγέω.	*Horreo, rigeo.*
Ῥίνη.	*Lima.*
Ῥίπτομαι.	*Præcipitor.*
Ῥόθος.	*Fremitus aquarum.*
Ῥοῖζος.	*Stridor.*
Ῥύω.	*Traho.*
Ῥώμη.	*Robur*, etc.

Rado.	
Rastrum.	*Irrito.*
Rapio.	Rigor.
Rabies.	Rima.
Ramentum.	Ringo.
Rarus.	Ripa.
Raucus.	Rivus.
Remex.	Rixa.
Retro.	Robur.
Rheda.	Rodo.
Rhenus.	Rota.
Irrigo.	Rostrum.
Rubus.	Ruo.
Ructus.	Ruptura.
Rudera.	Rupes.
Rudis.	Ruscus.
Rumor.	Rutilus.

Rumpo.	*Rostrum.*
Ruga.	*Rursus.*
Racler.	Rainure.
Rage.	Râler.
Rape.	Ronce.
Ravir.	Rapt.
Rauque.	Rasoir.
Rame.	Rateau.
Rapide.	Raie.
Ruer.	Rive.
Ruine.	Rivière.
Rot.	Rogue.
Ronfler.	Rompre.
Rabot.	Roue.
Roide.	Rouler.
Rigoureux.	Ruisseau.
Rugir.	Rumeur, etc.

Sans parler de tant d'autres mots où le frôlement de langue, se joignant à d'autres articulations des organes voisins, sert de base et de principe d'énonciation, tels que *FR*, *SCR*, *STR*, etc. sans parler aussi de la préposition *re*, qui en tant de langages est consacrée à exprimer le mou-

vement de l'action répétée et continuée par iteration.

§. V.

Exemple de la manière dont les dérivés s'écartent de la forme et du sens primordial de leur racine.

Je viens de citer le mot *ancilla* (servantes) venu d'ἀγκών (coude;) et le coude a été ainsi nommé à cause de sa figure en *angle*. Ce mot *ancilla*, lorsqu'il est isolé, ne tient plus rien à l'idée générale d'aigu, de perçant, d'anguleux. Il offre un exemple de la prodigieuse extension que prennent les racines organiques et absolues, telles que la ℞. *AC*, à force de diverger et de se propager de branches en branches. On y voit comment les idées, en s'écartant de près en près par de petites routes détournées, parviennent en peu de marches à se trouver fort loin du point du départ, et comment elles forcent les racines simples et originales à dériver avec elles, à varier de son et de figure, en se-

cond, troisième et quatrième ordres, correspondans aux ordres et aux nombres d'idées successivement entées les unes sur autres. *AC* est l'expression générale de ce qui est aigu. Ἀγκύλος signifie en particulier une ligne courbée, pliée en pointe, un angle, un crochet. Ἀγκών est plus particulièrement le pli des os ou du bras, le coude. De-là vient qu'à Rome on a nommé *ancilla* une servante dont la fonction propre, semblable à celle de nos écuyers, était de donner le bras, le coude à sa maîtresse, lorsqu'elle marchait par les rues : comme on y nommait *ancile* le bouclier qu'on portait sur le coude. Mais comme *ancilla* était une espèce de servante, on y a bientôt appellé de ce nom toutes les servantes domestiques d'une maison, quel que fût leur emploi. Le vieux verbe *anculo* dérivé d'*ancon* y est devenu synonime du verbe *ministro*, dérivé de *manus*, et a signifié toute sorte de service quelconque. Après être descendu du général au particulier, on a remonté du particulier à une autre espèce de généralisation qui n'a plus rien de la précédente.

§. VI.

Exemple des écarts prodigieux de l'esprit, et de l'abus qu'il fait des racines, en les employant à exprimer des choses qu'elles ne sont nullement propres à dépeindre.

On a pu remarquer dans l'exemple précédent qu'en même tems que l'esprit divague et dérive d'idées en idées, il se tient toujours attaché au son radical par lequel la nature lui avait indiqué d'exprimer sa première idée; et qu'il s'y tient, malgré le changement qu'il apporte en sa manière de considérer les objets. En usant de cette méthode, il s'écarte de son point fixe fort vîte et fort loin. Telle une corde attachée par un bout en se déployant de plus en plus par l'autre bout, parcourt des terreins de diverses natures.

Donnons un autre exemple où l'on verra comment l'esprit, sans perdre de vue la clef radicale, la figure primordiale et caractéristique qu'il avait saisie, va cheminant et s'égarant d'idées en idées, d'objets

eu objets, parce que dans le nombre des perceptions qu'offrait un objet, l'esprit s'est particulièrement attaché à l'une d'entr'elles, et tournant là sa considération, a senti réveiller en lui l'idée d'un autre objet lié au précédent par cette modalité d'existence. Mais ce nouvel objet entrant dans l'idée avec tous les accessoires qui lui sont propres, l'esprit en prend occasion de se jetter sur une nouvelle considération qui lui amène un troisième objet aussi revêtu de ses accessoires propres, et ainsi de suite en suite, de sous ordre en sous-ordre. Cependant l'esprit, en s'écartant ainsi, se tient toujours attaché au son ou à la figure radicale sur laquelle était formé le nom du premier objet; si bien qu'il ne manque pas de former sur ce signe primitif les noms des objets secondaires, quoiqu'il n'y ait plus aucun rapport entre ses considérations subordonnées, et la première considération qui avait décidé le nom par un signe primitif. En effet, la modalité d'existence qui, rangeant le premier objet daus une certaine classe d'êtres, avait déterminé l'organe vocal à lui donner

un tel nom propre et convenable, ne se trouve plus dans les objets secondaires ; ceux-ci ayant au contraire d'autres modalités qui auraient dû les faire comprendre dans d'autres classes. Il arrive néanmoins que le mot reste établi, quoique ce que l'on a voulu exprimer par le mot n'y soit plus.

L'exemple va rendre ce raisonnement plus clair. *ST* est le signe radical, l'expression organique et primitive qui désigne la fixité, l'immobilité des objets : on comprend, sous cette clef générale, toute cette modalité d'existence, presque par-tout exprimée par l'articulation dentale *ST*. (Voyez § 18 du chap. 6.) Voilà le premier ordre générique et absolu. Passons au second. On a vu que dans le nombre prodigieux des astres de la nuit, tous (à l'exception de cinq ou six) restaient fixes et immobiles dans les mêmes parties du ciel; là-dessus on a nommé les astres *Stellæ*, i. e. les fixes, à la différence des cinq non-fixes qu'on a nommées *Planetæ*, i. e. errantes. *Stellæ dictæ à stando quia semper fixæ stant in cœlo.* (ISIDOR. iij, 70.)

Voilà

Voilà un second ordre né de la considération particulière de fixité que l'esprit a choisie par préférence, au lieu de tout autre qu'il aurait pu choisir, en nommant les étoiles, les *Lumineuses*, les *Nocturnes*, etc. En un mot, en les appellant *Stellæ*, il a peint leur état d'immobilité; il a désigné qu'il les distinguait des planettes errantes, et qu'il les rangeait dans la classe des objets fixes. Jusques-là il ne s'est guères écarté de son premier ordre : le mot et l'idée se conviennent : l'expression vocale et la considération de l'esprit marchent encore ensemble. Mais elles vont incontinent s'écarter. On a vu que les étoiles parsemaient le fond du ciel de points brillans : autre effet qui n'a nul rapport à la fixité. On a saisi cet autre effet et abandonné le premier; et voyant que la peau du lézard marqueté était de même parsemée de points plus colorés, on a nommé cet animal *stellio* par comparaison d'un objet à l'autre. Voilà un troisième ordre où il n'est plus question de considérer la classe des objets fixes, mais celle des objets marquetés. Cependant, pour former le nom

du nouvel objet, on a continué de se servir du signe radical de fixité qui ne lui convient plus, mais seulement à l'objet précédent. Ce n'est pas tout, on s'est figuré que le lézard stellion, en quittant, comme d'autres reptiles, sa peau qui serait un excellent remède en médecine, la dévorait pour empêcher l'homme d'en profiter, *devorare eam; quoniam nullum animal fraudulentiùs invidere homini tradunt: indè stellionis nomen aiunt in maledictum translatum.* (PLIN. XXX, 10.) Sur cette imagination que le lézard stellion était enclin à frauder l'homme, on s'est avisé de nommer *stellionat* l'espèce de contrat de vente frauduleuse qu'on fait d'une chose qu'on ne possède déjà plus. C'est un quatrième ordre de mots où le signe radical de fixité reste toujours, quoiqu'il ne soit plus question de la classe des objets fixes, ni même de celle des objets marquetés, mais seulement d'une nouvelle classe d'objets trompeurs. Ainsi l'opération de l'esprit pervertissant l'opération de la nature qui avait réservé une certaine espèce d'analogie à dépeindre la fixité, s'avise de l'em-

ployer encore pour dépeindre la maculature, et la tromperie que l'articulation dentale *ST* ne figure point du tout à l'oreille.

§. VII.

Exemple de ce qu'une racine peut produire en ordre naturel et progressif, et de ce qu'elle ne produit qu'en sous-ordre par une fausse application de l'image primitive.

Voyons encore, sur une autre racine, les divers ordres de dérivations successives se développer de branches en branches, sur une même racine à laquelle elles n'ont plus qu'un rapport matériel de figure sans aucun rapport intellectuel de signification. Développons dans cet exemple, avec quelque détail ce qu'une racine peut et doit naturellement produire, en le distinguant de ce que les hommes y ont (pour ainsi dire) enté par un continuel abus de la dérivation. L'organe se sert de *l'articulation labiale* jointe au *frôlement de langue* FR, lorsqu'il veut peindre l'action de briser, de mettre en morceau; ce son

poussé et *rude* lui paraissant propre à peindre une telle action. Voilà le germe d'où sort le premier ordre ; PHouR (en hébreu) *FRegit*, *FRrango*, *FRrio*, *FRrico*, *FRragor*, *FRustum*, etc. (en latin.) BRiser, BRoyer, etc. (en français) : et si le mouvement est très-vif, et la chose brisée fort menue, l'oriental redouble la syllabe, pour marquer cette action poussée à l'excès : il dit PHaRPHaR, *frustulatim diffringere.*

Le latin applique cette peinture au bled moulu et entièrement brisé : il dit *FaR*, *FuRFuR*, *FaRina* : c'est un second ordre, où l'image générale est appliquée à caractériser un objet particulier.

L'usage qu'on fait de la *farine* est de la cuire pour la manger. Le latin qui veut nommer le lieu où on la fait cuire, tire du mot *FaRiNa* tous les élémens du nouveau nom qu'il veut fabriquer ; et dit *FuRNus*. Voilà un troisième ordre. Le français dit aussi FouR, et appelle FouRNeau tous les lieux fermés, tous les vaisseaux où l'on fait du feu ; sans égard à l'usage auquel on les emploie ; ce qui est encore en sous-ordre.

Après que la farine est cuite au FouR, le pain, aliment nécessaire, est la principale provision dont on a soin de FouRNir sa maison. Mais on généralise cette expression *fournir*. On l'emploie pour, *apporter des provisions quelconques, se pourvoir de quelque chose que ce soit:* c'est un quatrième ordre. De plus, on emploie ce mot en des significations impropres : on va jusqu'à dire qu'un cheval a bien *fourni* sa carrière, pour exprimer qu'il a bien fini sa course : on le dit aussi d'un homme qui a vécu avec honneur, lorsqu'il a bien fini sa vie. Autre sous-ordre.

L'italien fait pis ; car il dit tout simplement *fornire* pour *finire : e fornito ; c'est fait, c'est fini :* comme s'il disait *voilà tout ; on vous a tout livré, tout fourni.*

Ce cinquième ordre est si éloigné du premier germe, qu'à la vue d'un tel exemple, on ne doit pas s'étonner qu'il soit difficile d'assigner la cause de tant de termes usités dans le langage, lorsqu'ils y sont arrivés par des routes si extraordinaires, et si peu

analogues aux images que le premier germe cherchait à peindre. C'est néanmoins ce qui arrive continuellement dans les langues par l'excessif abus que les hommes font des mots.

Que si nous prenons à présent quelques autres des premières branches immédiatement sorties de la racine FR, nous verrons sortir de *FRustum*, *FRustro*, *FRustra*, *FRaus*, etc. De *FRango*, *FRagilis* (FRêle) : *amFRactus* (détour, route en ligne courbe ou brisée) : *FRraces*,) marc des fruits pressurés,) d'où on a tiré *FRacidus* (odeur de pourri ou de moisi) : FRagment, FRanges, FRaises, (palissades); inFRaction, réFRactaire, etc. De *FRio*, (BRoyer) *FRivolus*, qui à la lettre signifie *réduit en miettes*, et qui en notre langue ne s'emploie qu'au figuré, FRetin, etc. De *FRico*, FRotter, FRetiller, *FRitillus* (cornet à remuer les dés) : FRinguer : *FRingilla* (FRiquet, sorte d'oiseau); FRingant. FRipper, FRipon, FRoisser, FRrayer un chemin : FRayer, parlant du poisson qui FRotte, en passant la femelle ou ses œufs, etc. De *FRagro*, qui signifie à la lettre

BRoyer dès fleurs dans la main pour en extraire la senteur, *quoniam odor*, FR*acta specie, major est*, ainsi que l'explique Servius, FR*agrantia* (bonne odeur) : *FRaga*, FRaise, fruit d'une odeur admirable, etc. De *FRumen*, qui signifie la partie de la bouche et de la langue, qui broye les alimens, rumine et avale; *FRumentum* (bled, *FRuctus* (FRuit), *FRuor* (jouir; *FRui est vesci*, à *frumine, quæ est summa pars gulæ*, dit Donat, *FRuges*, *FRugi* (homme FRugal, homme sobre, et figurément homme de bien, etc.) On a dit *FRui* pour *jouir* en général, de quelque manière que ce fût; parce que la chose dont on jouit le plus, c'est du produit des fonds de la terre.

Si nous reprenons la racine simple FR, comme destiné par son inflexion rude et poussée à dépeindre un mouvement violent capable de rompre et de briser, nous verrons que par-là même, elle produit immédiatement, *FuRo: FuRor: FuRia: FeRa* (d'où viennent FieR, FéRocité, eFFaRé): *FRemo* (FRémir de colère et si l'action vient d'un sentiment plus faible, la voix

recule son inflexion au dedans en le portant de l'organe labial à l'organe *dental ;* au lieu de *FRemo*, elle dit *TRemo*, TRembler, comme *FRacas ;* si l'action est moins forte, c'est TRacas) ; *FRendeo* (grincer des dents, serrer avec les dents), d'où vient *FRenum : FRagor*, d'où viennent FRayeur, eFFRoi, eFFRoyable : *FeRio* (FRapper); *FeRveo*, d'où viennent *FRetum*, FeRveur, FReTer, etc.

La même inflexion rude et poussée qui la rend propre à dépeindre un mouvement violent, une action puissante, paraît avoir fait éclore le primitif FoRt, *FoRtis*, FoRce, et les nombreux dérivés de ce primitif.

Si nous reprenons de nouveau cette même racine FR, d'une manière encore plus simple, et purement physique, comme lorsqu'elle ne veut qu'imiter au naturel les choses qui font le même bruit, telle qu'est, par exemple, la viande qu'on jette dans l'huile bouillante, elle produit *FRigo*, FRire, FRetiller, FRiand, FRicassée, FRicandeau : et en sous-ordre FRiser, (tourner les cheveux avec un fer chaud) FRisure, etc.

Par une autre imitation naturelle de son propre bruit elle produit FRôler, FRedonner, FR*itinnire*, FRoncer, BRuire, BRailler, Braire, etc. On voit assez que les mots français Briser, Brayer, BRèche, etc. n'ont pas d'autre racine primitive que cette simple inflexion de l'organe.

Je citerais mille exemples ainsi détaillés; s'il est vrai toutefois que j'en puisse citer mille, et que ce ne soit pas d'un bien plus petit nombre de racines organiques que sont sortis de siècles en siècles, tous les mots de toutes les langues d'Orient et d'Europe.

§. VIII.

Une même racine pousse des branches de dérivés qui n'ont en apparence rien de commun pour le sens; le son et la figure.

Les choses par cent lignes variées, quelquefois même croisées, s'éloignent de leur descendance de degrés en degrés, à tel point qu'on ne se doute plus qu'il y ait de parenté réelle (pour me servir de ce terme) entre certaines expressions, qui se trouvent cependant être de la même famille,

lorsqu'on en suit la filiation jusqu'à la première source d'une nombreuse postérité dispersée. Tout se rallie en repliant la troupe sur le centre commun dont elle s'était écartée. Il suffit, dit judicieusement Johnson, pour constater l'identité d'étymologie entre deux mots, malgré leur diversité de signification, qu'on puisse conjecturer sur certains vestiges qui ne disparaissent jamais entièrement, que le passage de l'un des sons à l'autre n'était pas impossible ; et l'on aura toujours ce degré de certitude, si les deux sons peuvent être compris sous une même idée générale.

§. IX.

Premier exemple.

On sent combien ce procédé ordinaire à l'esprit humain peut produire de filiations dérivées. Les hommes ont tant de manières d'envisager les choses, de les rapprocher les unes des autres sous un certain aspect, de les unir par des rapports souvent imaginaires qui sont plutôt dans la tête de l'homme que dans l'objet, qu'on ne finirait pas si

l'on voulait détailler la variété de procédés par lesquels l'homme parvient à dériver de la même racine une quantité d'objets fort dissemblables. Bornons-nous à quelques exemples.

Le nom de *Versailles*, ce village aujourd'hui si superbe, paraît désigner qu'on l'avait bâti dans une terre défrichée, ou nouvellement labourée : *Versaliæ*, *terræ Versatæ*, comme *Essarts*, d'essarter, et *Noailles* de *Novalia*, terres novales. Il vient donc de *Versus* ou *Vertere*. D'autre part, le mot *Versus*, dérivé de *Vertere terram*, ou de *Vertere boves* signifie à la lettre *un sillon*, une *ligne de labourage*. Il a depuis signifié en cette langue un *vers*, c'est-à-dire une ligne d'écriture quelconque, soit prose ou poésie ; parce qu'on a comparé la suite des lignes sur le papier à la suite des sillons dans un champ. Pour nous, au lieu d'appeller ainsi toutes sortes de lignes écrites, nous avons restreint dans notre langue la signification du mot *vers*, aux lignes de poésie seulement. Qui pourrait se figurer que trois choses aussi différentes entr'elles qu'un sillon, une ligne de poésie, et le

château de Versailles, eussent leurs noms tirés de la même racine ? Que la racine qui signifie *retourner*, n'eût elle-même aucun rapport apparent à aucune de ces trois choses ? Ainsi, naissent les noms des choses. La moindre petite circonstance relative, suffit pour les déterminer. Le bœuf trace une ligne sur la terre avec la charrue ; la main trace une ligne sur le papier avec la plume. Il n'en a pas fallu davantage : d'autant mieux qu'il y a eu un tems où la direction des lignes d'écriture était la même que celles des sillons, la suivante recommençant du même côté où finissait la précédente : ce que l'on appellait écriture *boustrophée*, c'est-à-dire, comme les *bœufs se retournent* en labourant. Il reste encore quelques inscriptions tracées de cette manière. *Versus vulgò vocati sunt quia sic scribebant antiqui, sicut aratur terra : à sinistrâ enim ad dextram primùm deducebant stylum : deinde convertebantur ab inferiore et rursum ad dextram Versus : quod et hodie rustici* Versus *vocant.* (ISIDOR, vj, 13). *Apud nos hodie,* Versus *dictus est à* Versuris, *id est, à repetitâ scripturâ eâ ex parte in quam desinit*

desinit. Primis enim temporibus, sicut quidam asserunt, sic soliti erant scribere. Ut enim à sinistrâ parte initium facere cœpissent et duxissent ad dextram, sequentem custodire adhuc in suis liris rustici : hoc genus scripturæ dicebant, Boustrophem *à boum versatione. Unde adhuc in ara do ubi desinit sulcus et undè alter inchoatur*, Versura *proprio verbo nuncupatur.* (MARIUS VICTORIN, lib. j.)

§. X.

La nécessité de combiner le nombre prodigieux des objets et des sentimens, par le petit nombre des inflexions vocales, a contraint de fabriquer les mots par une méthode de synthèse et d'approximation.

Les hommes en prenant l'habitude de réunir ainsi une multitude d'expressions sous une même idée générale, et abstraite, rendue par une seule et même inflexion de la voix humaine, n'ont eu besoin pour dénommer toutes sortes d'objets que d'un petit nombre de primitifs, et que d'un

nombre de racines beaucoup moindres encore. C'est une méthode naturelle de synthèse qu'ils emploient par instinct, par un premier mouvement, sans s'en appercevoir, sans raisonner là-dessus. Elle est prompte et commode, mais peu régulière, (Voyez §. 4, chap. 10); car elle les conduit à tout moment à de prodigieux écarts. Elle a sa source dans le nombre infini des objets extérieurs et des idées intérieures que l'homme est obligé de rendre par le nombre très-borné des inflexions possibles à la voix humaine : ce qui entraîne la nécessité de combiner une quantité d'idées sur la même articulation, puisqu'on n'a que peu de moyens pour produire une infinité d'effets.

Si nous disons, *vague* de la mer, *voiturier*, *vagissement*, nous nommons trois choses fort différentes, dont nous allons voir les expressions se replier sans peine sur le même primitif employé dans les langages divers à rendre la même idée générale. *Vague* est un adjectif dont on se sert, tant au propre qu'au figuré ; *une démarche vague, un discours vague ;* c'est

un mot commun à plusieurs langues pour un branlement, un mouvement continuel, soit incertain, soit d'oscillation. On croit que la ϗ. est le teuton *Wagan*, i. e. *motitare*. *Waage* en Hollandais, *Wage* en bas Saxon, *Woge* en haut Allemand, *Vague* en Français, i. e. *Unda*, *fluctus*; d'où vient le français *voguer*, de même le latin *Vagus*, *Vagari*, pour désigner une démarche incertaine et sans arrêt, et peut-être aussi, *Veho*, *Vectus*, *Via*, *Viator*, et les dérivés de ces derniers termes, comme le français *Voiture*; ce qui peut être confirmé par les termes allemands *Wag*, i. e. Chariot, *Wag-mestre*, i. e. Chef des équipages. Dans les langues tudesques W*ago*, i. e. *abyssus*: W*ag*. i. e. *lacus*; en gothique W*agid*, i. e. *Commotus est*. W*age* en allemand, i. e. balance, bras de balance qui oscille. *Vectis* en latin, i. e. Levier, bras de statère. *Waga*, i. e. Lit à bercer, berceau, d'où vient, à ce que je crois, le latin *Vagitus*, et le français *Vagissement*, pour signifier les cris d'un petit enfant qui veut être bercé.

Du mot latin *firmus* nous avons fait l'ad-

jectif *ferme*, pour désigner une position solide et non vacillante. Nous avons aussi appliqué l'épithète aux qualités du cœur et de l'esprit. *Affirmer*, *confirmer*, c'est assurer solidement, ou de nouveau, l'existence d'une chose ou d'un fait. *Confirmation* est le sacrement où les Chrétiens renouvellent à l'Eglise leurs vœux faits au baptême. *Fermes*, sont les pièces de bois qui terminent par le haut et arrêtent l'assemblage de la charpente d'un toît. Nous disons *fermer* une porte (*firmare portam*), pour l'arrêter, l'empêcher de balancer, d'être ouverte et mobile. Puis nous avons dit *fermer, renfermer*, pour resserrer, tenir clos sous une porte, ou dans un lieu non-ouvert. *Fermes* sont les lieux clos dans les campagnes, les maisons d'agriculture, où l'on renferme les fruits de la terre après la récolte. *Fermier* est le cultivateur des campagnes à qui ces fruits appartiennent, pour un prix qu'il en donne annuellement au propriétaire du fonds, etc. Voilà comment les hommes appliquent les mêmes expressions à toute sorte d'usages et de sens différens. *Ferme* pour *métairie*, peut venir de *firmi-*

tas, lieu fortifié où l'on se mettait en sûreté, lieu propre à se mettre à couvert. Mais j'adopte plus volontiers l'autre cause de dérivation. On a commencé dans le bas Empire à se servir en latin, dans ce sens, des mots *firma* et *firmarius*.

§ XI.

Autre Exemple.

Donnons encore de ceci un autre exemple, fortement caractérisé. *Etoile*, *stipulation*, *consistence*, sont trois mots de notre langue très-dissemblables assurément de son et de figure. Quant au sens et à la signification, il ne semble pas qu'il soit possible d'en trouver qui aient moins de rapports. Ils viennent néanmoins de la même idée générale, de la même figure simple, de la même racine organique, exprimant toute une modalité d'être, savoir la fixité presque par-tout exprimée par l'articulation dentale ST. (Voyez §. 18, chap. 6). *Etoiles* de *stellæ*; c'est-à-dire *fixes*. Cela s'entend; et je viens de l'expliquer suffisamment (§. 3, chap. 14); où j'ai suivi

la descendance de certains termes qui sortaient en particulier de cette branche, *stella*. Mais ceux que j'examine en ce moment, ne descendent que de l'ascendant commun : la parenté vient de plus loin. *Stipulation* signifie la convention d'un marché, d'un contrat, l'acte de traité écrit par-devant notaires entre les parties contractantes. Ce mot vient du latin *stipula*, i. e. une tige de paille, une petite baguette. Dans les siècles grossiers des Latins, et de même dans les nôtres, la manière de conclure un marché était de partager une paille entre les contractans, ce qui s'appellait *stipulare*. *Dicta autem* stipulatio *à* stipulâ. *Veteres enim quando sibi aliquid promittebant* stipulam *tenentes frangebant quam iterùm jungentes, sponsiones suas cognoscebant.* (Ibid. lib. v, cap. 24). L'histoire nous raconte quelque chose de pareil sur la pièce de monnaie rompue lors du traité secret entre le Roi Childeric, chassé de ses Etats, et Wiomar en ami ; et, comme nous le verrons bientôt, cette pièce de monnaie pouvait être une baguette de métal. On voit des traces

de cet usage dans l'ancienne manière de donner les investitures, en rompant un petit morceau de bois, dont on retrouve quelquefois les fragmens roulés à l'extrémité du parchemin des Chartes. (Voyez Du-Cange). « Autrefois, dit Furetiere, » on donnait un *fétu* à l'acquéreur, quand » on faisait une vente en signe de réelle » tradition : ce qu'on observe encore en » quelques coutumes de France, entr'autres à Verdun. On avait aussi coutume » anciennement, quand on faisait quelque » obligation, de rompre une paille ou un » bâton, dont chacun des contractans emportait un morceau, qu'ils rejoignaient » après pour reconnaître leur promesse : » ce qu'on a fait depuis en France pour les » contrats de commerce maritime ou de » louage de vaisseaux, au moyen des écritures coupées, appellées *charte-parties*, » par la raison, dit le président Boyer, que » *per medium carta incidebatur, et sic* » *fiebat carta partita*, parce qu'au tems » que les notaires étaient moins communs, » on n'expédiait qu'un acte de la convention qui servait aux deux parties. On le

composés sur le verbe simple *stare*, i. e. être droit, être immobile et fixe : de sorte que toutes ces expressions, si éloignées les unes des autres, se rapportent également au primitif *sto*, tiré de la racine organique ST ; clef générale appropriée par la nature à exprimer toute idée d'immobilité.

Observons que l'on donne d'autres étymologies toutes différentes, et fort probables aussi, du mot *stipulation*, qui loin de nuire à la maxime que j'ai avancée sur les racines organiques ne font au contraire que la confirmer davantage. Les uns veulent que le terme *stipulare* vienne de la stabilité du traité irrévocablement convenu. *Hoc nomine inde utitur quod* stipulum *apud veteres* firmum *appellabatur fortè à* stipite *descendens.* (Instit. de verb. obligat. l. iij, tit. 16.) Stipulatio *dicta quasi* fixum *adstringendæ obligationis vinculum.* (Paul. recept. sentent. l. v, tit. 7.) *στυφω enim astringo et alligo significat.* Les autres veulent que le terme *stipulare* soit venu de l'argent qu'on donnait pour le marché. C'est l'opinion de Varron (*Ling. lat.* lib. iv,) qui peut être bonne ; car on sait

que l'ancienne monnaie s'appellait *stipes*, *stips*, par ce qu'elle était grossièrement faite en forme de petite baguettes de cuivre liées en faisceaux; et par cette raison, les Romains avaient retenu la vieille coutume de nommer la paye du soldat *stipendium*. *Stipendium à stipe appellatum est quod per stipes, id est, modica æra colligitur.* (ULPIAN, *ad Edict.* l. xvij.) J'entre exprès dans ce détail, pour montrer que, quelqu'opinion qu'on adopte, la première source reste également la même, et que tous les primitifs, que l'on veut donner au mot *stipulation*, sortent, tous les uns comme les autres, du verbe *sto*, et de la ℟. organique ST. C'est une marque démonstrative que la règle est boune, puisque toutes les routes que l'on prend y conduisent toujours. Ici plus il y a d'incertitude sur la descendance, mieux l'origine est confirmée. On ne dispute pas sur le premier auteur de la filiatiou, mais sur la descendance par une ou par une autre branche.

§. XII.

Les dérivations équivoques, qui paraissent prendre des routes opposées, aboutissent pourtant presque toujours à la même racine; nombre infiniment petit des racines.

Je pourrai dans la suite donner plusieurs autres exemples d'étymologies dont la filiation intermédiaire se trouve également recevable en bonne critique de divers côtés qui ne paraissent pas avoir entr'eux le moindre rapport, et qui néanmoins, en les suivant, viennent enfin tous aboutir au point de la même racine organique. En un mot, il y a dans les langues de l'univers des millions de termes dérivés, mais bien peu de mots originels. Le nombre de ces racines monosyllabes, quoique grand, ne l'est point assez, pour n'être pas facilement écrit sur un seul quarré de papier. (Voyez §. 3 du chap. 2.)

§. XIII.

Les écarts de l'esprit sont plus fréquens et plus difficiles à reconnaître, que ceux de la figure ou du son.

Dans un tel intervalle de séparation, dans une marche si bizarre de l'esprit, dans une si grande disconvenance de la peinture avec l'objet qu'on a voulu peindre, comment reconnaître la raison suffisante de l'imposition des noms, et retrouver leur véritable racine primitive, lorsqu'il n'y a plus de monument qui ait rendu le fil des idées permanent, et transmis la connaissance de l'irrégularité des saillies de l'esprit? Il est rare d'en pouvoir suivre la piste; car l'idée toute intérieure, toute incorporelle et toute vague, ne laisse pas ordinairement au dehors des vestiges apparens et permanens; comme le son en laisse à l'oreille, et comme la figure en laisse aux yeux. Ce qui fait que les dérivations et les écarts, qui naissent du son ou de la figure, sont plus faciles à reconnaître et à suivre, que ceux qui naissent de

l'idée

l'idée. Cependant ceux-ci sont plus fréquens et plus irréguliers que les autres. L'esprit humain, toujours pressé de nommer les objets, et de faire entendre ses idées, saisit les traits généraux sur un premier coup d'œil, et sans trop d'examen. Il enchaîne les idées entr'elles, et ensuite les expressions, souvent même les objets (ce qui est bien d'une plus grande conséquence) par la force des analogies quelquefois trop légèrement ou mal-à-propos appliquées.

§. XIV.

On s'écarte quelquefois jusqu'à arriver au point opposé, et à exprimer précisément le contraire de ce qu'on veut dire.

L'anomalie de la dérivation peut aller par l'abus qu'on fait des racines, jusqu'à former un contre-sens absolu entre le mot et la chose; jusqu'à constituer une opposition directe entre l'objet nommé, et la signification du nom qu'on lui donne; si bien qu'on exprime justement le contraire de ce qu'on veut dire. J'en ai déjà fait la remarque, et je crois devoir y insister

encore. Cette inadvertence vient de ce que l'esprit a perdu le fil de son opération. Presque jamais il n'en voit l'ensemble, lorsqu'après être descendu du général au particulier, il remonte du particulier à une autre espèce de généralisation, ou à la même espèce : car, en remontant, il ne suit pas les mêmes traces, et il arrive à un autre point. Sans sortir de l'exemple que j'ai cité, les astres de la nuit ont reçu le nom d'*étoiles*, c'est-à-dire *fixes*, parce qu'on voulait les distinguer d'un très-petit nombre d'entreux, qu'on appelle, au contraire, *errantes* ou *planettes*, parce qu'ils sont des astres *errans*. Voilà le général et le particulier bien établis sur la connaissance des faits, et par une signification convenable. Mais il y a tant de fixes, et si peu d'errantes, que le grand nombre l'emporte, et entraîne à généraliser de nouveau, en parlant du petit nombre, à qui on donne le nom *d'étoiles*, comme au grand nombre. Dans l'usage du discours ordinaire, le particulier rentre dans la classe du général. On perd de vue une signification qui devrait contenir le discours dans une forme

d'expressions justes; et l'on dit habituellement qu'une *planette* est une *étoile*, sans songer à la contrariété directe des deux expressions qui n'ont été introduites dans le langage, que pour ne se trouver jamais ensemble. Car, à rendre cette phrase à la lettre, c'est dire *qu'une errante est une fixe*. Mais, comme on n'entend plus ce qu'on dit, l'expression passe en usage commun, et l'habitude tient lieu de raison. Cependant de telles expressions deviennent tout-à-fait choquantes, quand elles sont mises à découvert. Mais, quelqu'étranges que soient ces anomalies, on voit pourtant qu'elles peuvent être ramenées aux principes naturels et généraux, ci-devant établis ; ces branches, contrefaites par l'extravasion, et par le mauvais cours donné à la bonne sève de l'arbre, n'ont pas moins reçu naissance de la racine, qui reste bien saine.

D'autres fois, on trouvera une identité de signification entre deux mots synonimes, qui n'expriment qu'une même idée, pendant que les deux racines, d'où ils sortent, ont deux sens tout-à-fait contrai-

res. Les Latins appellent les *entrailles* des victimes *exta, quia extabant*, parce qu'on les tirait en *dehors*, pour les consulter sur les pronostics. Salluste, homme fort exact à conserver l'ancienne orthographe, qui montre mieux l'analogie des mots, écrit toujours *exsta*. Les deux termes *exta* et *entrailles* viennent des deux pp. *ex* et *in*, ou *extrà* et *intrà*, dont le sens est diamétralement opposé.

§. XV.

Source des anomalies dans la fabrique des mots.

Mille causes passagères et la plupart du tems inconnues, ont laissé, dans le langage, de fausses manières de s'exprimer, à la trace desquelles il n'est plus possible de remonter. De nouvelles mœurs, de nouveaux usages, un nouvel arrangement des choses, introduit de nouveaux termes. On les fabrique sur une racine propre à peindre ce qu'on veut exprimer. Mais les nouveaux usages sont sujets aux variations de la mode. Ils s'abolissent ou

changent à tel point, que le nom qui leur reste, ne les dépeint plus comme dans l'origine : de sorte qu'il se trouve, dans une langue, une certaine quantité de termes qui n'ont plus de convenance avec leur objet : (Voyez §. 3 et suivans de ce chap.), sans parler de ceux qui, dès leur naissance, n'ont eu d'autre cause que le bel air et la fausse affectation du langage. Mais une source perpétuelle d'anomalies dans la fabrique des mots, vient de ce que l'homme et la nature ont tous les deux leur operation à part. Ces deux opérations ne vont pas toujours ensemble : rarement même alors elles vont d'un pas égal. Rien de plus commun que de voir changer la nature des choses, tandis que leur forme reste, *vel vice versâ*. Ce n'est pas en étymologie seulement que ceci produit de grandes difficultés, et forme une ample matière d'observations et de réflexions. Mais comme nous ne considérons ici que notre sujet propre, contentons-nous de dire que l'on donne des noms aux choses sur leur nature ou sur leur forme, et que c'est souvent

celle des deux, dont on a fait choix, qui périt, tandis que le nom reste.

§. XVI.

On forme sur une racine nécessaire les substantifs physiques par imitation ou par organisation; et l'on dérive de ceux-ci, par la même méthode, tous les autres mots d'une langue.

La méchanique de l'organe vocal forme les racines par des sons qui tâchent de peindre les objets, ou d'indiquer leur manière d'être. (*Vid.* §. 2 et suivans du chapitre 6.) Ces racines ont été les premiers noms tant des substantifs appellatifs des choses physiques, que des adjectifs exprimant les qualités de ces choses. Par extension, par comparaison, par approximation, les racines ont servi non-seulement aux noms des êtres qui ont une existence réelle et physique, mais encore aux noms de ceux qui n'ont qu'une existence abstraite, morale, métaphysique, ou qui ne sont que des relations considérées. Dans cette mé-

thode on a passé du propre au figuré, du visible à l'intellectuel, des images réelles et communes aux images allégoriques et rafinées.

Peut-être les verbes ne sont-ils venus qu'après les premiers substantifs réels. On les a formés sur le premier nom déjà reçu, ou sur certaines racines organiques, qui indiquent la modalité des êtres. La racine ST est l'articulation dentale qui cherche à peindre la fixité. On a fait là-dessus le verbe *sto*. La ℟. FL est l'articulation coulante de langue et de lèvre, qui peint la liquidité : on en a fait le verbe *fluo*. La ℟. AC est appropriée par l'organe, à désigner ce qui va en pointe, ce qui va en avant ; on en a fait le verbe générique *Ago*. La ℟. labiale AM est le mot nécessaire par lequel l'enfant nomme sa mère ou sa nourrice ; car c'est la seule syllabe que la nature lui permette encore de prononcer. (Voyez §. 5 du chap. 5.) On s'en est servi pour exprimer le sentiment de tendresse pour un objet chéri, en faisant là-dessus le verbe *Amo*. La ℟. TAC est une onomatopée imitative du bruit qu'on fait

en frappant sur quelque chose du bout du doigt : on en fait le verbe Tago, , θιγω, *Tango*, *tactus*, *Toccar*, *toucher*, etc.

Souvent il est très-difficile de démêler la racine des verbes, et leur liaison avec les primordiaux. L'arbitraire y influe beaucoup plus que dans les noms des substantifs physiques, parce que l'action qu'exprime le verbe vient souvent de l'homme, plus que de la chose, et que d'ailleurs les verbes, à ne les considérer qu'en eux-mêmes, peuvent être mis au nombre des termes abstraits. Ensuite le procédé commun dans la fabrique des langages, est de former, sur les verbes, les substantifs qui expriment l'action du verbe : les adjectifs qui participent à cette action, et qu'on appelle simplement, en grammaire, *participes;* les adverbes qui indiquent la manière ou le degré de l'action. Le tout remonte toujours au physique, comme à son germe primordial. Il y a même des adverbes vagues, qui, ne paraissant nullement relatifs à des peintures sensibles, se trouvent néanmoins n'être composés d'autre chose, lorsqu'on les analyse. Les Latins

disent *præsertim* (pour *in primis*,) l'ayant formé de *quod præ-seritur*, ils disaient *antigerio*, (vieux mot pour *valdè oppido*,) l'ayant formé de *quod antè-geritur. Oppido* même, au rapport de Festus, ne signifie autre chose que *quantùm oppido satis esset.* Ces manières de s'exprimer sont des adverbes généraux, formés sur des images visibles, communes et champêtres.

§. XVII.

Les racines sont, pour la plupart, des mots inusités dans les langues, où ils ne servent qu'à former les mots d'usage par une méthode de synthèse.

Les racines ou clefs radicales sont presque toujours inusitées dans le langage commun, et doivent l'être. Les hommes n'ont et ne peuvent presque point avoir d'idées si parfaitement simples, qu'il ne s'y joigne quelque circonstance ou considération accessoire, que la parole exprime avec l'idée simple par une extension du mot formé sur la clef radicale désignatrice de l'idée simple. ST est la clef radicale de la

fixité et de l'immobilité ; mais on ne l'emploie jamais seule, que par forme d'interjection : *ST*, *arrête*. Quand je dis *Sto*, je marque non-seulement l'*arrêt*, mais encore que c'est *moi qui m'arrête*. Aussi les clefs radicales ne sont-elles, pour la plupart, que des signes abstraits, exprimant, en général, toute une modalité d'idées, et applicables dans la composition des mots, comme étant leur germe, toutes les fois que la considération de l'objet exprimé roule sur cette modalité.

L'ancienne langue indienne des Brachmanes va fournir un exemple excellent, et fort clair de ce que je pose par-tout ici comme un principe de fait, confirmé par mes observations sur la fabrique du langage, savoir : Que les hommes appliquent un petit signe vocal à toute une classe d'idées, à toute une manière de considérer les choses : Que ce signe leur sert constamment de primitif, pour former là-dessus une infinité de dénominations des objets extérieurs, parce qu'ils viennent à les envisager abstraitement sous une certaine face, et à se servir de cette racine comme

d'un noyau autour duquel ils rassemblent toutes les circonstances de leur pensée, relatives à l'objet dénommé : Que ce signe ne nommant pas un objet physique, mais indiquant seulement la forme de son existence, il s'ensuit delà que, pris seul, il doit être inusité dans le langage où il ne pourrait exister séparément du sujet dont il n'est que la forme.

Un Missionnaire Jésuite nous a donné une très-bonne description de la méthode synthétique sur laquelle est fabriquée la langue Samskroutan des Indiens. C'est une langue savante et des plus anciennes de l'Univers. Ce qu'il en dit montre par quelle voie naturelle le langage d'un peuple policé parvient à s'enrichir avec abondance, et à se perfectionner. Il sert même encore à confirmer ce que plusieurs autres remarques m'ont fait avancer ailleurs, que les Indiens étaient une des plus anciennes nations du monde ; c'est-à-dire, une des plus anciennement instruites.

» La grammaire des Brachmanes peut, » dit-il, être mise au rang des plus belles » sciences. Jamais l'analyse et la synthèse

» ne furent plus heureusement employées » que dans leurs ouvrages grammaticaux » de la langue Samskret ou Samskroutan. » Il me paraît que cette langue, si ad- » mirable par son harmonie, son abon- » dance et son énergie, était autrefois la » langue vivante dans les pays habités par » les premiers Brachmanes. Après bien des » siècles, elle s'est insensiblement corrom- » pue dans l'usage commun ; de sorte » que le langage des anciens Richi ou » Pénitens, dans les Vedans ou Livres » sacrés, est assez intelligible aux plus » habiles, qui ne savent que le Samskret » fixé par les grammaires.

» Il est étonnant que l'esprit humain » ait pu atteindre à la perfection de l'art » qui éclate dans ces grammaires. Les » auteurs y ont réduit ; par l'analyse, la » plus riche langue du monde, à un petit » nombre d'élémens primitifs, qu'on peut » regarder comme le *caput mortuum* de la » langue. Les élémens ne sont, par eux- » mêmes, d'aucun usage ; ils ne signifient pro- » prement rien ; ils ont seulement rapport » à une idée ; par exemple, *Kru* à l'idée

d'action

» d'action. Les élémens secondaires, qui » affectent ce primitif, sont les terminaisons qui le fixent à être nom ou verbe; » celles selon lesquelles il doit se décliner ou se conjuguer; un certain nombre » de syllabes à placer entre l'élément primitif et les terminaisons; quelques prépositions, etc. A l'approche des élémens » secondaires, le primitif change souvent » de figure : *Kru*, par exemple, devient, » selon ce qui lui est ajouté, *Kar*, *Kâr*, » *Kir*, *Kri*, *Kîr*, etc. La synthèse réunit » et combine tous ces élémens, et en » forme une variété infinie de termes d'usage.

» Ce sont les règles de cette union et » de cette combinaison des élémens, que » la grammaire enseigne; de sorte qu'un » simple écolier, qui ne saurait rien que » la grammaire, peut, en opérant, selon » les règles, sur une racine ou élément » primitif, en tirer plusieurs milliers de » mots vraiment *Samskrets*. C'est cet art » qui a donné le nom à la langue; car » *Samskret* signifie synthétique ou composé ». (Lettres édifiantes, tome XXV).

§. XVIII.

Cette méthode de synthèse est facile à reconnaître dans tous les langages où l'on fait quelqu'exercice de l'esprit.

Si cette forme de composition ne se trouve pas aussi méthodique, aussi régulièrement suivie dans les autres langages, que dans celui-ci, il est au moins facile de reconnaître qu'on en a toujours plus ou moins fait usage, dans tous ceux des peuples un peu policés, et qui ont quelque étendue dans les idées. Ce que la philosophie opérerait dans le langage, s'il était possible d'introduire parmi les hommes une langue philosophique, fabriquée par combinaison réfléchie, et de la rendre vulgaire, l'instinct, la commodité, la nécessité l'ont à-peu-près opéré, quoique d'une façon moins régulière et moins exacte. Pour peu qu'une langue contienne quelque développement des connaissances ou des réflexions humaines, il n'y en a point qui n'emploie la méthode de synthèse, pour former l'expression réunie et

diversifiée de ses concepts. Car je laisse à part ici le langage de quelques nations tout-à-fait brutes, dont on nous raconte des anomalies surprenantes ; récit qui n'est peut-être fondé que sur le peu de connaissance qu'on en a. J'en parlerai ailleurs, n'en ayant voulu dire que fort peu de chose dans le chapitre IX, pour ne pas interrompre le fil des propositions.

Un certain son organique et radical, n'a d'abord représenté qu'un certain objet réel et physique, auquel on l'assimilait le moins mal qu'on pouvait; mais cet objet ayant un caractère commun avec beaucoup d'autres, on a généralisé le son qui l'exprimait pour désigner le caractère même. On a fait rouler sur un petit nombre de pivots de cette espèce tout l'assemblage des expressions, en se réunissant du particulier au général, en s'écartant du général au particulier. On a donné à ces racines autant d'expansion qu'il en fallait pour correspondre à celle des idées.

§. XIX.

Comparaison des signes radicaux avec les conceptions abstraites.

En ceci, les racines sont dans le langage à-peu-près ce que les abstractions sont dans la pensée. Les premières sont des signes sonores, les autres sont des *concepts* auxquels la parole ou l'esprit rapporte les êtres qui ont une certaine manière d'exister, laquelle leur est commune, et nous frappe par cette uniformité, sous laquelle nous les considérons, sans avoir égard à leurs autres manières d'existence que nous laissons à part en ce moment. C'est un point de réunion pour les images et les expressions de même espèce, lorsque l'impression qu'ils causent est pareille, quoiqu'elle soit causée par des objets différens. Mais on ne s'arrête qu'à cette parité qui les fait rassembler sous un même *concept*, ou sous une même dénomination, et qui en forme ainsi une classe générale d'idées ou de mots sous un terme abstrait ou sous une racine. Il y a, dans la nature, des objets *blancs* en grand nombre. Le sentiment uniforme, qu'ils

excitent en nous, a fait inventer le mot *blancheur*, pour marquer le point qualificatif, selon lequel tous ces objets se rassemblent, quoiqu'il n'y ait point d'être réel qui soit la *blancheur*; de sorte que la *blancheur* n'est qu'une existence abstraite, et une considération métaphysique, sous laquelle la pensée réunit tous les objets doués de cette qualité qui leur sert de centre commun. Il en est de même de tous les êtres *fortunés* ou *infortunés*; car il n'y a point d'être réel qui soit le *bonheur* ou le *malheur*. Comme ces *concepts* abstraits sont des êtres *inexistans*, qui n'ont d'autre fin que d'exprimer commodément une qualification générale; de même les racines sont des mots inusités, de simples articulations d'organe, qui n'ont servi que comme exemplaires pour fabriquer promptement un grand nombre de termes d'usage, lorsque les choses qu'on avait à nommer, pouvaient se ressembler, se toucher, se rapprocher ou se lier par un point commun, que désignait l'articulation radicale. Mais il y a cette différence entre les abstractions et les racines, que les abstractions

sont le point où convergent toutes les impressions sensibles, pour former une idée abstraite ; au lieu que les racines sont le point d'où tous les mots dérivés divergent, pour se particulariser en mille manières diverses. Il semble que quantité d'impressions venues des objets extérieurs, ayant affecté l'esprit d'une certaine manière, et contribué à former un certain *concept* abstrait, l'esprit ait voulu peindre ce concept par un coup d'organe vocal, qui tout de suite a servi de germe d'où sont éclos les noms des choses relatives à ce concept général. L'air, l'eau, le feu, sont des corps qui ont la qualité d'être très-*fluides*. L'impression, qu'ils ont faite sur les sens, a fait naître dans l'esprit l'idée abstraite de *fluidité*. La voix a peint cette image des choses, et le concept de l'esprit par l'articulation d'organe très-liquide FL. Le langage a dérivé de cette articulation les mots *flatus*, *flumen*, *flamma*, qui peignent les effets de l'air, de l'eau et du feu. Puis, une infinité de mots ont été fabriqués, non-seulement sur le *souffle*, le *fleuve* et la *flamme*, mais sur-tout ce qui est ou paraît être dans un

état de *fluidité* aérienne, aquatique, ignée, *flûte*, *felouque*, *flambeau*, etc.

§. XX.

Les primitifs sont souvent inusités aussi.

Les *primitifs* sont aussi le plus souvent inusités comme *simples* dans les langues où on les emploie à la composition d'autres mots usités. On dit *auceps*, preneur d'oiseaux, *avium-ceps*: on dit *forceps*, *instrument à prendre ou à tirer dehors*, tenaille, *foras-ceps*: on dit *particeps*, celui qui *prend* part, *partis-ceps*; *manceps*, celui qui prend avec la main, *manu-ceps*. Le tout de la rac. *Cap*, qui désigne en général l'action de prendre. (Voyez §. 2 et 10 du chap. 11.) Mais le simple *ceps* n'est nullement en usage dans la langue latine. C'est une des raisons pour laquelle les primitifs, qui forment la véritable étymologie, ne sont pas toujours facilement apperçus, parce que ce sont des mots simples, dont on ne se sert pas. Il est fort ordinaire que les verbes composés ne soient pas d'usage au simple, et que le simple primordial ne soit pas reçu dans le langage, s'il n'est joint à une

préposition. En *français* on dit *concevoir*, *recevoir*, *décevoir*, *percevoir*. Mais on ne se sert pas du verbe simple *cevoir*, qui est pourtant le pur latin *capere*, sorti de la rac. *Cap*. On dit *accepter*; mais on ne dit pas le verbe simple *cepter*, qui est encore le pur latin *capere*. Le latin, au contraire, se sert également ici du simple et des composés, toutes les fois qu'il est question de *prendre* ou de modifier l'action de *prendre*; *Capere*, *concipere*, *recipere*, *decipere*, *percipere*, *accipere*, *acceptare*. Mais la langue française n'a formé son verbe simple et direct, *prendre*, que sur le latin *prehendere*, qui n'est pas fréquemment usité au simple. Et toutes les fois que le français emploie son verbe simple *prendre* en forme composée, il lui donne un sens tout-à-fait détourné du sens primitif; *apprendre*, *comprendre*, *reprendre*. Telles sont les variations de l'esprit dans l'usage qu'il fait des racines et des primitifs. Il s'écarte, il les étend; il abuse, en cent mille manières différentes, de l'institution originelle des mots. C'est ici que le langage se dilate amplement et arbitrairement,

mais toujours sur un fond primitif, dicté par la nature et par la nécessité. C'est ce qu'on a vu dans l'exemple détaillé, que j'ai donné (§. 4 et suiv. du chap. II.) des extensions qu'une seule des branches de la R. *Cap* a reçu dans l'usage de la seule langue latine.

§. XXI.

Exemple des occasions où les primitifs qui sont hors d'usage ailleurs, se sont conservés.

Les verbes simples, non usités dans une langue, s'y retrouvent néanmoins par fois, lorsque l'idée est un peu modifiée. On dit en français *Capter* pour *tâcher de prendre*. Ils s'y retrouvent encore dans les termes appropriées à certains arts, et consacrés à une seule occasion particulière. Au jeu de brelan, on dit *Caver*, *Capere*. *Caver* de sa boîte, ou *Caver* de sa poche, c'est *prendre*, dans sa boîte ou dans sa poche, les fiches ou l'argent qu'on doit jouer. Cet argent, qu'on appelle *prise* aux autres jeux, s'appelle *Cave* au brelan. Le hasard

y a conservé le mot simple et la ℞. *Cap*, inusités par-tout ailleurs.

Clin est un primitif presque inusité dans notre langue, où l'on rencontre fréquemment les composés de ce terme : *enclin*, *déclin*, etc. Le primitif ne s'y trouve jamais qu'avec un régime, et dans cette seule expression *un clin d'œil ;* mais ce germe que la voix applique en général, quand elle veut exprimer une descente, un penchant, une dégradation progressive, continuée, mais peu sensible, est la source de quantité d'expressions qui ont un rapport physique ou allégorique à cette première considération simple, *déclinaison*, *inclination*, *climat*, *climatérique*, etc. de même dans les langues grecque et latine, etc. *Clin* n'est pourtant qu'un primitif où l'organe figure la voix nazale *in* avec un coup de gorge coulé sur la langue, *CL*. C'est cette articulation de gorge coulée *CL*, qui est la véritable racine. La voix, par cette inflexion creuse et coulée, s'est méchaniquement efforcée de peindre une descente glissée. Elle n'emploie pas d'autres éléments que la *gorge coulée* dans la fabrique

première des mots français *glisser*, *couler*, du mot italien *calare* (descendre doucement, descendre en glissant. *Clin d'œil*, c'est la descente de la paupière sur l'*œil*. *Clignotement*, c'est l'habitude de ce mouvement. *Climat*, en langue grecque, c'est une échelle servant à descendre ou à monter peu-à-peu.

§. XXII.

Cause des variétés de dénomination d'un même objet en différens langages.

Voyez ici comment les hommes s'attachent à toutes espèces de considérations pour forger des mots, peindre les objets, et rendre leur conception, à force d'images naturelles. Pour dire une échelle, ou, en général, ce qui aide à descendre ou à monter, les uns disent, κλίμαξ ayant égard à la pente insensible, qu'ils expriment par la ℟. *CL*, c'est-à-dire, par une inflexion de gorge coulée-doux; les autres disent *scala*, ayant égard aux excavations où on met le pied; ce qu'il expriment par une inflexion creuse et appuyée, en tirant le terme de la ℟. *SC*, qui

désigne l'excavation : tandis que d'autres, portant leur considération sur les efforts que l'on fait pour monter, *gravir*, *grimper*, disent *Gradus*, peignent cet effort par l'inflexion creuse, poussée et rude, par la ר. GR, qui est un coup de gorge, rudement frôlé. Ces diverses manières de considérer le même objet, et de le saisir par les uns ou par les autres de ses effets, produisent dans les dénominations une diversité déja grande dans les racines même, et qui ne fait que croître dans leurs dérivés. Mais il n'y avait aucune diversité dans le but qu'on se proposait, ni dans la méchanique qu'on y employait. On avait toujours en vue de représenter l'objet par un son assimilé à ses effets, autant qu'il était possible.

§. XXIII.

Variations introduites par l'usage dans les dérivés d'un même primitif.

Quelquefois le langage, sans quitter la racine propre ni son verbe primitif, dérive à-la-fois par l'idée et par la figure ; variant, selon l'occasion, la forme de chaque dérivé, pour

pour l'approprier à chacune de ses idées. De la racine *tang* ou *tact*, le latin fait le verbe simple *tangere*, *tactum*, et le verbe composé *attingere*. Du latin *tactum*, l'italien fait le verbe simple, *toccar*, et le français le verbe *toucher*. Mais du latin *attingere*, le français ne fait pas *attoucher*, il fait le composé *atteindre*, s'attachant, par préférence dans la dérivation de son idée, à la forme matérielle du mot latin. D'autre part, l'anglais, employant ce mot en une signification détournée, dit *atteinder* pour *conviction*. Jamais le français ne dit *atteindre* pour *convaincre*, si ce n'est dans la formule consacrée à la Jurisprudence criminelle; *il est atteint et convaincu d'un crime*. Dans cette phrase, le mot *atteint* est tourné en image : il peint l'accusation comme ayant porté coup, et l'accusé comme *touché*, et frappé du coup. On trouve dans les termes *techniques*, consacrés aux arts et aux sciences plusieurs exemples de verbes où la racine primordiale est conservée; tantôt en son sens propre et originel, tantôt en une signification tout-à-fait détournée, et qu'on n'emploie jamais qu'en cette occasion.

§. XXIV.

Forme générale des racines et des dérivations par degrés.

Les racines sont courtes, communément mouosyllabes, et de deux ou de trois figures, une voyelle entre deux consonnes. Les dérivés s'allongent dessus et dessous par des prépositions et des terminaisons conformes à l'usage de chaque langue. La prononciation du vulgaire, rapide et mal articulée, abrége les mots composés, et varie les inflexions du même organe. Les seconds, dérivés de ceux-ci, prennent de nouvelles terminaisons dans les nouvelles langues où ils passent. On les abrége, on les altère encore par la prononciation; si bien que le signe radical se trouve quelquefois à la fin comme étouffé; et qu'un mot assez court, est souvent composé dans la filiation d'un grand nombre de syllabes. Comme chaque idiome a ses prépositions et ses terminaisons familières; comme la dérivation suppose, la plupart du tems, quelque chose d'ajouté à l'idée précédente,

les mots, à force de passer de langues en langues, et de s'éloigner de leur source, deviendraient à la fin d'une longueur impraticable, si la nécessité du discours, facile et courant, n'introduisait l'usage de les contracter par une prononciation rapide, qu'on suit après dans l'écriture, en abrégeant l'orthographe. Les exemples de ceci sont remarquables sur-tout dans les noms propres qui nous viennent des langues d'Orient, où l'usage est de composer ces noms de plusieurs mots distincts, que l'on a fondus ensemble en un seul terme rapide et plus commode. Exemple, *Sardanapale* pour *A-sar-adon-Baal;* Miramolin, pour *Emir-el-Moumenin.* Les contractions ou syncopes de cette espèce sont fréquentes, même dans les dialectes d'une même langue. Exemple, *dortoir* pour *dormitorium*, *desir* pour *desiderium*, *orpiment* pour *auripigmentum*, *rond* pour *rotundus*, *mûr* pour *maturus*, *croire* pour *credere*. Ils sont communs surtout dans les noms des lieux. Exemple, *Lyon* pour *Lugdunum*, *Melun* pour *Melodunum*, *Auxerre* pour *Altissiodurum*, *Mâcon* pour *Matisco*, *Lorraine* pour *Lotha-*

ringia, *Louis* pour *Litavicus* ou *Chlodovechus*.

Le fâcheux effet de ces contractions est d'empêcher le commun des hommes de reconnaître de combien de primitifs accumulés chaque mot simple est composé ; ce qui donnerait au vulgaire une idée beaucoup plus nette des choses, et lui faciliterait infiniment la connaissance des sciences, en lui développant d'un coup-d'œil toutes les idées qui sont entrées dans la composition de chaque mot. On a vu, dans le passage de Freret, que j'ai cité plus haut, que ce savant homme aurait voulu que chaque dérivé fît connaître, à la première vue, non-seulement la composition de l'idée correspondante ; mais encore en quelles idées simples il faudrait la résoudre en la décomposant. Ce qu'il proposait ici dans la fabrique d'une langue philosophique, se rencontre tout naturellement dans les nôtres. Mais il n'y a que des gens de lettres qui puissent le reconnaître, en procédant à l'analyse des termes, au moyen de laquelle ils retrouvent l'assemblage et le résultat des idées ; comme il n'y a que les anato-

mistes qui connaissent les ressorts et les causes actives du corps humain, dont tout le monde voit les mouvemens. Vouloir que l'assemblage des primitifs reste toujours présent à chaque dérivé, c'est exiger qu'un langage quelconque reste toujours fixe, et sans altération, dans la bouche de ceux qui le parlent; c'est demander une chose impraticable aux hommes. Si une langue philosophique, fabriquée dans la plus exacte perfection, devenait vulgaire, les traits en seraient défigurés au bout de peu de siècles.

Les contractions sont souvent assez fortes, pour donner un air primitif et monosyllabe à tel mot qui sera pourtant composé de trois autres primitifs. Un grammairien apperçoit fort bien dans le mot *Juste*, *Justus*, trois primitifs qui forment les trois élémens du mot, dont ils donnent en même-tems la définition complette : *Juri-stans-vir*; 1°. *Jus*; 2°. *ST*, signe radical et commun de la fixité; 3°. *us*, signe primitif et commun du genre masculin. (Voyez §. 31, de ce chap.); mais il n'y a que les grammairiens qui s'arrêtent à de telles observations, quand elles leur sont nécessaires;

dans le courant du discours, on n'y fait jamais aucune espèce d'attention. Il en faudrait beaucoup dans les noms où les primitifs, souvent tirés de divers langages, ne sont pas moins défigurés qu'entassés, quelquefois même sans que le mot conserve aucun rapport apparent avec plusieurs d'entr'eux. Par exemple, *Tierache*, (nom d'une contrée de Picardie), c'est *Thierry-lieu*, *Theodoriciacum*. Ce mot est composé de deux primitifs Grecs, Θεὸς, Dieu, δοῦς don, et de deux primitifs celtiques, *Rix*, puissance, Etat, seigneurie, Seigneur; *ac*, contrée, lieu, région, pays. Ainsi, le mot *Tierache*, par son développement, montre la raison historique du nom qu'il a reçu. C'est *Deo-dati domini pagus; le pays du Seigneur Dieu-donné.*

§. XXV.

Cause physique qui rend inévitable l'altération des primitifs.

Il serait fort utile sans doute que les hom-

mes n'eussent pas ainsi rendu méconnaissables les élémens de leurs discours, puisque la parole est le plus grand moyen qu'ils ayent de communiquer ensemble, et le principal instrument de la société humaine. Mais si l'on y fait attention, on reconnaîtra bientôt que ces altérations continuelles ont dans la nature des choses une cause physique, qui les rend inévitables; et qu'il n'est pas plus possible de fixer une langue parlée, que de fixer l'air invisible et mobile par sa nature : l'air est le véhicule du son; le son est le produit de la parole : produit invisible et mobile comme l'air qui frappe; comme lui variable par son essence. *Ex hoc omnis inconstantia tumultusque est.... Quid est enim vox, nisi intensio aëris, ut audiatur, linguæ formata percussu!* (SENEC. *Qu. nat.* II, 6.) Le même auteur dit, en parlant des mots : *Nascuntur enim in re fugaci et mutabili. Quomodo potest enim in aëre aliquid idem diu permanere; cùm ipse aer nunquam idem maneat!* (*ibid* VII.) L'effet du son est instantané et sans permanence. Dès qu'il est évanoui, il n'en reste qu'une mémoire in-

fidèle, sujette à le reproduire avec peu d'exactitude, quand on le répète. Ajoutons à ceci que la diversité des climats en met assez dans la construction des organes, pour rendre l'imitation correcte des mêmes sons, très-difficile entre les hommes. Il est probable que, sans ces inconvéniens, le genre humain n'aurait jamais parlé qu'un même langage. Il est du moins certain que, s'il existait une espèce d'hommes qui manquât totalement du sens de l'ouïe, et qui ne discourût que par écrit, son langage, n'opérant pas sur l'air, et ayant une manière permanente de fixer ses élémens, n'éprouverait que fort peu d'altération dans une longue suite de siècles et d'émigrations.

§. XXVI.

Observation particulière sur l'origine des mots français.

Les mots français, venus de la langue latine, se défont le plus souvent de leur terminaison inutile : par-là ils se rapprochent encore plus de la racine, que ceux même d'où ils paraissent sortis. Exemple :

collum, *col* : *pamus*, *pan* : *siccus*, *sec*. La langue latine a tiré quantité de mots du Celtique, tant par l'Etrusque, l'ombre et l'Osque, que par les Colonies Gauloises, qui s'établirent en Italie, lors de l'enfance de cette langue. Elle les chargea sans doute de ces terminaisons usitées chez elle ; et je ne m'éloigne point du tout de croire que ces mots sont restés immédiatement dans notre langue, et que nous les tenons plutôt des Celtes, que des Latins qui les avaient pareillement, et qui les ont trouvés semblables aux leurs, lorsqu'ils ont apporté parmi nous leur langue avec leur domination. En devenant dominante chez les Gaulois, elle y retrouva les mots qu'elle avait pris d'eux, tout établis : par conséquent il n'a pu ni dû y avoir alors aucune innovation, à cet égard, dans le langage des Gaulois. Il est naturel de penser que ces termes, qui sont parmi nous en grand nombre, se trouvent dans le français, plutôt parce qu'ils étaient déjà usités dans la langue nationale, que parce qu'ils y ont été introduits avec la langue latine qui les avait jadis adoptés. *Sec* vient plu-

tôt immédiatement du celtique *syck*, que du latin *siccus*, d'autant mieux que presque tous les termes, dont j'entends parler, rejettent la terminaison paragogique, que les Latins y avaient autrefois ajoutée, et que nous avons conservée sur le génitif latin dans ceux qui nous viennent réellement des Latins. *Sermon* ne vient pas du nominatif *sermo*, mais du génitif *sermonis*.

§. XXVII.

Il y a des racines, autrefois venues de notre langue, qui y sont rentrées sous une autre forme, et sous un autre son, mais avec la même valeur significative, qui n'est plus guères entendue.

Les Latins nous ont quelquefois rapporté nos propres mots celtiques, assez altérés pour être méconnus au premier coup-d'œil. Nous les employons tantôt comme nous les avons reçus des Romains, tantôt tels que nous les tenons de nos anciens patriotes. Mais, dans ce dernier cas, nous ne les entendons guères, et nous n'avons fait que multiplier les termes, sans

multiplier les idées. La terminaison *Gill*, *Gilum*, est très-commune en notre ancien langage dans les noms de lieux. Nous la rendons en français par la terminaison *euil : Nantogillum, Nanteuil : Vernogilum, Verneuil;* et les italiens par *oglio : Brogilum, Broglio,* Breuil. Cette expression signifie primitivement *rivus, aqua parva, locus ad rivum.* On en a étendu le sens à désigner un lieu, une habitation quelconque, ainsi qu'il est arrivé aux mots radicaux *ac, aun, an, tan, dun,* à-peu-près synonimes de celui-ci. Les Latins en ont fait *acum;* ou *amnis, ona, enus;* ou *tania, dunum.* Ces trois expressions signifient *lieu habité,* et les deux derniers plus particulièrement, *lieu* voisin de l'eau. De même *Gil, Will,* ou *euill,* en la langue celtique, désigne le lieu, l'endroit, l'habitation. Les Gaulois des Colonies d'Italie ont porté ce mot dans la langue latine, où il est si commun en ce sens. Les Romains, qui le prononcent *Villa,* l'ont rapporté dans notre langue française, où, selon leur manière d'écrire, nous le prononçons le plus souvent *Ville.* Et puisque

nous l'avons reçu, c'est de cette manière qu'on aurait dû rendre les noms de lieux gaulois en *guil* et en *Will*. Mais, au lieu d'en user ainsi, on leur a conservé une tournure barbare, en les traduisant par *Gilum*, *euil* ou *oglio;* termes qu'on n'entend pas, et qui ne ressemblent plus à *Ville*. C'est ainsi qu'à force d'émigrations, les mots, même les mots identiques pour le sens et la figure, se multiplient, s'altèrent et deviennent méconnaissables, lors même qu'ils sont revenus à la source dont ils étaient sortis.

La terminaison *ieu*, si commune dans les noms géographiques, est peut-être la même que celle en *euil:* en tout cas elle est certainement la même pour le sens que le celtique *ac*, qui a la même force significative, et désigne le lieu. *Maximiacum*, Meximieux : *Gordiacum*, Cordieu : *Cremiacum*, Crémieu. D'autres pays mettent cette terminaison en *ec*, comme *Meriadec*, Kergournadec, ou en *ex*, comme *Tournex*, *Fernex:* d'autres conservent sans altération l'*ac* celtique. *Cognac*, *Fronsac*, *Armagnac*. C'est de cette racine que viennent

nent tant d'autres terminaisons patrionimiques en *ic*, *inc*, *ing* ou *ens*. *Germanicus*, *Lotharingia*, *Turonenses*, etc.

§. XXVIII.

La racine des verbes est dans l'impératif.

Selon la remarque de Leibnitz (*Otium Hanoverianum*, pag. 427), la vraie racine des verbes est dans l'impératif. Le premier et le plus naturel usage du verbe est de s'en servir à l'impératif, en ordonnant l'action qui est à faire. Ex. *vois*, *prends*, *tiens*, *fais*. Ce tems du verbe est fort souvent monosyllabe dans la plûpart des langues. Lors même qu'il ne l'est pas, il est plus dépouillé qu'aucun autre des additions terminatives ou augmentatives, qui chargent la racine première du mot, et peuvent empêcher qu'on ne la discerne. En rangeant les verbes synonimes de toutes les langues sur leur ℟. première, il est à propos de se servir de ce tems absolu, plutôt que de l'infinitif qui est allongé, et que du présent de l'indicatif qui, sans être plus long dans certaines langues,

exige en plusieurs l'adjonction du pronom. Exemple : *Da*, *Do; Donne*, *je Donne*.

§. XXIX.

Du signe radical de la négation et de la formule des locutions négatives.

L'homme, pour communiquer ses perceptions, a besoin d'exprimer non-seulement les objets existans, et la manière de leur existence, mais encore de quelle manière ils n'existent pas. De même pour les sentimens, il a besoin de faire connaître s'ils sont conformes ou non-conformes à sa volonté. Il faut donc qu'outre les diverses racines, servant à exprimer les idées positives, et les diverses classes d'objets, il ait une autre racine qui lui serve aux idées négatives, purement appropriée à indiquer que ce qu'il peint n'est pas dans ce qu'il veut peindre. Une seule racine suffit par-tout à cet effet, à quelqu'objet qu'on l'adapte. La négation n'étant qu'un sentiment absolu et privatif, une pure contre-assertion, c'est assez qu'il y ait un signe vocal, une articulation d'or-

gane consacrée à avertir l'auditeur que ce que l'on dit n'est pas dans le sujet dont on parle. Le sentiment négatif renfermant en soi une volonté positive et contraire, il n'est pas difficile à l'homme de l'exprimer par un geste, ou, ce qui est la même chose, par un coup d'organe ; car les sons vocaux quelconques ne sont qu'autant de gestes de l'organe vocal. Dans la formation de plusieurs langages, l'homme a choisi pour l'expression du sentiment négatif le geste nasal, soit voyelle, soit consonne. N'aurait-il pas été naturellement conduit à ce choix par la raison que des deux tuyaux dont l'instrument vocal est composé, (Voyez §. 18 du chap. 2 et 4 du ch. 3,) celui du nez est le moins usité, et qu'il change le son de la voyelle ; ce qui lui aura machinalement mérité la préférence pour l'interjection du doute, et pour l'expression de l'idée privative : (Voyez §. 3 du ch. 3 et 3 du chap. 5); car il est assez simple de toucher les sons de cette espèce sur la moindre partie de l'instrument ? On a donc souvent employé ici la voyelle nazale IN, ou la consonne nazale S, ou la con-

sonne très-liquide N, laquelle a beaucoup d'analogie avec la voyelle nazale. Dans le nombre des consonnes de l'alphabet Malabare, on trouve une consonne N purement nazale, particulière aux Indiens, et différente de l'N ordinaire, consonne de langue qui se trouve aussi dans le même alphabet. J'ai déjà remarqué ci-dessus cette analogie entre l'N, le tuyau nazal, et le sentiment négatif, lorsque j'ai fait voir (§. 7 du ch. 3, et 3 du chap. 5), par des exemples très-frappans, que ce rapport du sentiment de l'organe tenait au physique de la machine, et prouvait une détermination donnée par la nature.

S'il est possible d'exprimer par le geste vocal le sentiment négatif, il ne l'est pas de peindre la négation d'un objet extérieur, ni de donner à la privation, autrement que par une méthode fort indirecte, un nom qu'elle ne pouvait recevoir d'une manière purement positive. Comment aurait-on pu prendre le néant, *non ens*, dont il est impossible d'avoir d'image, et par conséquent d'idée, et dont l'essence chimérique est de n'exister pas? Comment

lui donner un nom, puisque les mots, dans leur origine, ne sont que des peintures plus ou moins imparfaites des choses réelles ? On ne l'a pu ; mais en remplacement on a adopté le geste vocal du sentiment négatif, en le transportant, par analogie, des sentimens intérieurs aux objets extérieurs. Plusieurs nations ont, par exemple, pris la voyelle nazale *in*, ou la consonne nazale *S*, qu'elles ont jointe au nom positif de l'objet, pour signifier qu'il fallait entendre le contraire de ce qu'on disait, *infinité*, *sfortunato*, etc. Sur le germe de l'articulation N, analogue à la voix nazale, on fait la racine *non*, *ne*, *ni*, *nec* et le verbe *nego*. Ce signe radical a été apposé partout aux locutions de cette espèce, comme marque générale faite pour avertir du vrai sens de la locution. Mais jamais on ne l'emploie, ni on ne pourrait l'employer, sans le joindre à un mot positif ; de sorte qu'on annonce séparément, quoiqu'à-la-fois, l'existence réelle et le signe négatif. En un mot, il est impossible de former un nom absolument privatif, c'est-à-dire une locution qui ne contienne pas une

idée vraiment positive. Même dans ceux que l'usage regarde comme termes négatifs, aucun ne l'est ; mais au contraire, *rien* signifie précisément *quelque chose*. On ne l'emploie en sens contraire que parce que l'on fait toujours précéder une négative. *Non habeo rem ; Je n'ai rien.* De même en latin *nihil, hilum*, étant un vieux mot de cette langue, qui signifie *chose, quelque chose*, le même que le grec ὑλη, i. e. *materia ;* on y a joint le signe négatif *ni*, pour en faire *nihilum*, et désigner la privation d'existence. De même *personne*, en latin *nemo, ne-homo*. De même *pas* et *point*, et en certains patois, *gens, passus, punctum, genus*, termes physiques de la langue latine, qu'on a traduits dans notre langue, pour désigner *quelque chose en général*, et qu'on n'y peut employer, sans y joindre la n. de négation : non plus que *jamais*, qui, à la lettre, signifie toujours (*à jamais*, i. e. à toujours), et qui ne veut dire le contraire qu'au moyen du signe opposé qu'on joint à la phrase ; *je n'en veux pas, je n'en ai point, je n'y vais jamais.* Observons en passant sur ce

mot *jamais*, que c'est une expression fort bien faite, quoique peut-être sans réflexion, sur les deux adverbes latins *jam*, déjà, *magis*, encore plus, qui représentent le passé et l'avenir; ce qui est *déjà*, et ce qui arrivera *encore*: il n'y avait pas de meilleure manière de rendre l'idée de l'infini. Ce mot *jamais* est beaucoup mieux fabriqué que le latin *unquam*, ou *ne unquam*.

Il y a des mots où la racine négative semble disparaître, tant on est accoutumé à s'en servir pour un sens ou pour une idée positive. Tel est le mot *nécessité* qui exprime qu'une chose se fait absolument, toujours et sans cesser; *ne-cessare*.

§. XXX.

Difficulté de connaître la racine organique des particules et des prépositions.

J'ai fait voir, §. 2 du chap. 11, combien il était difficile de trouver le premier germe radical des particules conjonctives du discours. Leur examen m'a fait pencher à croire qu'elles étaient pour la plupart arbi-

traires, et que le prompt et prodigieux besoin qu'on en a pour s'énoncer, ayant forcé les hommes de chaque pays à prendre le premier monosyllabe ou geste vocal indéterminé qui lui venait à la bouche dans le besoin pressant, l'usage réitéré, en avait déterminé l'habitude significative.

Il n'est guère plus aisé d'assigner la première origine des prépositions, quoiqu'un peu plus composées que les simples particules conjonctives. Je ne dirai rien de fort satisfaisant, si je dis sur les particules *in* et *ex*, qui marquent le *dedans* et le *dehors*, la même chose qu'avance Nigidius sur les pronoms *nos* et *vos*; savoir, que le mouvement de l'organe se fait en retour intérieur dans le premier, et pousse le son à l'extérieur dans le second. Les langages ont peu de variétés dans les prépositions, les empruntant d'un langage à l'autre, et les cumulant quelquefois avec profusion les unes sur les autres, pour n'en former qu'une seule; comme lorsque nous disons en français *auparavant*, en réunissant quatre prépositions latines *ad-per-ab-ante*. Les nôtres sont grecques pour la

plupart. L'origine ancienne des mots grecs primitifs, nous est anjourd'hui le plus souvent inconnue; de sorte qu'on ne saurait discerner quelles sont les prépositions radicales, ou celles qui ont été formées par la contraction de certains mots plus composés. On voit bien que *sur* vient de *super*; *super* de ὑπερ et celui-ci du Chaldéen עבר (*ibr.*) On voit bien que *præ* et *pro* ont rapport à *primus*; que *chez* est une traduction de l'italien *casa*; et que quand on dit *chez vous*, c'est comme si l'on disait *casavoi* (maison de vous). Et encore ce dernier mot est plutôt, dans notre langue, un adverbe qu'une particule, ainsi que beaucoup d'autres dont l'origine devient plus facile à reconnaître. Mais quand ce sont de pures particules, il est mal-aisé de retrouver la première cause de leur formation, qui sans doute a souvent été arbitraire et précipitée; comme je l'ai remarqué, en parlant de petites expressions conjonctives, qui ne servent qu'à former la liaison du discours. (V. §. 4, ch. II).

§. XXXI.

Remarques sur les racines des terminaisons.

Quant aux terminaisons, j'en ai aussi parlé plus haut, et n'ai pas fait difficulté d'avouer, avec quelques Grammairiens, qu'un bon nombre d'entr'elles ont leur racine propre et particulière, reconnaissable à la force significative, et à l'idée accessoire que les terminaisons ajoutent à chaque mot. Cette partie de la matière étymologique est curieuse; mais si l'on voulait la traiter en détail, on ferait peut-être un livre entier. Chaque langue a ses terminaisons propres, caractéristiques de son idiôme et de sa syntaxe. Chaque langue en a un très-grand nombre et de très-variées: cependant la plupart sont copiées et dérivées les unes des autres. Il est facile d'observer que la plus grande partie de celles de nos dialectes, sortis du latin, sont celles même de la langue latine.

On pourrait diviser les terminaisons en trois classes, eu égard à leurs racines.

1°. Celles qui ont une racine évidente et connue, et qu'on voit être par elles-mêmes de vrais mots autrefois séparés de ceux auxquels on les a joint, pour ajouter à ceux-ci le sens accessoire de ceux-là : comme serait *sîturire*, brûler de soif, *siti ureri*, et les autres exemples cités, §. 3, chap. II. On peut mettre dans cette classe celles qui, sans être évidentes, sont fort vraisemblables ; comme il est certain que *ment*, terminaison de nos adverbes, vient de *mente* ; *prudement*, *prudenti mente* : *fortement*, *forti mente* ; que *age* vient souvent d'*agere* ou d'*agens* : *partage*, *partem agens* : *courage*, *cor agens*, etc. Ces deux formules-ci nous viennent de l'italien, qui dit *mente*, *agio*.

2°. Celles qui ne sont que des dérivés d'autres langues anciennes, qu'un langage plus moderne a copiées. Je les appelle *dérivés*, plutôt que *racines*, parce qu'en les remontant aux plus anciennes langues, on ne les y trouve pas employées seules et comme mots isolés, qui avaient leur signification propre, ainsi que ceux de la classe précédente. Les latins ont quatre terminai-

sons dans leur langue, pour marquer le mode infinitif du verbe, *are*, *ēre*, *ĕre*, *ire*. Elles forment les quatre conjugaisons de leur syntaxe : le français les a copiées pour les quatre conjugaisons de la sienne, *er*, *oir*, *re*, *ir*: *aimer*, *avoir*, *rendre*, *ouïr*. Mais en latin ces signes paraissent arbitrairement choisis pour désigner l'infinitif : ils ne sont employés que comme pure terminaison. On ne les trouve pas ailleurs comme mots simples, ayant une signification isolée et particulière, qui ait pu les faire appliquer par préférence aux verbes *amare*, *habere*, *rendere*, *audire*, comme circonstance accessoire pour en marquer l'infinitif. Il en est de même de toutes les terminaisons, tant des verbes conjugués, que des noms déclinés. J'en ai donné les exemples dans le chapitre II. Nous avons formé les nominatifs de notre langue, tantôt sur le nominatif, tantôt sur le génitif du latin, en conservant les désinences à-peu-près pareilles : *honor*, honneur, *quantitas*, quantité, *clementia*, clémence, *actionis*, action. Nous les tirons souvent et immédiatement de l'italien qui les

a prises du latin : souvent encore nous ne les exprimons que par notre *e muet*, (*justus*, juste.) Nous les supprimons en partie (*supplementum*, supplément) ou même tout-à-fait (*fortis*, fort.) Dans toutes ces désinences, nous voyons bien la cause dérivative ; mais nous ne trouvons pas la cause radicale, si ce n'est dans un petit nombre de cas où elle se laisse appercevoir ; et alors les terminaisons rentrent dans la classe précédente. Par exemple, le latin forme ses terminaisons des trois genres, masculin, féminin et neutre, *us*, *a*, *um*, à l'imitation du grec ος, η, ον. Je ne vois pas la raison primitive du choix pour les deux derniers genres ; mais je crois l'entrevoir pour le premier. La terminaison habituelle du grec en *os*, convertie par le latin en *us*, laquelle désigne, chez l'un et chez l'autre peuple, le genre masculin dans les noms tant substantifs que personnels, paraît répondre à la terminaison égyptienne *is* ou *es ;* du moins si les Grecs, dans leurs Histoires, nous ont fidèlement rendu les noms de cette langue, sans y ajouter une finale à leur mode. Alors il serait naturel

de dériver cette finale *is* du mot oriental *ish* qui signifie *vir, le mâle ;* et ce serait la raison qui l'aurait fait choisir pour désigner le genre masculin.

3°. Celles où l'on n'apperçoit aucune trace de racine ni de dérivation ; mais qui paraissent être de pure fantaisie de la part du peuple qui les emploie. Peut-être celles de la seconde classe ont d'abord été de ce genre dans leur première origine. Il y en a fort peu de cette espèce dans notre langue française, peut-être même point du tout. Du moins il ne s'en présente aucune à ma mémoire que je puisse citer pour exemple : mais elle n'est pas la seule langue que je considère ici. Il y a tant d'anomalies dans les langages, que, peut-être à cet égard, peuvent-elles fournir une classe particulière de finales.

Si les terminaisons de tous les langages étaient réduites en tables, et accouplées parallèlement de suite dans leur ordre de filiation, on les verrait sortir les unes des autres par la dérivation, et se rassembler comme les mots, sous un petit nombre de primitifs. Une pareille table serait très-

utile à joindre à l'archéologue ou nomenclature universelle, dont je traite dans le chap. 16. On mettrait à chaque article l'explication de ce que signifie chacun de ces accessoires ajoutés à la fin des mots. Ce serait un tableau rapproché d'une grande partie de la syntaxe des langues : il en abrégerait l'étude ennuyeuse, et en faciliterait beaucoup la connaissance.

Freret remarque avec raison (*dans l'Éloge de Fourmont*) que les différens langages n'ayant tous qu'un seul et même objet, celui de communiquer aux autres hommes nos idées, nos affections et nos jugemens, par le moyen des sons de la parole, une des plus grandes sources de la variété qui règne entr'eux, c'est celle qui règne dans le choix des moyens employés pour exprimer la liaison et les rapports que nous appercevons entre les idées, l'action et la réaction des objets les uns sur les autres, et l'impression qu'ils font sur nous. Qu'on emploie des signes particuliers pour désigner ces différens rapports Que la plupart des langages les joigneut. et les attachent à ceux qui étaient déjà

établis pour exprimer les idées même ; ensorte que les deux signes réunis ne font plus qu'un seul et même mot. Que les changemens de rapport entre les idées se marquent par un changement et par une altération faite dans le mot. Que les hommes, qui se sont accordés dans le choix des moyens de les exprimer, qui conviennent dans la manière d'employer et de combiner les mêmes signes, parlent le même langage, et peuvent converser entr'eux ; de légères nuances de variétés ne suffisant pas pour constituer une nouvelle langue, mais seulement différens dialectes.

On les a combinées ensemble, autant et aussi souvent que les objets extérieurs et leurs circonstances étaient combinés dans l'esprit. « Les élémens vocaux, dit Freret, » *Mém. de l'Acad. Tom. XVIII*,) suivent l'analogie des idées qu'ils expriment : or, le nombre de nos idées primitives est assez borné. Toutes nos » autres idées, perceptions, jugemens et » sentimens sont composés des premières » idées simples, diversement combinées. » Ces différentes combinaisons forment en-

» core, à tout moment, de nouveaux rap-
» ports, et par conséquent de nouveaux
» assemblages : ainsi, quoique le nombre
» des idées primordiales soit assez borné,
» celui des idées complexes ou dérivées
» croît à proportion que nous avons acquis
» plus de connaissances. On peut observer
» la même progression dans les langues.
» Un assez petit nombre de termes pri-
» mitifs, que l'on appelle *Racines*, répon-
» dent aux idées simples, et forment un
» très-grand nombre de dérivés qui, com-
» binés encore entr'eux, ou avec d'autres
» racines, forment tous les mots qui ex-
» priment les idées composées.... Une lan-
» gue véritablement philosophique serait,
» ajoute-t-il, celle qui exprimerait tou-
» jours les idées simples ou primitives par
» des termes radicaux, et les idées com-
» plexes par des termes dérivés ou compo-
» sés de ces premiers. Le dernier point
» de perfection serait de s'exprimer de
» telle façon, que chaque mot dérivé fît
» connaître, à la première vue, non-seule-
» ment la composition de l'idée correspon-
» dante, mais encore en quelles idées

» simples il la faudrait résoudre, en la » décomposant. Nous n'avons point de » langues où l'on paraisse avoir eu cette » vue, si ce n'est dans l'écriture chinoise. » Les idées simples et primordiales, ou » celles qui sont participées par un grand » nombre d'êtres particuliers, y sont ex- » primées par des caractères simples et » radicaux; et les idées complexes ou dé- » rivées sont représentées par des carac- » tères composés de ces premiers, que » nous avons nommés *simples*. » Si Freret y avait voulu faire attention, il aurait reconnu le même méchanisme dans nos langues. Un son composé n'y est qu'un amas de primitifs simples. Toute la différence entre les Chinois et l'Européen, est que l'un forme la composition par des traits, et l'autre par des sons.

CHAPITRE XV.

Des Principes et des Règles critiques de l'Art étymologique.

§. I.

Quels sont les principes qui doivent guider en étymologie.

LES règles qui doivent guider en étymologie sont tirées du sens, de la figure, et du son du mot dérivé, comparés avec le sens, la figure et le son du mot dérivant. 1°. L'identité du sens et de la signification fait raisonnablement présumer que l'idée, l'objet, et la dénomination étant les mêmes ou pareils, le mot est aussi le même, si les autres circonstances nécessaires s'y rencontrent. 2°. La figure marque ce qui est du ressort de la vue : elle sert à rectifier l'altération continuelle que le simple son a soufferte d'une prononcia-

tion rapide ou trop difficile à exécuter : elle indique par les caractéristiques de lettres propres à chaque peuple de quelle langue sort une expression, et que c'est-là qu'il en faut aller chercher l'origine. 3°. Le son fait entendre quels organes sont employés pour le produire; en quel ordre ils agissent : il apprend qu'on ne doit avoir aucun égard aux diversités d'inflexions; quand on reconnaît que malgré leurs variétés, elles partent du même organe; qu'en matière de dérivation la voyelle ne doit presque être comptée pour rien; et qu'il faut s'arrêter aux consonnes pour vérifier si, malgré leur différence de figure dans les deux mots comparés, elles ne viennent pas du même organe; selon le principe physique établi (§. 17, du chap. 2.) que chaque organe forme sa classe particulière d'articulations facilement permutables entr'elles. Quand ces trois règles tirées de l'esprit, de la vue et de l'ouie, se trouvent d'accord en un même sujet d'observation, l'étymologie en question est comme démontrée.

§. II.

La langue étymologique parle plus à l'esprit qu'à l'œil, et plus à l'œil qu'à l'oreille.

On voit assez qu'entre ces trois conditions ci-dessus exigées, la première, relative à l'objet exprimé où se trouve le point commun de tendance générale (Voyez §. 3 du chap. 1,) mérite la préférence sur les deux autres; et qu'il faut donner beaucoup plus d'attention au sens qu'au son ou à la figure des mots. La langue étymologique parle à l'esprit plutôt qu'aux yeux ou qu'aux oreilles. Mais elle parle bien moins encore aux oreilles qu'aux yeux. La raison en est que l'image, qui est du département de la vue, étant aussi permanente que la voix, qui est du département de l'ouie l'est peu, doit par conséquent être moins sujette à subir des changemens de forme. Ainsi lors même qu'on ne retrouve plus rien dans le son, on retrouve tout dans la figure avec un peu d'examen. Le son ne consiste que dans la voyelle,

qui chez tous les hommes est tout-à-fait vague. La figure au contraire ne consiste que dans la lettre, qui quoique variable, ne s'égare que rarement tout-à-fait, ne sortant même guères des bornes de l'organe qui lui est propre.

§. III.

Preuve de la bonté d'une étymologie.

Exemple. Si je dis que le français *sceau* vient du latin *sigillum*, l'identité de signification me montre d'abord que je dis vrai. L'oreille au contraire me doit faire juger que je dis faux, n'y ayant aucune ressemblance entre le son *sò*, comme on le prononce, et le latin *sigillum*. Entre ces deux juges d'opinion contraire je sais que le premier est le meilleur que je puisse avoir en pareille matière, pourvu qu'il soit appuyé d'ailleurs; car il ne prouverait rien seul. Consultons donc la figure; et sachant que l'ancienne terminaison française en *el* a été récemment changée en *eau* dans plusieurs termes; que l'on disait *scel* au lieu de *sceau*, et que l'ancienne terminaison s'est même

conservée dans les composés du mot que j'examine, puisque l'on dit *contre-scel* et non pas *contre-sceau*, alors je retrouve dans le latin *sigillum* et dans le français *scel* la même suite de lettres ou d'articulations organiques, *sgl* et *scl* : c'est-à-dire, que le *nez*, la *gorge* et la *langue* ont agi dans le même ordre en formant ces deux mots : par où je vois que j'ai eu raison de déférer à l'identité du sens, plutôt qu'à la contrariété des sons. S'il est ensuite question d'examiner le mot *saut* où le son *sò* est le même que dans le terme précédent, sans y déférer, la figure et le sens me font voir que l'origine est dans le latin *saltus*. De même pour le mot *seau* à puiser, où le son est pareil et la figure presque pareille, je ne défère ni à l'un ni à l'autre : pour ne m'arrêter qu'à la signification qui me fait voir qu'il faut tirer ce terme du latin de même sens *situla*, et de la Bx. *sitis*, quoique la figure et le son du mot français soient altérés au point de ne conserver presque plus aucun rapport avec la racine. Mais je comprends sans peine que l'altération vient de ce qu'en élidant par une

prononciation rapide le *t* qui est au milieu du mot *situla*, on disait *siula*, d'où on a fait *seille* en vieux français, et ensuite *seau* en français moderne, par le changement ordinaire et ci-dessus mentionné d'*eil* en *eau* : ainsi le mot s'est fort éloigné de sa ℞ *sitis*, parce que la prononciation vicieuse a détruit le *t* qui était l'un des caractéristiques radicaux.

Dans le français *pain* aliment, *pin* arbre, semblable de son, peu différent de figure; dans l'anglais, *pin*, i. e. épingle, tout pareil au précédent à la vue et à l'ouïe, la raison me fait discerner qu'il faut les deriver de *panis*, de *pinus*, et de *spina* : quant au français, *peint*, l'idée, l'oreille et la vue s'accordent à me montrer qu'il vient de *pingo*, *pictum*.

§. IV.

Observation à faire sur l'application des principes à la preuve.

Il y a néanmoins quelques occasions où ce n'est pas assez de consulter le sens, la figure et le son. Il ne suffit pas même d'avoir

voir observé le caractéristique du mot pour reconnaître en quelle langue il en faut chercher l'origine. Il faut encore s'assurer de certains faits dont la réalité pourrait détruire l'opération de l'ouvrier. Car l'esprit travaille en vain ; c'est inutilement qu'il forme son jugement sur des preuves apparentes, si elles sont démenties par la vérité historique. Que je cherche, par exemple, l'origine du mot *pirogue*, qui est le nom d'un petit canot, dont les Indiens de la mer Pacifique se servent pour traverser l'eau d'une île à l'autre, j'aurai volontiers recours à la langue espagnole : d'autant mieux que tout ce parage est journellement fréquenté, et en partie habité par les Espagnols, qui ont répandu dans ces climats une infinité d'expressions de leur langue. Je dirai donc, que *pirogue* vient de *por aguas*, et je croirai d'abord que j'ai rencontré juste, puisqu'en cherchant dans la langue à laquelle je pouvais vraisemblablement m'adresser, j'ai trouvé la convenance assez bonne pour le sens, plus formelle encore pour la figure et pour le son. Mais en apprenant des voyageurs

que ce mot *pirogue* est ancien dans la langue Indienne, je reconnaîtrai aussi-tôt que la dérivation que je viens de donner est fausse : que c'est par un hazard singulier qu'une signification assez juste tirée de la langue Espagnole, où j'ai pu la chercher, se trouve appuyée d'une conformité de figure et de son, et que c'était le cas de m'assurer avant tout par le fait, s'il était vrai que le mot yînt réellement de la langue espagnole où je le cherchais. Je n'en regarderai pas moins comme certains les quatre élémens que j'ai posés comme principes pour opérer avec certitude en étymologie ; savoir la langue d'où le mot est venu, la figure du mot, le rapport du son, et la vérité de la signification, pourvu toutefois que l'application de ces quatre élémens soit juste dans tous les points; car mon erreur n'était née que d'une fausse application du premier de ces quatre points. L'étymologie tirée de *por aguas*, ne s'est pas trouvée juste, parce qu'encore qu'il soit vraisemblable que le mot *pirogue* puisse être né de la langue des Espagnols qui ont introduit plusieurs mots dans ces îles, il n'est néanmoins pas

vrai en fait qu'ils y aient introduit celui-ci, qui était en usage dans la langue indienne avant leur arrivée.

On pourrait croire que *Stamboul*, nom que les Turcs donnent à la ville de Constantinople, est une forte contraction du vrai nom de cette ville : *Stanpol* pour *Constantinopolis*. Mais le prince Cantemir, bien instruit des faits, nous apprend qu'il vient plus simplement d'εἰς, τὴν, πολιν, c'est-à-dire *à la ville*. Les Turcs, lors de leur invasion en Thrace, entendant dire aux Grecs de la campagne qui allaient à Constantinople, qu'ils allaient à la ville εἰς τὴν πολίν prirent l'habitude d'appeller la ville *Stanpol*. Au reste, le primitif πολις se trouve de même dans l'une et dans l'autre origine.

Nous appellons *Truchemens* (interprètes) les personnes dont on se sert à Constantinople, et dans le Levant pour expliquer de part et d'autre aux gens d'Europe et d'Orient qui ont des affaires ensemble, ce que chacun dit en la langue de son pays. Si quelqu'un lit dans le poëme du Boïardo, le mot *Turcimano* (homme Turc) que le

venaient chasser; mais dès qu'ils avaient le dos tourné, les petits garçons se rassemblaient, et se remettaient à fronder comme auparavant. Ce fut en ce même tems que s'élevèrent les troubles entre la cour et le parlement, au sujet des impôts, dont le peuple se voyait accablé sous le ministère du cardinal Mazarin. La chaleur devint extrême dans les deux parties, et les vexations du ministre furent cause que le parlement s'oublia de son côté jusqu'à former plusieurs délibérations téméraires. Un jour Bachaumont, conseiller au parlement, jeune homme de beaucoup d'esprit, entendant le président le Cogneux, son père, parler d'une manière qui ne lui plaisait pas, dit, en faisant allusion aux petits garçons de la Bute St. Roch, qu'il se taisait en sa présence; mais que dès qu'il n'y serait plus, il se préparait à fronder contre cet avis. D'autres racontent que Gaston, duc d'Orléans, étant venu assister aux délibérations du parlement pour en modérer la vivacité, Bachaumont voyant qu'on n'osait opiner en présence de ce prince aussi librement que de coutume, dit à son voisin : « si

fortè virum quem conspexere, silent; » mais quand il n'y sera plus, il faudra » fronder comme il faut ». Cette expression parut plaisante, et se mit à la mode, comme il arrive presque toujours en France. On fit la chanson qui commençait :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Toutes les petites parures nouvelles ou autres choses d'un usage encore plus commun se nommèrent *à la fronde*. Le nom de *frondeur* fut donné à la faction opposée à la cour. Le cardinal contribua lui-même à donner cours à cette expression, dans un moment de réconciliation qu'il y eut entre le parlement et lui, où il dit en badinant aux députés de cette compagnie, qu'il était devenu *frondeur*, et leur fit voir son chapeau garni d'une fronde en guise de cordon. C'est ainsi que le mot *fronder* s'est introduit parmi nous dans la signification ci-dessus rapportée. On a coutume d'appel-

ler *frondeurs* ceux qui critiquent le gouvernement présent.

§. V.

Nécessité de procéder avec exactitude en déduisant les principes d'un art, quand même l'art serait de peu d'importance.

En étymologie, comme en toute autre matière, il faut commencer par être bien instruit de la vérité des faits avant que d'en tirer des conséquences : *Ex facto jus oritur.* Ici comme ailleurs, et peut-être même plus souvent, la rencontre fortuite des convenances et des circonstances peut rendre tout-à-fait vraisemblable une chose qui n'est néanmoins pas vraie. L'étymologie demande autant, et plus de discernement, d'attention et de connaissances détaillées, qu'aucune autre science. J'entends que beaucoup de gens me diront là-dessus qu'il n'importe guères si l'on se trompe, ou non, en cette matière. J'en conviendrai sans peine, et je ne laisserai pas que d'ajouter, pour réponse, que ceux qui raisonnent ainsi, font un raisonnement fort plat, parce que, lorsqu'un

écrivain s'engage à donner les principes d'un art (frivole ou non,) il doit s'appliquer à le faire avec la plus grande justesse possible. Et quant à cette prétendue frivolité reprochée à l'art dont je traite ici, le reproche n'est pas mieux fondé que celui qu'on pourrait faire à tant d'autres sciences, arts, ou connaissances qui, sans être de première ni de seconde nécessité pour l'homme, ne laissent pas que d'amuser agréablement ou utilement la curiosité de l'esprit humain. Celui-ci a de plus l'avantage de former sa raison dans un des principaux exercices qu'il en fait; savoir, dans la logique des paroles qui consiste dans la juste convenance des mots avec les idées qu'ils expriment, et avec les objets qu'ils représentent.

§. VI.

On doit chercher les étymologies dans la langue du pays même, à moins qu'il n'y ait quelque raison connue de les chercher dans un autre langage.

L'étymologiste doit s'attacher, avec soin,

à la langue d'où le mot dont il recherche l'origine, doit naturellement être sorti, et ne pas adopter légèrement les significations, mêmes vraisemblables, qu'un autre langage lui offrirait, s'il n'a la preuve que le nom a été imposé par le peuple qui le parlait. Il ne tirera pas le nom des Georgiens des mots grecs γῆ et ἔργον comme si c'était γεωργοι *laboureurs*, *travaillans à la terre;* bien que les noms des peuples aient souvent une origine de cette espèce. Car, outre que les Georgiens ne sont pas plus adonnés à l'agriculture que quantité d'autres nations, la langue grecque n'est pas la langue natale du pays. Il tirera le nom de la Georgie du fleuve *Kur* ou *Cyrus* qui l'arrose. Les Orientaux appellent la Georgie *Gurgistan* (pays de Kur); et le mot Kur, chez les anciens Orientaux, signifie *scaturire*, nom convenable à une source et une rivière. Nous savons qu'il est le primitif de celui que les Phéniciens donnèrent à la célèbre ville de Cyrène, en Lybie, à cause des sources d'eau dont elle était environnée. Une partie des habitans des contrées de l'Asie, habitées par les Georgiens,

portaient autrefois les noms de *Cardiani* et de *Gordyæni*. Les nationaux se donnent aujourd'hui celui de *Carthuels*. Près de-là les *Curdes* et le *Curdistan*, font partie de l'ancienne Assyrie. Toutes ces petites observations rapprochées montrent que c'est dans le primitif K*ur*, qu'il faut chercher les noms des peuples et des contrées de cette région de l'Asie.

Au contraire, l'étymologiste qui recherchera l'origine du nom de *Lisbonne*, en rejettant la fable du prétendu voyage d'*Ulysse* sur cette côte, où il fonda, dit cette fable, la ville appellée de son nom *Ulysipo*, ne fera pas de difficulté de s'adresser, avec Bochart, à la langue Phénicienne, malgré la grande distance des lieux, parce qu'il sait que les navigateurs Tyriens ont porté dans ces parages leur langue, avec leur commerce et leurs nombreuses colonies, et qu'ils y ont fondé et donné le nom à une infinité d'établissemens. Il admettra volontiers la conjecture de ce savant homme, lorsque, s'appuyant sur la situation maritime, et sur la nature des productions du terrein, il explique le nom *U-lysippo*,

(Lisbonne) par *la baie des Amandiers*, en le tirant de deux mots Phéniciens *Luz*, (*amygdala*) *Ubbo*, (*sinus*). Il en usera de même dans la recherche de la valeur significative des noms d'une quantité de lieux des côtes d'Espagne et d'Afrique, par-tout garnies d'entrepôts et d'échelles du commerce immense des Tyriens.

§. VII.

Manière de discerner de quelle langue vient un mot dont on cherche l'origine.

Hors des cas singuliers, on discerne, sans peine, à quelle langue il faut s'adresser, pour suivre, en remontant, la dérivation d'un terme. L'inspection du mot l'indique, parce qu'il a presque toujours retenu quelque caractéristique particulier, affecté par la langue dont le mot est immédiatement sorti. Les lettres *PH*, *TH*, *CH*, *ST*, *RH*, sont propres à l'alphabet grec, qui les figure par un seul caractère. Les mots où elles s'offrent, sortent communément du grec, ainsi que ceux qui ont le double *GG* équi-

valent à *NG* : *Philosophe*, *Théorie*, *Charité*, *Statique*, *Arrhes*, *Ange*.

Les terminaisons, par augmentatifs ou par diminutifs, indiquent la langue italienne, à qui elles sont familières, *one*, *ino*, *ello*. Ex. *Canton*, *Sallon*, *Baladin*, *Fantassin*, *Capeline*, *Soutanelle*, *Brocatelle*, *Vermicelle*.

Si un mot commence par *al*, qui, en arabe, est l'article du substantif, le mot s'annonce volontiers pour être sorti de l'Arabe, soit immédiatement, soit par un intermédiaire de la langue Espagnole, dans laquelle l'invasion des Maures a jetté tant de termes arabes. *Algèbre* (1), *Alma-*

(1) Algébre ne signifie autre chose, dans son origine, que le *Guébrique*, ou la langue des Guebres, sçavoir l'ancien *Pelhavi* qui, depuis longtemps, n'est plus entendu. Ainsi *Algébre* signifie à la lettre *la langue inintelligible*. Joignez à cela que les Guebres ont l'habitude de réciter leurs prières, en marmotant, sans articuler; de sorte qu'on n'entend pas ce qu'ils disent. Les Arabes ont ainsi nommé cette science, à cause des caractères extraordinaires, dont elle se sert pour trouver les nombres et les puissances inconnues.

nach,

nach; *Alambic*, *Amiral*, (*d'Emir*, ou *Almihr*); *Elixir* (*d'al-icsir*, *essentia*,) etc. Il y a même des mots qui nous viennent immédiatement du latin, lesquels décèlent par cet article *al*, leur origine arabe; comme *allouette*, *alauda*, i. e. *la chanteuse*, cet oiseau étant un de ceux qui chantent le mieux et plus souvent. *Laudare*, dans sa véritable et ancienne signification latine, c'est *cantare*. Le mot est d'origine orientale. Dans notre traduction latine de la bible, il signifie presque toujours *chanter*. *Laudans invocabo Dominum*, j'invoquerai le Seigneur par mes chansons. *Laudate Dominum in choris; laudate in psalterio et decachordo*, etc.

Les Arabes ont porté en Espagne un instrument à cordes pincées, dont ils se servaient habituellement, pour accompagner leurs voix, et qu'ils appellaient *al-laud*. Nous le tenons des Espagnols qui

---

Nous disons proverbialement, pour désigner une chose difficile à entendre, que *c'est de l'algebre*. En Languedoc, on appelle *Guébrique* une langue qu'on n'entend pas. Les Anglais appellent aussi *Gibberish* un langage mal prononcé ou inarticulé.

l'appellent aussi *laud;* et nous le nommons *luth*.

Le *Gu* initial, qui, chez nous, remplace l'aspiration barbare ; le *ald* final, que nous prononçons *aud*, désigne une origine tudesque : *guarnir*, *ribauld*, etc. Il en est de même des syllabes *ert*, *erd*, *ild*, *old*, et autres, où le mouvement de dents succède au mouvement de la langue. *Child*, *Bert*, etc. Cette façon de faire résonner l'instrument vocal, appartient aux langues barbares de l'Europe. Au contraire les Grecs et les Latins aiment que le mouvement de la langue succède au mouvement des dents, des lèvres ou de la gorge, et que l'articulation fixe précède l'articulation liquide, *TR*, *PN*, *BL*, *CL*, *GR*, etc.

§. VIII.

Chaque langue est reconnaissable à son habitude d'employer dans un certain ordre les articulations simples ou composés.

Chaque peuple a sa manière de toucher l'instrument, et, pour ainsi dire, son goût de musique verbale, aussi bien caracté-

risé que celui de musique chantante. Le goût que chaque langue affecte dans la suite habituelle des articulations organiques, dans la disposition des consonnes, et le mêlange des liquides avec les fixes, n'échappera pas à un observateur exact, et servira beaucoup à l'étymologiste. Il reconnaîtra le langage d'un peuple, à sa manière de frapper l'air, et d'observer, en figurant les sons, un certain ordre successif, qui n'est pas celui d'un autre peuple. Par exemple, la langue d'Orient emploie le frôlement de langue *R*, précédé du sifflement nasal *S*; et le Phénicien appelle une forteresse *Bosra*. Mais le génie de la langue grecque ne souffrant pas cet arrangement de consonnes, et voulant, au contraire, que le sifflement nasal suive le frôlement de la langue, le Grec, en répétant le mot Phénicien, dit *Byrsa*; et nomme ainsi la forteresse de Carthage, bâtie par les Tyriens. Mais le hazard ayant fait que *Byrsal* est un autre mot Phénicien, qui signifie *cuir*, (d'où vient notre mot *bourse*) les Grecs, qui ne restent jamais courts, bâtissent sur cette ren-

contre fortuite une ridicule histoire, au sujet d'un terrein de l'étendue d'un cuir de bœuf, vendu à Didon par un Numide avare : ils racontent que Didon, pour avoir une grande place, lorsqu'on ne croyait lui en vendre qu'une petite, eut l'adresse de couper le cuir en bandes étroites, et prit tout le terrein que les bandes purent entourer.

Les Grecs disent Σκέπτομαι, en articulant d'abord sur la *gorge C*, ensuite sur la *lèvre P*. Les Latins répètent, après eux, le même mot ; mais ils frappent les touches de l'instrument d'une manière inverse, d'abord la *lèvre P*, et ensuite la *gorge C:* ils disent *specto*. Les Hébreux disent *Tselem*, image. Le Persique, qui s'accommode de cette prononciation orientale *TS*, a fait là-dessus le mot *TSilmenaja ;* et l'Arabe le mot *TSaliman*. Mais nos langues d'occident n'ont pas dans leur alphabet la lettre *y Tsade :* elles n'aiment pas l'inflexion composée, où l'air, après avoir été battu par les *dents*, est rechassé par le *nez ;* de sorte qu'en répétant le mot oriental, les Grecs disent Τελισμα, et les Français *Talisman*.

Le Phénicien dit *Pzar ;* mais les Occidentaux transposent l'articulation de ce mot, de *Pz* en *Sp.* Le Grec, dans la même signification, dit σπειρειν, le Latin *spargere*, le Français *disperser.*

Dans le nombre des articulations que les organes vocaux sont capables d'exécuter, et dont la liste complète forme le total des alphabets quelconques, il y en a dont certains peuples ne font jamais aucun usage, quoiqu'elles soient très-communes par-tout ailleurs : soit que l'exemple ou la longue habitude ait ainsi déterminé, chez ces peuples, le cours ordinaire de la parole ; soit que la nature, en les formant, leur ait refusé la facilité de mouvoir leur organe de la manière propre à moduler dans l'air les inflexions qui leur manquent. (Voyez §. 10, chap. 2). L'alphabet des Hurons n'a pas la lettre labiale. Nous n'avons pas certaines lettres gutturales usitées chez les peuples méridionaux de la pointe d'Afrique. Il nous est même impossible d'en imiter l'inflexion ; comme il est impossible aux Chinois d'articuler la lettre rude et canine *R*, si commune chez toutes nos nations anciennes

et modernes. Ces différences établissent entre les peuples une distinction aussi remarquable que bien caractérisée : elles montrent évidemment qu'un peuple ne vient pas de l'autre. C'est une ligne de séparation que la nature elle-même a tracée. Cette preuve naturelle suffirait, sans autre raison, pour démontrer que les Européens ne viennent pas des Hottentots.

Quelques personnes célèbres dans la littérature, s'efforcent de soutenir aujourd'hui ce fameux paradoxe, que les Chinois sont une colonie venue d'Egypte ; que les Egyptiens sont les auteurs de la nation et de la langue Chinoise. Comment cela pourrait-il être, lorsque les Chinois n'ont jamais eu aucun usage de la lettre *R*, si familière aux anciens Egyptiens, et ne peuvent venir à bout de l'articuler ? On sent assez qu'un peuple, en se transportant dans un climat éloigné, ne quitte pas aussitôt, ni peut être même à la longue les articulations ordinaires de sa voix, sur-tout lorsqu'il y introduit son langage et son écriture : car c'est de cette introduction même que les auteurs du système nouveau prétendent tirer leu

principale preuve. Au moins la lettre *R* se représenterait encore dans les anciens noms Chinois, si elle ne se trouve plus dans les noms modernes. Les Egyptiens, au moment de leur émigration supposée, (que mille et mille autres raisons combattent ; et j'aurai lieu de les déduire ailleurs), ont-ils tout d'un coup perdu, par miracle, l'habitude ordinaire de leurs inflexions vocales ! En ont-ils caché les exemples à leurs enfans, de peur qu'ils ne les imitassent dès leur bas âge ! Ont-ils subitement et volontairement entr'eux quitté leurs articulations et leur alphabet, pour en fabriquer un nouveau, à l'usage de leur postérité ! L'homme peut changer d'habitation, mais non pas d'habitudes, sur-tout quand elles sont du nombre de celles qui tiennent à lui comme sa propre nature. Cependant, comme les personnes qui proposent cette opinion nouvelle, sont du nombre des plus savantes que l'on connaisse, sur-tout dans l'histoire et les langues d'Orient ; comme elles ont l'avantage de joindre à une érudition peu commune une honnêteté d'âme encore plus estimable dans les gens de lettres, et qui doit leur mériter une grande foi ; comme

elles affirment qu'elles ont des preuves invincibles du fait qu'elles avancent, il faut attendre qu'elles les produisent, et se rendre à la vérité, dès qu'elle sera mise en évidence. Mais j'ose dire que jusques-là on doit s'abstenir de donner en public ce sentiment comme un principe certain en histoire et en littérature, comme un fait constant et avéré.

§. IX.

La connaissance des vieux mots de chaque langage, même inusité, ne doit pas être négligée.

Ceux qui s'adonneront à la recherche des dérivations, doivent faire une étude toute particulière des vieux mots de chaque langage. Quoique ces mots soient passés d'usage dans le beau style des anciens auteurs que nous lisons, ils se sont sourdement conservés dans les Provinces et parmi le peuple; d'où ils ont poussé des branches en d'autres langues. Nous en connaissons plusieurs de cette espèce dans la langue latine. Elle a eu des Grammairiens

qui nous les ont transmis, et qui en ont laissé perdre un beaucoup plus grand nombre. Mais les langues barbares n'ont point eu de Grammairiens. Presque tout y est perdu ; et la signification des mots, qu'on retrouve dans quelques vieilles pièces, n'étant pas expliquée, reste fort incertaine. C'est ce qui fait que l'origine de tant de mots, demeurera toujours inconnue. Peu de gens connaissent dans la langue latine le vieux verbe *mullare*, (i. e. *coudre*) ; d'où vient le nom de la chaussure, que nous appellons *mulle ;* en latin, *mulleus : (soulier cousu, soulier d'étoffe*). Festus l'explique : *Calcei purpurei dicti sunt à mullando*, i. e. *suendo.*

§. X.

Division des étymologies en certaines, probables et possibles.

Les étymologies se peuvent diviser en certaines, probables et possibles. Cette division, donnée par Wachter, est très-bonne. Elles sont certaines, ou par l'évidence, comme *lire* vient de *legere*, ou par le fait et l'autorité historique. Tite-Live nous

apprend pourquoi la forteresse de Rome fut nommée *Capitole*, du mot *caput*. Lyon ville de France, dont le nom actuel est une contraction du nom latin *Lugdunum*(*Luun*), vient des mots celtiques *Lug*, (corvus,) *Dun*, (collis.) Ainsi l'on sait, par le récit de Plutarque, (*in fluviis*) que ce nom de lieu français *Lyon*, quoiqu'il n'ait presque plus aucune ressemblance de son ni de figure avec son origine, signifie *colline du corbeau*, et que le nom de la ville, traduit à la lettre du celtique en latin, aurait été *corvi-collis*.

Nous savons comment le nom d'*Andriennes* a été donné aux robes longues ouvertes et abbatues, dont nos femmes ont fait succéder l'usage à celui des habits troussés et rattachés, qu'elles portaient auparavant, comme elles les portent encore à la Cour, où les anciennes modes ont été conservées. Le P. de la Rue, Jésuite, ayant fait jouer au théâtre français, sous le nom du comédien Baron, l'Andrienne de Térence, traduite en vers français, la comédienne Dancourt, qui jouait le rôle de Glycérium, femme de l'Isle d'Andros, d'où la comédie

tire son nom d'*Andrienne*, inventa cette espèce de vêtement; deshabillé convenable en une occasion où elle représentait une femme malade, qui relève de couches. L'habillement parut si commode aux femmes de Paris, qu'elles en prirent l'usage, et nommèrent ces sortes de robes abbatues *Andriennes*.

Il y a des étymologies probables, comme il l'est que le mot *chat* vient du latin *catus*, *cautus*, prudent, défiant; qualité fort remarquable en cet animal.

Il y en a de possibles; comme si je dérivais l'anglais *church*, ou l'allemand *Kirk*, i. e. *templum*, du mot *quercus*, parce qu'autrefois, dans ces contrées, les grands chênes étaient des objets sacrés pour les peuples barbares, qui se rassemblaient vers ces arbres, pour rendre un culte à leurs divinités, du nombre desquelles étaient souvent les arbres mêmes, et en particulier le gui de chêne chez les Druides. Si, pour fortifier cette conjecture, j'ajoute qu'alors, chez la plupart des anciens peuples, le mot *lucus*, i. e. *bois de futaie*, était à-peu-près synonime du mot *templum*, j'aurai satis-

qu'on était convenu de changer en cas d'heureux succès, crut que son fils Thésée avait péri dans l'expédition contre le Minotaure, et se précipita dans la mer. Toute cette fable puérile, assez connue, n'a rien qui puisse fonder une juste étymologie. D'autres ont dit que cette mer avait reçu son nom d'Egée, reine des Amazones, qui y avait fait naufrage; mais l'existence de cette reine n'est pas moins douteuse que celle de ce peuple femelle. Lighthfoot, dans son Recueil sur l'Exode, donne une origine beaucoup meilleure. Il croit que cette mer fut nommée par les Phéniciens qui y navigeoient, *Mare Gojim* (*Mare gentium*, *la Mer des nations*,) d'où on a fait, en ajoutant l'article, *Mare Egojim*, *Egæum*, la Mer Égée. En effet, la bible, lorsqu'elle parle de ce canton de la terre, des pays de Jaouan et de Cethim, c'est-à-dire, de l'Ionie et de la Grèce, le nomme volontiers le *pays des nations*. Ainsi il est assez vraisemblable que le même nom ait été donné à la mer. Voici cependant une autre opinion rapportée par un ancien scholiaste, laquelle paraît préférable. *Mer Égée*,

c'est-à-dire, *mer des chèvres*. On sait que les marins appellent *moutons* ou *chèvres* les vagues de la mer, lorsqu'étant médiocrement agitées, elles sautent, dansent et blanchissent, en s'entre-choquant, comme les animaux auxquels on les compare; c'est ce qui arrive sur-tout dans les mers serrées entre des terres; et plus souvent que nulle part ailleurs dans cette mer toute parsemée d'isles dont les côtes repoussant les vagues en tout sens, les forcent à s'entre-choquer. Il est donc très-naturel qu'on lui ait donné le nom de *mer des chèvres*, du grec Αἴξ, Αἰγος, i. e. *Capra*.

§. XII.

On doit préférer celles qui naissent d'un procédé naturel à celles qui supposent du merveilleux dans l'objet nommé.

S'il faut préférer les dénominations physiques aux dénominations historiques et morales, à plus forte raison faut-il préférer celles qui supposent un procédé tout naturel, à celles qui seraient fondées sur le merveilleux. On a même souvent l'avan-

tage en rétablissant l'origine du mot, d'assigner la cause frivole du merveilleux qui s'y est mêlé, et de le faire disparaître. Une longue rue de Paris, derrière le Palais du Luxembourg, se nomme *rue d'Enfer*. On rapporte trois origines de ce nom. 1°. Le Palais de Vauvert, (*Vallis viridis*) bâti par le roi Robert, ayant été abandonné par ses successeurs, le bruit se répandit qu'il y revenait des lutins. C'est de-là que le diable de Vauvert s'est rendu formidable à Paris, parmi le menu peuple qui s'imagine qu'il court les rues pendant la nuit, pour battre les passans. Les Chartreux, établis au village de Gentilli, demandèrent ce bâtiment inhabité, et s'y établirent dans la rue d'Enfer, ainsi nommée des lutins qui revenaient dans le Palais. 2°. Il y avait deux chemins de ce côté pour arriver à Paris, qui ne contenait autrefois que l'île du Palais : l'un par le dessus de la colline, *via superior;* c'est la rue St.-Jacques : l'autre par le bas, *via inferior*, en français *rue d'Enfer*. 3°. Ce quartier étant fort écarté, les gueux et les filoux s'y retiraient, et y faisaient sans

cesse des juremens et un bruit *infernal*. Il n'y a personne, pour peu qu'il ait le sens commun en étymologie, qui ne s'apperçoive bien vîte que de ces trois étymologies, que je rapporte exprès, il n'y a que la seconde qui soit bonne, comme étant la seule naturelle et raisonnable. La première n'est pas sans vraisemblance, quoiqu'il n'y en ait pas dans le fait sur lequel on le fonde; le préjugé des revenans, assez commun parmi le peuple, a pu suffire pour fonder une dérivation. Mais il est bien plus vraisemblable que le nom d'*Enfer*, déjà donné à la rue, et le vieux bâtiment inhabité ont donné cours à la fable des lutins revenans. C'est un terrible mot que ce mot *infernal*; cependant par lui-même il ne signifie pas plus que le mot *inférieur*.

Voici ce qu'on raconte au sujet du nom de *Caire*, donné à la ville capitale de l'Egypte, « On sait l'ascendant prodigieux que » l'astrologie judiciaire a sur les entreprises » des Orientaux. Les Arabes avaient bâti » une ville sur les ruines de l'ancienne » Babylone d'Egypte qui fait aujourd'hui » la partie du grand Caire, (nommée en

» général par les Arabes *Misr*) qu'ils ap-
» pellent *Fosthah*, c'est-à-dire, *pavillon*
» ou *tente;* parce qu'Amrou, lieutenant
» du calife Omar, avait laissé sa tente toute
» dressée en cet endroit, après le siège de
» Babylone. En 968, Moësleddin, prince
» Africain, premier calife de la Dynastie
» des Fathimites, fit porter la guerre en
» Egypte par Gervar son affranchi, qui,
» ayant pris la ville de Fosthah, eut or-
» dre de bâtir tout auprès une nouvelle
» ville, sous l'ascendant d'une constellation
» qui lui fut indiquée. Gervar, ayant fait
» creuser les fondemens, fit tendre tout au-
» tour des cordes auxquelles étaient atta-
» chées plusieurs sonnettes qui correspon-
» daient les unes aux autres, afin que les
» ouvriers, qui tenaient les matériaux tout
» prêts, fussent en état de jeter les fon-
» demens tout-à-la-fois, quand l'astronome
» observateur leur en donnerait le signal,
» en tirant un bout de ces cordes. Or il
» arriva que des corneilles vinrent se poser
» sur les cordes tendues, et mirent toutes
» les sonnettes en mouvement; ce que les
» ouvriers ayant pris pour le signal donné,

» ils se pressèrent si fort d'employer les » matériaux qu'ils tenaient tout prêts, que » les fondemens furent jettés presque par- » tout, avant qu'on eût éclairci le fait. » On observa que la planette de Mars do- » minait alors, ce qui semblait augurer » que cette ville serait sujette à de conti- » nuelles guerres; mais Gervar, voulant » tourner l'augure à son avantage, s'attacha » au surnom de *Kaher* que les Arabes don- » nent à la planette de Mars, qui signifie » *le Victorieux*, et, par convenance à ce » surnom, donna à la nouvelle ville le » nom de *Kahera* qui veut dire *la Victo- » rieuse*. Elle fut achevée de bâtir en l'an » 973. » (Granger, *Voyage d'Egypte*, p. 135.) Cette histoire, contée par les Arabes, est peut-être vraie : elle est du moins conforme à leur façon de penser, et à leur méthode de ne rien entreprendre, sans avoir soigneusement consulté les astres. Cependant, quand on sait que le mot *Cair*, signifie *Ville*, n'est-il pas bien plus naturel de juger que le nom n'a pas d'autre origine que sa signification propre? L'épithète, qu'on y joint presque toujours

vient à l'appui de cette opinion, *le grand Caire*, *la grande ville*. C'est en effet une des plus grandes villes du monde.

Rien de moins rare que de voir le nom ou la signification d'un mot donner naissance à une histoire qui reste répandue dans le vulgaire, long-tems après que la signification du mot est perdue pour lui. L'opinion populaire, que le jugement dernier et universel se tiendra en Palestine, dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le mot *Josaphat*, (nom d'un Roi Hébreu qui gagna une bataille dans cette vallée, *Vid. Aben*, *Ezra*,) signifie *Jugement de Dieu*. (*Jaoh* Dieu, *schaphat* juger.)

§. XIII.

L'incertitude de certaines étymologies particulières n'influe pas sur la certitude des principes généraux. Cause d'où naissent les diversités d'opinions sur une même étymologie.

Les diverses origines, desquelles on peut dériver un même mot avec une égale vraisemblance, jettent souvent dans l'embarras du choix, et donnent lieu à une forte ob-

jection contre ce que j'ai soutenu jusqu'ici de la certitude de la science étymologique. Car enfin rien n'est plus ordinaire que de voir les Grammairiens et les Critiques, divisés d'opinion sur la dérivation d'un terme, soutenir chacun leur sentiment d'une manière probable. D'où il faut conclure que si l'une est vraie, les autres sont fausses, quoiqu'elles aient l'air de vérité, que, si l'un des Grammairiens a raison, les autres ont tort, même en suivant les règles de l'art. Il n'y a de-là plus qu'un pas à faire pour inférer en général que les raisons, que chacun apporte pour étayer son opinion, servant à détruire les autres, leurs efforts mutuels ne font que les renverser toutes également; que l'étymologie est un art plutôt arbitraire que certain, s'il n'est même en tout une pure chimère grammaticale.

Je réponds, 1°. qu'un art peut en général être certain, et avoir des principes assurés, quoiqu'il y ait des cas particuliers où l'on ne puisse pas faire une juste application des principes, faute de connaître toutes les circonstances qui doivent

diriger l'application. Nous sommes convenus qu'il y avait un grand nombre de termes dont l'origine resterait toujours totalement ignorée. On ne peut nier qu'il n'y en ait un beaucoup plus grand nombre encore, dont l'origine est parfaitement connue. Entre ces deux points d'ignorance et de certitude, il y a plusieurs points intermédiaires, qui sont ceux du doute, de la probabilité, de la vraisemblance. D'où il suit qu'il y a nécessairement des étymologies douteuses, qu'il y en a d'autres probables, d'autres vraisemblables.

2°. Les diverses origines, auxquelles on rapporte un même mot, et qu'on croit fort différentes, ne le sont souvent qu'en apparence. Qu'on observe les différens primitifs où l'on rapporte le dérivé, on verra que souvent ils ne sont tous eux-mêmes que les dérivés d'un autre primitif commun, que des branches sorties d'une même souche; tellement qu'il n'y aurait qu'à remonter la filiation un peu plus haut, pour voir tous les derniers dérivés et tous les différens sentimens sur une étymologie se réunir à la rencontre de l'ascendant.

Alors on reconnaîtra que c'est même l'ascendance commune, qui a pu faire naître la diversité d'opinions; l'un des Grammairiens ayant suivi une branche, l'autre une autre. J'en ai donné un exemple démonstratif sur le mot *stipulation*, §. 14, chap. 7.

On peut se tromper, en expliquant la cause d'une dérivation, en déduisant la filiation d'un mot depuis sa racine, sans qu'il suive de-là que l'étymologie donnée soit fausse. Il en suit seulement qu'on a mal vu le méchanisme de l'opération. Rien n'est plus commun que de faire des raisonnemens faux, en disant des choses vraies. Que dix personnes donnent l'explication d'un phénomène de la nature, il se peut faire que chacun en donnera une explication très-différente, même lorsqu'ils assigneront tous le phénomène à la même cause primordiale. Que s'ils se sont univoquement rencontrés en ce dernier point, c'est déjà un grand préjugé qu'ils ont trouvé la cause véritable; peut-être même quand ils se seraient tous trompés dans le détail de l'explication. Puisque tant de routes égarées, et prises de tra-

vers, les ont tous fait arriver au même point, il faut bien qu'ils y aient été amenés par quelque force majeure, qui n'est probablement autre que le fil caché de la vérité. Je dis donc, en appliquant ce principe à mon sujet, que les explications toutes différentes de la même étymologie, loin de prouver qu'elle est fausse, prouvent plutôt qu'elle est vraie, si toutes remontent à la même origine.

3°. Si les Grammairiens sont divisés d'opinions, c'est presque toujours leur faute, en ce qu'ils opèrent mal, et ne font pas une suffisante application de l'art critique à l'étymologie. Ils sont mal informés des circonstances, ou négligent de s'en instruire. Ils donnent trop à la première apparence de probabilité, au lieu d'examiner l'objet par ses différentes faces; examen qui donnerait les divers degrés de probabilités, par l'accroissement et la réunion desquelles on arrive à la certitude. Ils se contentent de la première idée qui leur vient; et peut-être n'ont-ils pas grand tort, vu que la chose est de peu d'importance. Cependant, quand on opère,

il faut tâcher de le faire avec justesse, sans quoi il serait mieux de ne s'en pas mêler.

§. XIV.

Manière de reconnaître, entre plusieurs étymologies probables d'un même mot, quelle est la véritable.

Dans la plupart des cas où les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine d'un mot, si on veut se donner la peine de critiquer leurs opinions, on discernera assez facilement quelle est la bonne. Il y a plus d'une manière de le reconnaître, plus d'une méthode à y employer, lors même que chaque opinion porte avec elle un grand degré de vraisemblance. Elle est rarement si égale, qu'on n'en puisse mesurer les degrés par les principes ci-dessus établis, soit que la cause de l'incertitude vienne du fait, ou de la forme matérielle du mot, ou du sens de l'expression. Les exemples vont expliquer ceci, et montrer l'emploi de la méthode.

Tirons le premier du mot *Falbala*, nouveau

veau dans notre langue. Ce sont des agrémens de taffetas découpés ; les uns plissés, les autres étendus, dont la mode a commencé d'orner les juppes des femmes dans le courant du siècle passé. M. de Caillieres fonde l'origine de ce nom sur un fait qu'il raconte : « M. de Langlée, étant avec » une couturière, qui lui montrait une » juppe, au bas de laquelle il y avait » une de ces bandes plissées, il lui dit, » en raillant, que ce falbala était admi- » rable, et il lui fit accroire qu'on ap- » pellait ainsi, à la Cour, ces sortes de » bandes. La Couturière apprit ensuite ce » mot à une de ses compagnes, qui l'ap- » prit à une autre, etc. Ainsi, de main » en main, ce mot a passé dans l'usage ». Cette origine du mot est probable, puisqu'elle est historique, ou du moins donnée pour telle. Cependant un bon Critique n'en restera pas fort satisfait, sentant qu'elle est fondée sur un petit conte puérile, qu'on a probablement imaginé par plaisanterie après coup, pour rendre raison d'un mot qu'on ignorait. J'en ai donné une autre plus simple et meilleure ; la voici : Les falbalas,

sur-tout s'ils sont un peu amples, volent et jouent, comme des éventails, sur les juppes où ils ne sont plissés et cousus que par un bout. On les appelle aujourd'hui *volans*. Leur découpure, en forme d'aîles ou d'éventails, m'a fait juger qu'ils avaient été nommés *falbalas*, du latin *flabella*, éventails. Cette origine, fondée, non sur une historiette douteuse, mais sur la figure du mot, sur le sens et sur une comparaison très-naturelle, sera préférée à l'autre, et paraîtra bonne, ayant les convenances requises par les principes et une juste possibilité. Mais, au fond, ce n'est qu'une conjecture fort vraisemblable dans tous ses points. On ne tardera pas à l'abandonner, après avoir entendu M. Leibnitz. Il nous apprend que les femmes de la haute Allemagne portent un habillement plissé et froncé, qu'elles appellent *fald-plat*, c'est-à-dire, en leur langue, *juppe plissée*, ou plus littéralement *feuille plissée*. Il n'y a plus à hésiter : voilà le fait, voilà le mot et la chose même. Elle se confirme encore par deux observations : l'une que le mot *falbala* a un air étran-

ger, qui nous conduit à le chercher plutôt dans une langue étrangère, que dans une langue dialecte : l'autre que les noms de modes, et en particulier ceux des habillemens nouveaux, retiennent volontiers, soit le nom des pays d'où la mode est venue, comme *Brandebourg*, *Polonaise*, *Houppelande*, soit le nom même qu'ils avaient en la langue du pays, et que nous transportons, presque sans aucun changement, dans la nôtre ; comme *Gands* (de l'Allemand, *Wante*), *redingote*, etc.

Les changemens successifs, que les mots subissent par une dérivation continuelle, à travers tant de dialectes et de significations variées, sont une des principales causes qui en rendent l'origine méconnaissable ou douteuse. La changement va quelquefois jusqu'à faire disparaître le caractéristique principal et radical. Plus souvent une partie des élémens du primitif s'égare, quand le mot passe en d'autres dialectes ; et ce ne sont pas toujours les mêmes élémens. Un dialecte élide ceux qu'un autre conserve, en laissant perdre, à son tour, ceux que le premier avait gar-

dés. La bonne manière de vérifier quelle est la véritable origine, entre plusieurs qui se présentent, est de comparer ensemble tous les dérivés du même primitif, qui sont répandus en divers dialectes parallèles. En les rapprochant ainsi, on retrouve les caractères complets du primitif; on s'assure de la véritable dérivation par la réunion de tous les élémens dispersés de côté et d'autre : on reconnaît quel est le primitif qu'il faut préférer entre plusieurs qui paraissaient également probables. Exemple : *Parler* peut venir de παράλαλεῖν *obloqui* ou de παραβάλλειν *conferre, conjicere.* Je dois choisir entre ces deux étymologies ; le sens est convenable dans l'une et l'autre, mais plus direct encore dans la première, qui paraît d'abord préférable à plusieurs égards. La syncope παρλειν y est plus naturelle. Le simple λαλεω *loquor* s'y rapporte parfaitement bien ; au lieu que le simple βαλλω *jacio* ne paraît pas s'y rapporter. Mais je sais que les verbes simples prennent souvent une signification fort différente, lorsqu'on les joint à une préposition qui les compose ; et qu'alors ils

ont un sens mixte, détourné ou figuré, au lieu du sens simple qu'ils avaient d'abord eu ; comme ici *jacere*, *conjicere*. De plus, en examinant les mots qui expriment la même idée que le mot *parler*, et qui ont une signification commune avec lui, je trouve aussitôt le grec παραβολὴ *collatio*, *comparatio* ; et le latin *parabola*, dont Quintilien détermine le sens, l. 5, chap. 11. *Parabola*, *quam Cicero collationem vocat, longiùs res quæ comparantur repetere solet*. Seneque, *Epist.* 59, lui donne un peu plus d'étendue : *Parabolæ necessariæ..... ut discentem et audientem in rem præsentem inducant*. Voilà donc le mot *parabola* devenu à-peu-près synonyme du mot *discours* ; et je vois que les siècles de la basse latinité (*ap.* DU-GANGE) le prennent en ce sens. *Non dicam illas parabolas quas vos dixeritis ad me, et mandaveritis mihi ut celem eas*. Que s'il me reste quelque difficulté sur ce que les deux élémens *B* et *O*, que contient le grec παραβολὴ manquent dans le français *parler*, je n'ai qu'à rapprocher les mots des dialectes parallèles ; je retrouverai les deux élémens

qui me manquent, l'un dans l'Espagnol *palabra*; l'autre dans le Français *parole*, et je verrai que, malgré l'effet de la syncope, qui n'est pas le même chez tous les peuples, l'un élidant des lettres que l'autre conserve, tous les élémens du mot original se retrouvent dans un dialecte, ou dans un autre; comme dans le latin *ridere*, où le *D* radical, éclipsé dans le français *rire*, se présente dans un autre mot français collatéral, *ridicule*. Par-là je suis assuré que le français *parler*, et tous ses dérivés viennent de παραβολὴ et de παραβαλλειν mots composés sur le primitif βαλλω sorti lui-même de la ℞. *Bal* qui a produit quantité d'autres branches très-loignées de celle-ci, et qui n'a elle-même aucune espèce de rapport avec l'idée rendue par le mot *parler*.

Le doute naissait ici tant du sens que de la forme matérielle du mot dérivé *parler*. En d'autres cas il ne vient que du dérivant, lorsque deux primitifs de formes à-peu-près pareilles donnent un sens également juste pour le dérivé. Il y a pourtant presque toujours alors une voie de discerner à laquelle des deux origines également

vraisemblables on doit donner la préférence. *Adorer*, *rendre hommage à Dieu*, peut venir de l'oriental *or*, *lumière*, soleil levant, ou du latin *os*, *oris*. Le soleil ayant été une des principales et des plus anciennes Divinités, *adorer*, en le dérivant d'*or*, *lumière*, s'explique très-bien par *rendre un culte au Soleil*; comme on sait que tant de peuples l'ont fait. Cette signification est bonne, et fondée sur l'histoire. *Adorer*, en le tirant d'*oris*, s'explique aussi très-bien par *invoquer la Divinité*, *réciter des prières*, *lui rendre un culte de bouche*. Cette signification est encore très-bonne, et fondée sur le fait habituel et journalier. Mais, dans le doute, il n'est pas difficile de discerner laquelle de ces deux étymologies est la bonne. Il ne faut qu'observer qu'*adoratio* est un mot composé, dont le simple *oratio* est en usage, et signifie *discours*, *parole*, *récit de bouche*. Il est donc certain qu'*oratio* vient d'*os*, *oris*, bouche, et non d'*or*, lumière; que c'est-là sa signification générale; que le mot *oratio*, *prière*, n'est qu'une signification particulière et adaptée, d'où l'on a tiré

les composés *adorare*, *adoratio*, qui n'ont pas une autre origine que le mot simple.

Non-seulement il faut comparer les dérivés d'un même primitif répandu en divers dialectes, mais aussi les synonymes du même mot ou des expressions du même sens en différens langages. Cette comparaison fait ici une partie de l'art critique. Elle a déra beaucoup à la justesse de l'étymologie, en montrant quelle idée les hommes avaient dans la tête, en imposant un nom, sous quelle face ils considéraient l'objet nommé, et quelle était la véritable signification du mot original. Quoiqu'elle paraisse souvent perdue pour nous, elle ne l'était pas autrefois, lorsque d'autres peuples, voulant donner dans leur langue un nom au même objet, l'ont imposé, par traduction équivalente, à ce que signifiait le nom de l'objet en une autre langue plus ancienne, d'où il est arrivé que les deux noms, quoique sans aucun rapport de son ni de figure, ne laissent pas que d'exprimer la même idée dans les deux langues. Alors, la langue la plus moderne nous apprend quel est le vrai sens

qu'on ne faisait que soupçonner dans l'ancienne, et décide sur le choix de la dérivation.

Nous appellons *yeuse* une espèce de chêne verd, en latin *ilex*. C'est un grand arbre toujours verd, dont le bois est fort dur, et dont on dit que le gland est passable à manger. Isidore, XVII, 6. tire son nom d'*eligere*, parce que les hommes sauvages avaient *choisi* le gland pour leur nourriture. *Ilex ab* electo *vocata, hujus enim arboris fructum homines primum ad victum sibi elegerunt. Undè Poëta :*

Mortales primùm ructarunt gutture glandem.

Priùs enim quàm frumenti usus esset, antiqui homines glande vixerunt.

Cette étymologie, qui tire *ilex* d'*electus*, est très-forcée, et ne répond pas à l'idée que veut donner Isidore ; car, lorsqu'on a nommé une autre espèce de chêne, relativement à la nourriture qu'il fournissait, on l'a tout naturellement appellé *esculus* (*ab escâ*) comme on a nommé le foyard *fagus*, parce qu'on en mangeait la faine, de φαγειν co-

medere. Vossius tire le nom d'*ilex*, de l'hébreu *eilah*, qui, en général, signifie *arbre dur*, et plus particulièrement le *chêne*, de la ℵ. El (*fortis, robustus*).

Pour confirmer cette origine, il n'y a qu'à voir que les Latins nomment ainsi, en leur langue, le chêne *robur*. La même idée, prise de la considération de *dureté*, a produit le nom dans les deux langues.

On dispute sur l'origine du mot *loup-garou*. On l'a tiré de *lupus varius*, (loup bigarré, marqueté; (de *varosus*, (*varare*, *fugere*, d'où nous avons fait *gare*, *garouage égaré*, *evaratus*); de l'oriental *haraboth*, (*nocti-vagus*); du celtique *gur* ou *ur* (*vir*). Il est fort aisé de voir que cette dernière interprétation, fondée sur le préjugé du petit peuple, que les méchans sorciers se transforment en loups, pour dévorer les passans, est la véritable, et que le mot signifie *loup-homme*; il n'y a qu'à comparer la langue grecque, en laquelle loup-garou se dit λυκάνθρωπος (*lupus homo*, ou l'allemande en laquelle il se dit *werwolf* (*vir lupus*). La crédulité, à cet égard, que Pline, dès son tems, appellait *fabulosa tot*

sæculis, est très-ancienne chez les peuples Celtes, Scythes, Grecs, etc. Wachter rapporte là-dessus des choses fort curieuses.

Parmi les Gaulois, les prêtres portaient le nom de Druides, tiré, comme on sait, du nom celtique du chêne, arbre fétiche de la nation (Derw. Δρῦς *Quercus*). Tout confirme cette dérivation : la vénération des Gaulois pour les bois de chêne, dans lesquels ils célébraient leurs rites religieux : la cérémonie solennelle du gui de chêne : la ressemblance que j'ai déja remarquée entre le latin *kerkus*, et l'allemand *kirk*, (*templum*) : la signification du mot *lucus*, (*bois*) synonime à *templum*. Tant de circonstances se seraient difficilement réunies par hasard, pour assurer la vérité de cette dérivation. Cependant, Freret la jugeait fortuite, et voulait tirer d'ailleurs l'étymologie du nom des Druides. Après avoir observé que c'était dans l'île Britannique que le Druidisme avait son centre principal, et et qu'il s'était conservé dans sa plus grande pureté, il ajoutait que *Derwidd* était composé du celtique, *Deus*, et de l'irlandais *Rhaidhim*, (*loquens*); de sorte que le

nom Druide était, selon lui, synonyme du grec Θεολόγος (*loquens de Deo, théologien*). Pour lui répondre, il aurait suffi de lui faire voir que Diodore nomme, en sa langue grecque, les prêtres gaulois *Saronides* du mot σάρων qui, ainsi que Δρῦς, signifie *chêne*. Il n'est pas possible de repliquer à la démonstration qui résulte de cette homonimie.

On raconte de vingt manières différentes l'origine du nom de la fameuse ville de Rome. Les faits que les anciens écrivains ont débités à ce sujet, sont, pour la plupart, ou dénués de preuves suffisantes, ou fondés, soit sur de vieux contes populaires, soit sur la prétendue existence de certaines personnes qui n'existèrent peut-être jamais, ou accompagnés de fables qui rendent très-suspect le reste du récit. Tel est celui qu'on fait de Remus et de Romulus. Cependant, l'opinion, qui leur attribue la fondation de Rome, et qui tire d'eux l'origine de son nom, est généralement adoptée, tandis qu'on avait sous les yeux l'origine simple, naturelle et véritable de ce nom dans le nombre de celles que Denis d'Halicarnasse et Plutarque

tarque ont rapportées. Je remets à m'étendre ailleurs (dans un Traité particulier des Noms géographiques, matière extrêmement étendue) sur les traditions curieuses et très-variées qui nous restent, concernant la fondation de cette capitale de l'Univers, et les différentes causes qu'on allégue du nom qui lui fut imposé. Il suffit d'éclaircir ici la plus simple et la plus apparente.

Rome, soit qu'elle ait été bâtie par les deux petits-fils de Numitor, souverain d'Albe, soit, comme il est plus vraisemblable, que ces deux jeunes gens, révoltés contre Amulius leur oncle, se soient retirés, à la tête d'une poignée de brigands, dans cette place construite avant eux, et qu'ils aggrandirent; Rome, dis-je, était la forteresse de ce canton du Latium. La langue du pays était dès-lors fort mêlangée de grec qui en a toujours fait le principal fond. Or, Ῥώμη en langue grecque, signifie *forteresse*; c'est un synonyme du latin *arx*. Faut-il chercher ailleurs l'origine du nom de *Rome*, et s'arrêter à des fables, à des traditions, à des noms de personnes, quand

elle se présente ici d'une manière si naturelle ? Que s'il restait quelque doute, il serait levé par l'observation suivante. On sait qu'autrefois les villes avaient, outre leur nom vulgaire, un nom sacré et mystérieux, qu'on tenait secret, pour en dérober la connaissance aux ennemis de l'Etat, dans la crainte que, s'ils venaient à investir la place, ils n'évoquassent à leur parti les Dieux protecteurs de la ville, en les appellant à eux par le nom propre et sacré de la ville, selon le rit des formules religieuses, consacrées à ces évocations, à qui le préjugé national attribuait une grande efficacité. Cette espèce de Palladium, ce nom mystérieux de la ville de Rome, était *Valentia*, qui signifie de même une *forteresse*, en latin *locus validus*, en celtique *Walt*, (*un fort*). Ainsi, les deux noms de *Rome*, l'un vulgaire, l'autre secret, s'expliquent fort bien l'un par l'autre, étant tous deux synonimes, et tirés, l'un de la langue Grecque, l'autre de la langue Celtique, dont le mêlange donna pour lors naissance à la langue latine, par la rencontre des colonies Gauloises, venues du

nord de l'Italie, avec les colonies Grecques, venues du midi, qui se joignirent dans le Latium sur les bords du Tibre.

§. XV.

Causes de l'altération que peuvent éprouver les racines jusques dans leur premier germe. Manière de discerner quelle est l'articulation véritable et radicale.

Il est rare que les racines éprouvent une variation essentielle dans leur premier germe, jusqu'à passer de l'articulation propre d'un organe à l'articulation propre d'un autre organe. Car un germe radical ne subit, à vrai dire, aucun changement, tant qu'il ne sort pas des diverses inflexions propres à un même organe. Que le son organique, donné par la nature, pour nommer *père*, *mère*, ou ce qui y a rapport, soit prononcé AB, AM, AP, AF, AV, BA, MA, PA, FA, etc.| (V. §. 6 et 9 du ch. 5 et suiv.), c'est toujours la lettre labiale; c'est toujours même organe, même germe radical. Mais nous avons vu, §. 7 même ch., que ce son

primitif a passé, chez plusieurs peuples, de l'organe labial à l'organe dental, qui en est voisin, et que ceux-ci l'articulent AT, TA, etc. C'est une variété considérable, dont on ne peut guères assigner d'autres causes que l'extrême mobilité de la voix humaine, que les variétés que le climat peut mettre dans la structure de l'instrument vocal, et que la facilité que certains endroits de l'instrument se trouvent avoir par-là d'être mis en jeu plutôt que d'autres. La mobilité de la voix lui donne tant de pente à dériver d'une inflexion à une autre, qu'il faut une forte attention, qu'on ne donne guères, pour toucher l'instrument bien juste, retenir parfaitement le son primitif, et le rendre avec une exactitude, faute de laquelle on peut l'altérer dans son principe même.

L'articulation de langue *oL* est appropriée à désigner l'action et les objets de l'odorat, qu'on indique aussi par l'articulation dentale *od*. On voit bien cependant que ce n'est qu'une variété du même germe, et qu'il a également produit les mots *olens*, *olidus*, *olfactus*, *olfacere*, *oleum*, *oglio*, *huile*, (ou parfum) *olive*,

olus, (les plantes cultivées dans les jardins) *odor*, *odorat*, etc. Que si je suis curieux de savoir si c'est le son *ol* figuré par la *langue*, qui est le véritable primitif, ou le son *od* figuré par les *dents*, je ne tarderai pas à découvrir que c'est le premier, et qu'*odos* n'est qu'une syncope d'*olidos*.

Je reconnais ceci à deux marques, 1°. aux mots où l'inflexion n'a fait que varier un peu, sans s'altérer ni sortir de son organe, car alors c'est sur la lettre de *langue*, que cette légère déviation s'est faite, lorsqu'en prononçant *N*, autre lettre de *langue*, au lieu de *L*, on a formé *ungere*, *onguent*, *oint*, *onction*, et autres relatifs à l'odorat, comme ceux ci-dessus cités.

2°. Si j'examine le second ordre de mots formés sur cette racine par une aberration de sens, je trouve qu'ils ont conservé l'articulation de *langue*. *Olescere*, verbe formé sur le mot *olus*, *plante*, *légume*, signifie, ainsi qu'*adolescere*, *croître*, *grandir*, *mûrir* : il s'est dit des végétaux, et l'expression s'est aussi etendue aux animaux. On a nommé *adolescence* l'âge de l'homme, où il commence d'être formé,

d'être en pleine sève, en état d'engendrer et de porter du fruit. L'âge de sa *puberté* a été nommé l'âge *adulte*. *Adultère* est un jeune galant qui corrompt une femme mariée, ou la femme qui se livre à lui, ou la faute qu'elle commet. *Adulterinus* se dit des choses que l'on corrompt par le mêlange de ce qui n'y devait pas entrer. Il se dit d'un vin frelaté, d'un acte falsifié, d'une drogue sophistiquée. Et l'on voit ici que, malgré l'aberration du sens, les images naturelles ne sont pas trop mal déduites l'une de l'autre, et de branches en branches depuis leur tronc.

§. XVI.

Il y a dans les langues des mots entièrement pareils qui n'ont pas la même origine.

Il arrive quelquefois que des mots d'une même langue, très-semblables par la forme et par le son, ne viennent pas des mêmes primitifs. Cela arrive lors même que l'un des primitifs est fort semblable aux dérivés, et paraît leur convenir également bien à tous; lors même que le sens paraît

se rapporter, et que, parmi les dérivés, l'un paraît être le verbe simple, et l'autre un verbe composé sur le simple; lors même enfin que les deux expressions dérivées sont absolument semblables dans la même langue. C'est ce que l'art critique doit discerner. La remarque, étant essentielle, demande d'être soutenue par des exemples.

Mine, air du visage, et *mignon* ne viennent pas du même primitif, malgré l'analogie sensible entre ces deux mots; car on dit *un visage mignon*. Le premier doit être tiré du latin *minari*, i. e. *menacer par l'air du visage*. Ainsi l'expression n'a d'abord été appliquée qu'à une mine terrible ou fâcheuse, comme lorsque nous disons en français *faire la mine*. Toute altération de l'air du visage, soit qu'elle provienne de passion ou d'affectation, a été aussi nommée *mines* et enfin l'expression s'est étendue à toute sorte d'airs de visage : on a dit *une jolie mine*, *une mine gracieuse*. L'origine primitive de ce terme est la racine ou clef *man* qui se rapporte en général à l'homme et à la face humaine. *Mignon* vient immédiatement du latin *minium*, et

originairement du phénicien *menin*, i. e. *vermillon, cinnabre.* Les Phéniciens, lorsqu'ils découvrirent l'Espagne, trouvèrent, sur les bords du fleuve *Minho*, beaucoup de terre minérale, de couleur rouge, qui, à ce que croit Vitruve, fut appellée *minium* du nom du fleuve, comme nous avons appelé *indigo* la couleur bleue qui nous vient de l'*Inde.* Isidore et Justin disent, au contraire, que le fleuve Minius a tiré son nom de la terre de couleur rouge qu'on trouve sur son rivage. L'un et l'autre récit sont également vraisemblables, et reviennent au même; car on sait que la plupart des noms de lieux en Espagne ont été imposés par les anciennes colonies de commerçans Phéniciens, dont la langue appelait le vermillon *menin.* Pour nous, nous avons nommé les petits portraits peints avec le *minium* ou le vermillon *miniatures*; et nous donnons l'épithète de *mignon* à un joli petit visage qui a de belles couleurs. Nous appellons, aussi par extension, *mignones* les petites choses bien faites.

Indolence, caractère d'un ame languissante et sans activité, ne vient pas du latin

indoles, quoique ce dernier signifie le caractère intérieur et naturel; mais du latin *dolens : dolere*, i. e. être dans un état d'abbatement. Ce mot *dolens* est proprement applicable aux maladies de langueur, quoique nous l'ayons étendu à toute espèce de souffrances et de *douleurs*. *Indoles* vient de la vieille préposition latine inusitée *indu* ou *endo* qu'on retrouve encore dans les anciens auteurs de cette langue, qui disent, *induperator* et *endopedire* pour *imperator* et *impedire*. De-là viennent aussi *intùs*, (fait sur les grec ενδος i. e. *intus*) *intrà*, *entrer*, *intérieur*, *intimité*, *intimé*, etc.

Lécher et *allécher* sortent de deux primitifs différens, quoique le second ait tous les caractères d'un verbe composé du premier, et qu'on dise en notre langue *alléché par l'odeur des mets*. Lécher est une opération propre de la langue; ainsi il est évident que le terme vient de l'hébreu *lischan* (*lingua.*) Il n'est pas moins évident qu'*allécher* nous vient du latin *allicere*, *allectum*, qui signifie *attirer*, *faire venir à soi*. Or il est clair qu'*allicere* ne vient

pas de l'hébreu *lischan*, mais du latin *licia* qui signifie *lice*, *lesse*, *tresse*, cordon dont on se sert pour attirer à soi.

A peine dans les phrases suivantes, *à peine étais-je arrivé*, *à peine a-t-il de quoi vivre*, n'est pas la même chose que dans celle-ci, *à peine de désobéissance*, *à peine de mort*. Cette dernière expression vient du latin *ad pœnam*. La première, employée comme adverbe, pour dire *presque pas*, *difficilement*, vient de *pené*, (presque, peu,) sorti de (πενία *egestas*.) *Penu* signifie le nécessaire physique, comme *penus*, le vivre : *penula*, un gros habit d'étoffe commune; et *penuria*, la disette des choses nécessaires. De-là viennent *penarium*, le lieu intérieur où l'on resserre la provision : *Penates*, les Dieux domestiques et de l'intérieur : *penitus*, l'intérieur, ou (adverbialement) tout-à-fait, au-dedans, entièrement; et là-dessus on a fait le verbe *penetrare*, dont le sens est bien loin de celui de la ℞.

Bornons-nous au nombre ci-dessus d'observations critiques et d'exemples propres à les soutenir. On en pourrait faire beau-

coup d'autres dont le détail fatiguerait à la fin le lecteur : elles se présenteront d'elles-mêmes aux personnes qui seront en usage d'opérer. Je n'en ai sans doute que trop dit sur une matière, curieuse à la vérité pour ceux qui l'aiment, et qui sentent de quelle utilité elle peut être dans l'étude des belles-lettres, et dans la recherche des antiquités, mais sèche et ingrate, il faut l'avouer, pour la plupart des lecteurs. Peu d'entr'eux, peut-être, auront la force d'aller jusqu'au bout de ce Traité. Moi-même, je ne me suis déterminé à l'écrire que par deux raisons principales : l'une, qu'il fait l'histoire de l'esprit humain et de son opération suivie dans la fabrique des langages ; ce qui est une partie essentielle de la philosophie : l'autre, qu'il donne à connaître l'influence que les mots fabriqués par les hommes ont à leur tour sur leurs opinions et sur leur façon de penser.

CHAPITRE XVI.

De l'archéologue ou nomenclature universelle réduite sous un petit nombre de racines.

§. I.

Projet d'un archéologue ou nomenclature universelle par racines.

POUR perfectionner la matière étymologique, et la réunir sous un seul coup d'œil, il serait à propos de faire un ouvrage qu'on va regarder d'abord comme immense, et qui ne l'est point du tout. Ce serait de dresser par racines une nomenclature universelle de tous les mots des langues d'Europe et d'Orient. Sous chacune des racines on rangerait les dérivés qu'elle a dans quelque langue que ce soit. Les racines et les primitifs montreraient, d'une manière distincte,

tincte, ce qui appartient à chaque langue; tandis que l'arrangement de leurs dérivés en ferait voir évidemment la filiation immédiate, sans qu'il fût besoin de l'appuyer d'autres preuves ni d'explications étendues. Tout l'art consiste à rendre la chaîne continue; en telle sorte que l'acception idéale, ou la figure matérielle des mots s'altérant légérement d'un chaînon au suivant, la vraisemblance et la clarté se conservent, et que l'on passe par des nuances insensibles d'une idée, d'une figure ou d'un son à d'autres très-différens, sans être choqué du contraste. Encore un coup je demande instamment qu'on ne se laisse pas prévenir à l'apparence, en regardant ceci comme un labyrinthe, comme un chaos, à l'aspect duquel le courage va manquer. J'ai examiné cette matière avec quelque soin, par rapport aux langues que je connais, et j'ai été étonné de voir combien le nombre des racines est petit, en comparaison de la multitude infinie des termes dérivés. On croirait d'abord qu'il y a une prodigieuse quantité de ces racines. Nullement: toutes ensemble réunies ne feraient qu'une fort

petite brochure. J'en dis trop, dans la crainte d'avancer ce que je crois pourtant déja voir assez clairement, savoir que tous les monosyllabes absolument primordiaux et radicaux, sur lesquels les autres racines moins simples sont formées, ne rempliraient pas une page de papier de lettre. Il en est de ceci comme des étoiles du ciel, qui paraissent innombrables, quand on les regarde, et qui se réduisent en un fort petit nombre, quand on les compte. J'ai vu que la nature n'avait formé qu'un bien petit nombre de primitifs radicaux, proportionné à la faculté très-imparfaite et très-bornée qu'elle a donnée à l'instrument vocal, pour imiter, par le bruit aërien des coups d'organes, les images des choses sensibles. C'est cependant de ce fond si pauvre que les langages quelconques ont été contraints de tirer leur système immense de dérivation. Ainsi ce travail de dresser une nomenclature universelle, sur-tout s'il était fait par plusieurs Grammairiens réunis, (car une seule personne ne peut pas posséder toutes les langues,) ne serait pas si énorme qu'on le croirait, les termes dérivés venans en foule se réunir sous les termes radicaux.

Que l'on prenne les langues anglaise, française, italienne, espagnole, provençale et latine, dont plus des trois quarts des mots n'expriment que des idées relatives ou morales, on verra tous ces termes se ranger à la file sous un petit nombre de racines *grecques* ou *germaniques*; les racines grecques se réunir sous un moindre nombre de racines orientales, et le tout enfin se rassembler, par troupes immenses de toutes les nations, sous un nombre infiniment petit de racines organiques, qui sont comme des clefs particulières naturellement adaptées par l'homme (on ne sait pas toujours pourquoi) à désigner certaines modalités d'idées: de sorte que tout ce qui peut se ranger dans la classe d'une de ces généralisations, se trouve sortir de la racine organique qui la désigne, et en porter le caractéristique. On m'entendra, si on veut recourir à ce que j'ai dit, §. 2 du chap. 4 et 21 du chap. 6. J'ai commencé d'en faire l'épreuve sur la lettre M, que j'ai choisie comme la plus immuable, pour voir combien elle me fournirait de vrais primitifs monosyllabes où elle fût initiale,

et combien chacun d'eux aurait de dérivés. Ceux là tiennent à peine quelques lignes : ceux-ci sont en nombre infini; et cependant j'en omets encore une prodigieuse quantité que je n'ai pas appercu; car ce n'est pas un travail qu'on puisse faire, comme il doit l'être, en parcourant une seule lettre : il faut tenir les vocabulaires entiers. Remarquez encore que, quand vous avez la racine première de toute une classe de mots dans un seul dialecte de l'Europe, (par exemple *main* et ses dérivés,) vous l'avez pour toute cette classe de mots dans presque tous les autres dialectes de l'Europe, qui ne forment, à vrai dire, qu'une même langue; les variations legères, qui les distinguent, ne tombant pas sur le signe radi cal. Si j'ai le tems ou la patience de finir ce travail minutieux sur la lettre M, je le donnerai dans un chapitre à part, réduit en table, pour essai de l'archéologue que je propose. On y verra qu'il y a beaucoup de variétés dans chaque mot, mais qu'il n'y a guères de mots. Véritablement je n'entends parler ici que des mots habituels de chaque langue, non compris les noms appellatifs singuliers de

certains objets physiques qui ne sont pas d'un fréquent usage dans le cours de la vie, et qui ne fournissent que peu de dérivés. Mais aussi l'on verra que tous les noms propres de lieux et de personnes, dont la signification n'est pas encore méconnue, (et il y en a une très-grande quantité) viennent sans peine se ranger sous la racine dont ils sortent.

§. II.

Utilité d'y joindre les mots de jargons populaires.

Il y faudrait joindre les termes singuliers, tant du vieux langage de chaque pays, que des jargons populaires desquels il y a beaucoup d'inductions à tirer. Les différens degrés, par lesquels le même mot a passé, en recevant plusieurs changemens successifs, dans sa prononciation, dans son orthographe, etc. sont autant de chaînons qui conduisent de proche en proche à l'origine du mot actuellement en vigueur.

§. III.

Manière de procéder à l'examen métaphysique de chaque idiome.

De plus, il serait nécessaire (et cette partie de l'ouvrage serait plus pénible que le reste) de montrer d'où sont nés les idiotismes ou façons de parler propres à chaque nation, de suivre chaque grammaire dans le progrès de sa formation, de faire voir comment une langue, en même-tems qu'elle s'appropriait presque tous les mots d'une autre, adoptait la syntaxe d'une troisième ; comment le français, par exemple, dont presque tous les termes ne sont qu'un latin corrompu, s'est avisé, contre l'usage de la langue latine, de former toutes ses déclinaisons par des articles, et une bonne partie de ses conjugaisons par les verbes auxiliaires *avoir* et *être*, en suivant pied à pied dans ce même verbe *être*, toutes les irrégularités si caractérisées de l'*esse* des Latins. Ce serait assurément un travail digne d'un métaphysicien, que de prendre une pièce considérable en quelque langue

fort connue, pour examiner les dérivations dans la manière d'exprimer les idées ; et par les diverses locutions, faire remarquer, phrase à phrase, les opérations de l'esprit humain dans la tournure de chaque façon d'énoncer les pensées. Les comiques en prose, dont le style est plus semblable au discours ordinaire de la conversation, paraissent devoir être choisis par préférence. On aurait à parler aussi de la cause des différentes terminaisons dans les langues, de la signification des prépositions, de leur variété à cet égard ; car les mêmes ont plusieurs sens très-différens. En traitant des prépositions et des valeurs de chacune, on examinerait leur adaptation aux verbes, et les termes composés ; et ainsi du reste en tout ce qui regarde les procédés de l'esprit, par rapport à la fabrique des locutions. C'est une matière extrêmement vaste et très-philosophique. Je n'ai fait que la toucher en peu de mots, dans l'un des chapitres précédens.

§. IV.

Nécessité de dresser un modèle comparé de tous les langages.

Enfin, il faudrait joindre, par forme d'*appendix*, à l'archéologue proposé, un court exemplaire de toutes les langues de l'Univers. Ceci a été en partie tenté par le P. Kirker, dans son *Œdipus ægyptiacus*; par Gesner, dans son *Mithridate*; par M. Leibnitz, et sur-tout par Chamberlayn. Mais les modèles qu'ils ont pris, ne paraissent pas bien choisis. Ceux-ci nous ont donné l'Oraison dominicale, avec quelques autres prières, et Kirker un eloge de l'Empereur Ferdinand. Il faut que ce modèle soit fait exprès avec beaucoup d'art, de manière à représenter d'un coup-d'œil tout ce qu'a de principal le génie de chaque langue, et à montrer ses rapports avec d'autres langues. Le meilleur serait de dresser, en une page ou deux, sur un sujet clair et simple, une espèce de centon, où l'on ferait entrer les principaux noms généraux, tant des substances physiques,

que des êtres moraux et intellectuels ; les termes qui expriment les relations, les qualités, les accidens ; les épithètes les plus communes ; les pronoms personnels et possessifs ; les nombres ordinaux, les termes métaphysiques d'un commun usage ; quelques autres termes privatifs ; les verbes les plus usités ; les particules conjonctives et disjonctives ; quelques adverbes, prépositions, interjections et autres parties d'oraison : en observant de varier, quoique toujours d'un style très-simple, la tournure des phrases, en telle sorte qu'il s'y trouvât quelqu'exemple d'impératif, d'interrogations, de subjonctifs, de participes : en un mot, tout ce qui regarde les tems, les modes, le fini, l'indéfini ; l'actif, le passif, le singulier, le plurier ; les cas des déclinaisons, etc. Le modèle doit être écrit en latin ; langue la plus vulgaire de toutes, et qui se prête le plus aisément au génie des autres. Un pareil exemplaire, où le latin se trouverait, soit répété en entre-ligne à chaque traduction, soit plutôt chiffré, au-dessus de chaque mot, dans l'un et dans l'autre, serait d'un

grand usage aux personnes intelligentes, pour commencer à apprendre quelque langue que ce fût; et par-là il deviendrait d'une grande utilité, quand même il n'en résulterait point d'autre. C'est grand dommage que les anciens n'aient pas eu la pensée de dresser un tel *specimen omnium linguarum*. Quelle facilité ne nous donnerait-il pas aujourd'hui ? Combien de choses n'y découvririons-nous pas! Le Roi Mithridate, qui, outre tant de dialectes orientaux et scythes qu'il possédait, savait aussi la langue des Grecs, et presque certainement celle des Romains, aurait été lui seul fort propre à avancer un pareil ouvrage.

§. V.

Plan de l'Archéologue.

Instruction pour construire le grand Archéologue ou Vocabulaire universel par racines.

Prenez un Dictionnaire de chaque langue.

Prenez autant de cahiers de papier blanc

que de Dictionnaires. Il est à propos que ces cahiers soient composés de demi-feuilles repliées verticalement, afin qu'ils soient longs et étroits. Il faut de plus en diviser chaque page en deux par une marge.

Ecrivez sur chaque cahier la liste alphabétique des principaux mots de chaque langue.

Après quoi, le maître ouvrier écrira, en marge de chaque mot, celui dont il est dérivé, et le signe radical de ce mot; par exemple, en marge du mot *difficulté*, il écrira *facere* ℞. *fac*; en marge du mot *perfection*, il écrira de même *facere* ℞. *fac*; en marge du mot *confiture*, il écrira de même *facere* ℞. *fac*. Il n'est pas besoin de s'expliquer davantage : car on voit assez que *difficulté* vient de *facere*, par les mots *facilitas* et *facultas*; que *perfection* en vient aussi, par *perfectus* et *perficere*; de même que *confiture*, par *confetti* et *conficere*.

Après quoi, vous releverez de tous les cahiers les mots originaux mis en marge, que vous reporterez, par ordre alphabétique, sur un nouveau cahier : en marge

de chaque mot vous écrirez le signe radical.

Cela fait, prenez une grande quantité de cartes; et écrivez, en tête de chacune, un de vos signes radicaux, ou racines, en faisant mention de la langue dont elle est tirée. Ce sera toujours celle où se trouve le plus ancien terme primitif connu. Que si votre racine n'est qu'un germe du langage, c'est-à-dire une articulation simple de l'un des six organes vocaux, elle appartient à la langue organique, primitive et commune à tout le genre humain.

Disposez vos cartes par ordre alphabétique. Ecrivez ensuite sur ces cartes, et sous chaque racine, tout ce qui se trouve de relatif à cette racine dans vos cahiers précédens. Ayez attention de n'écrire sur les cartes que d'un côté, afin de pouvoir couper ces cartes en plusieurs pièces ou petits bulletins, à votre volonté.

Cela fait, le maître-ouvrier ayant sous les yeux à-la-fois tous les mots de toutes les langues, derivés d'une même racine, les rangera et disposera dans l'ordre le plus convenable, selon leur analogie et leur plus

grande

grande approximation, chacun sous leurs principaux primitifs dérivés d'une même racine. Ces primitifs seront comme autant de classes ou de petits chapitres sous chaque racine.

Vous aurez soin de remonter, autant qu'il sera possible, les racines monosyllabes jusqu'à leur premier germe, qui est l'articulation organique. Ainsi, après avoir écrit en marge du mot *consistoire*, *sisto*, et en marge de *sisto*, *sto*, vous ferez bien encore d'écrire en marge de *sto*, le premier germe qui est le mouvement dental, modulé par le nez *st*, autrement le *sifflé battu*. Cependant, vous emploierez toutes vos racines monosyllabes, en dressant votre table radicale par ordre alphabétique, sans vous astreindre à ne faire entrer dans cette table que les premiers germes des racines. Ce serait la réduire trop au simple; car j'ai fait voir qu'il y a des racines qui n'ont pour germe que le mouvement simple d'un seul organe. Par exemple, l'articulation de gorge *c* ou *gh*, pour la classe des choses creuses et profondes, c'est-à-dire des êtres qui peuvent être considérés sous l'aspect de

cette modalité d'existence, le frôlement de langue *R* pour la classe des choses rapides roides, rudes, rompues, etc.

§. VI.

Il doit être dressé selon l'ordre organique et naturel des lettres, non selon l'ordre de l'alphabet vulgaire.

En rangeant les racines par ordre alphabétique, vous ne suivrez pas cet ordre, tel qu'il est reçu dans l'usage, mais tel qu'il est donné par la nature. C'est un guide qu'il ne faut pas ici perdre de vue. Nous avons reconnu qu'il n'y a que six lettres consonnes, parce que l'instrument n'a que six parties, qui sont ses six organes; chacun desquels est doué de son articulation propre. Votre archéologue n'aura donc que six divisions, disposées dans leur ordre propre, en commençant par les trois muettes, plus fixes, plus consonnes, plus instantanées que les trois autres; savoir, *lèvre*, *gorge*, *dent*, en rangeant les variations de chacune en leur ordre de *douce*, *moyenne* et *rude*. Continuez par les trois liquides qui participent un peu de

la voyelle, étant susceptible d'un petit prolongement ; savoir, *palais*, *langue*, *nez*. J'ai fait voir, §. 12 du chap. 3, que cet ordre était au fond, celui de l'alphabet grammatical.

La voyelle ne doit entrer dans la division de votre table alphabétique des racines monosyllabes, qu'autant qu'elle forme seule le germe radical, sans mêlange d'aucune consonne, par un simple cri non figuré, comme Aω, *respiro* ; ce qui est fort rare. Hors de-là, c'est à la consonne qu'on doit rapporter la racine ; car c'est l'articulation consonne qui, figurant et peignant par ouomatopée, est la cause efficiente de la formation du mot, et qui approprie la racine et ses dérivés à toute une classe des noms, à toute une modalité d'existence. Ainsi, lors même que la racine commence par une voyelle qui suit la consonne, il faut, dans votre table alphabétique, rapporter cette racine dans le chapitre de la consonne, qui la caractérise. La ῥ. AC, si bien fournie d'une infinité de descendans, doit, avec tous les siens, être placée, non à la voix *A*, mais à la lettre *gorge C*. C'est

en cet ordre de lettres, et sous cette racine que vous placerez le latin *ago*, le turc *aga*, (*duc*) le français *réaction*, le grec Ἀγκύλος, etc.

Il y a plus de difficulté dans l'arrangement des inflexions composées, pour savoir en quel ordre on les disposera, lorsqu'un des organes, outre son mouvement simple, affecte l'esprit propre à un autre organe, et forme une consonne double. Sur quoi, il faut observer en général, que les consonnes doubles, étant presque toujours composées d'une fixe et d'une ou de plusieurs liquides, alors la véritable consonne, base solide de l'articulation, est la fixe : le reste n'est qu'un accessoire qu'elle emprunte d'un organe liquide. Les inflexions *PS*, *CL*, *TR* appartiennent à la *lèvre*, à la *gorge*, à la *dent:* le *sifflé*, le *coulé*, le *frolé*, qu'elles affectent ici, sont accessoires. Ainsi les racines, formées par ces inflexions doubles, appartiennent à leur lettre fixe. Je penche à croire qu'il faut s'en tenir à suivre cet ordre, lors même que le *sifflement nazal* est joint aux consonnes fixes, (ce qui arrive si souvent) et que les articulations radi-

cales *SP*, *SC*, *ST* appartiennent à leur fixe, plutôt qu'à la lettre *Nez*, dont le sifflement, quoiqu'initial, n'est ici qu'accessoire à la fixe. Exceptez toutefois de cette règle générale la lettre liquide de langue *L* et *N*, lorsqu'elle est mouillée, comme dans *Ignace* et dans *Meglio*; car alors l'aspiration gutturale *G* est empruntée de la fixe par la liquide qui est principale, ainsi les articulations mouillées *GN*, *GL*: appartiennent à la consonne *langue*.

Cela posé, venons à l'ordre que vous observez dans l'arrangement et la suite des consonnes doubles ou triples de chaque division. Ce sera celui de l'esprit ou inflexion propre et habituelle à chaque organe, selon l'ordre que vous avez déja suivi pour les organes ou consonnes simples. D'abord l'esprit habituel de la *lèvre*, puis celui de la *gorge*, etc. c'est-à-dire le sifflé *labial*, l'esprit *guttural*, le battu *dental*, le coulé de *palais*, le frappé ou le frôlé de *langue*, le sifflé de *nez*; *PF*, *PG*, *PT*, *PZ*, *PL*, *PR*, *PS*.

Même ordre à observer pour la troisième consonne, si la racine en a trois; comme

chéologue ; où il trouvera ce qu'il cherche.

§. VII.

Suite de l'instruction sur la méthode de dresser l'archéologue, sur l'arrangement des racines, des primitifs et des mots dérivés.

Le maître-ouvrier, dans le détail et l'arrangement des dérivés, mélangera tous les mots des langues quelconques, sans mettre à part d'un côté les mots français d'une certaine dérivation, et d'un autre les mots italiens de la même dérivation. Il aura soin seulement, au-devant de chaque mot, de mettre en petites capitales le nom abrégé de langue, ainsi FR. IT. (français, Italien.)

Pour sa facilité, qu'il prenne une grande table, et qu'il découpe toutes ses cartes en bulletins qu'il rangera sur la table, à la suite les uns des autres, dans l'ordre convenable, tant sur une même ligne, que par alinéa. Après quoi, il les fera copier au net sur une feuille; portant en tête la ra-

cine originale. Il faut écrire le signe radical en grandes Capitales rouges, tant en letttres vulgaires, qu'en lettres de l'alphabet organique, dont j'ai donné le modèle, §. 6 du ch. 5; les principaux primitifs en grandes capitales noires; tous les mots ordinaires quelconques en lettres quarrées; la signification de ces mots, s'il est besoin de l'ajouter, en italiques; le nom de la langue du mot en petites capitales italiques; les discours, explications, ou passages nécessaires, en petites lettres quarrées, entre deux crochets.

Il est fort nécessaire d'écrire chaque racine en lettres organiques; car la même racine varie beaucoup, figurée en lettres vulgaires. AM, AB, AP, MA, BA, PA, FA ne sont qu'une même racine. Vous le faites voir, en l'écrivant en letttres organiques. (Voyez §. 17 du chap. 3,) qui ne varie pas autant pour la figure. Toutes celles ci-dessus peuvent se réduire à celles-ci, *voix pleine figurée par la lèvre*. C'est pourquoi il ne faut pas manquer à chaque racine, 1° d'énoncer quels organes agissent, en quel ordre, en quelle manière;

2°. d'expliquer ce que l'organe veut peindre, (quand on le sait) ; quelle classe de choses cette racine cherche à désigner ; à quelle qualité des êtres, à quelle modalité d'existence elle est appropriée.

Vous direz, par ex. *FLO*, *FLUO*, *lèvre sifflante*, *avec le coulé de langue ;* articulation très-liquide, peinture de la mobilité, de la fluidité, soit aërienne, soit aquatique, soit ignée. Cette ꝼ. désigne les choses coulantes, fluides, mobiles, facilement mises en mouvement. Elle comprend aussi les noms qu'on peut donner aux choses non-sensibles, en les formant par une comparaison tirée de cette espèce d'image naturelle. Elle comprend encore diverses autres choses sensibles qui, ayant quelque rapport aux choses fluides et mobiles, autre néanmoins que celui de la fluidité ou mobilité, n'ont pas laissé que de recevoir leur nom d'elles, par une dérivation inexacte, où l'on a eu plus d'égard au rapport quelconque des choses entr'elles, qu'à la force significative du mot.

Remarquez de plus que ce que nous di-

sons ici de l'une des racines organiques, est applicable à toutes. Chacune d'elles comprend, non seulement les choses naturelles que l'organe veut imiter, mais encore les choses non-sensibles qu'on veut rendre sensibles par l'image des premières; et aussi plusieurs choses relatives aux premières par quelqu'autre côté que celui qui ferait la convenance de peinture. Il y a dans ce dernier point un très-grand, mais très-commun abus des mots et de la dérivation.

STO, battu des dents, précédé du sifflement nazal; peinture de la fixité de l'immobilité, de la stabilité, de la permanence en la même position. Cette ℟. désigne les choses qui ont cette qualité, ou qui y participent. Elle comprend les êtres qui peuvent être considérés en l'état d'être posés debout, ou de rester fixes dans la situation où ils sont. Si on joint le *frôlement de langue R, ainsi STR,* alors la ℟. désigne que l'état de fixité et de permanence est produit par une action rude et forcée.

CAP, CEP, CAV, CUP, CUV, *GOUF, gorge* et *lèvre.* Cette ℟. par l'arti-

culation gutturale, désigne le creux, la cavité naturelle. Elle sert, dans ses dérivations nombreuses, à nommer les choses de ce genre, ce qui s'y rapporte, ce qui en résulte, ce qui y participe, ce qui peut y être comparé en un sens, soit allégorique, soit moral. Si le sifflement nazal s'y joint *SC*, c'est un signe qui marque encore plus, qui ajoute à la peinture de cavité l'idée d'action qui la produit. Si on y ajoute encore le frôlement de langue *CR*, *SCR*, c'est pour peindre que la chose ou l'action sur la chose est produite avec roideur et violence. Les exemples, mis en leur ordre, donneront la preuve de ces assertions.

AC, AQ, AG, AGG, ANC, ANG, *voix pleine ou nazale figurée par la gorge.* Cette racine désigne ce qui agit, ce qui va en avant, ce qui pousse, ce qui est en pointe, en angle, en aigu, ce qui agit comme perçant et pénétrant : elle désigne aussi en sous-ordre ce qui est relatif à ce genre d'action. En renforçant la racine par des inflexions plus compliquées, comme ANGL, ANCHR, ERG, OURC, on ajoute à l'action des modifications qu'on

lien *cinghiale*, est emprunté et corrompu du mot français *sanglier*, immédiatement tiré du latin *singularis*, pour nommer un gros marcassin qui va seul, et le distinguer des plus jeunes qu'on appelle *bêtes de compagnies*.

Le français, à son tour, est plus voisin du latin que l'anglais : cependant il y a des mots français, venus du latin, qui ont passé par l'anglais, avant que d'entrer dans la langue française. *Andier*, gros chenet de fer, à l'usage de la cuisine, vient de l'anglais *handiron*, *chenet*; à la lettre, *main de fer*, *hand*, main, *iron*, fer, qui se prononce en anglais *airan*, à-peu-près comme le français *airain*; du latin *æs*, *æris*.

Vous trouverez une quantité de mots composés de deux, de trois et même d'un plus grand nombre de primitifs. Ces mots composés doivent-être rapportés sous chacun des principaux primitifs qui entrent dans la composition; mais seulement pour donner le complet de sa filiation, en renvoyant le lecteur à l'endroit où vous donnez l'explication et l'analyse du mot, s'il est besoin de la donner. Vous serez sou-

vent dans ce cas. La décomposition des principes d'un mot donne, pour l'ordinaire, une notion fort exacte des idées que le mot est fait pour exprimer; l'assemblage de ces principes formant la définition même du mot. C'est ce qu'il est bon de développer, quand l'occasion s'en présente, par deux raisons; l'une qu'on montre ainsi la justesse de l'opération de l'esprit dans la fabrique du terme; l'autre que cet accord des principes radicaux du terme avec sa définition est une preuve évidente qu'on a rencontré juste dans l'origine et la dérivation cherchée. Par exemple, sur le verbe italien *calpestar*, (fouler aux pieds) il est bon de faire observer que le mot est composé de trois primitifs latins *calx*, (talon), *es*, (pied) *stare*, (être debout); que ces trois expressions donnent très-bien la définition du terme; *alicui instare, aliquem impingere calcibus et pedibus*; que l'instinct a promptement réuni ces trois primitifs simples, pour peindre, avec vivacité, l'image de l'action violente d'un homme debout, qui, fixé à la même place, et pesant avec force sur une autre

homme renversé, fait ses efforts pour l'écraser des pieds et du talon. Le verbe plus simple *pestar* (fouler, détruire avec les pieds) signifie à-peu-près la même chose; mais l'action n'est désignée qu'avec les pieds; au lieu que dans *calpestar* elle est désignée avec les pieds et avec les talons; ce qui ajoute à la force de l'action et à l'énergie de la peinture. On aura lieu d'observer encore que ces deux mots *pestar* et *calpestar*, où la même idée est si bien suivie, confirment, l'un par l'autre, la vérité de l'étymologie donnée.

On conclura peut-être de cet exemple et de tant d'autres, qu'il ne faudrait pas ôter la liberté de forger une nouvelle expression dans le langage, toutes les fois qu'elle formerait, avec précision, une image claire et vive, justement correspondante à l'idée. C'est ensuite au public qu'il appartient d'adopter ou de rejetter le nouveau terme. Il le consacrera par l'usage, s'il est bien fabriqué: s'il le rejette, ce sera la marque qu'il ne l'a pas trouvé bien fait, ou assez facilement intelligible. Mais pourquoi se faire aujour-

d'hui tant de scrupule de hazarder de nouveaux mots ! Un langage est-il jamais assez riche ! Notre langue française n'aurait jamais été mise au point où elle est, si on eût jadis craint d'y rien ajouter ; si l'on eût eu les mêmes scrupules sur le purisme que l'on montre à présent. Je penche à croire qu'il n'y a pas de point fixe où une langue doive absolument être arrêtée, et qu'elle est toujours susceptible d'un plus grand degré de perfectibilité.

Je serais assez d'avis que l'on mît deux fois les mots de la langue dont les caractères ne sont pas les mêmes que les nôtres, tels que les Phéniciens, Hébreux, Russes, Allemands, même les Grecs ; savoir, dans leur propre caractère, et en caractère vulgaire ; pour qu'il fût facile à tout le monde de les lire. Reste à savoir s'il faudrait les écrire comme on les lit, ou comme on les prononce ; mais rien n'est si variable que la prononciation : chacun la réduit à l'usage habituel de son climat. Ainsi il vaudrait mieux suivre l'orthographe littérale des mots, l'écriture étant plus fixe que la parole, et conservant mieux les élémens

que la prononciation élide souvent. L'inconvénient est que la dérivation part aussi souvent d'une prononciation défigurée, que des élémens figurés par écrit.

Mettez dans la même ligne tous les mots de même signification formés de la même racine.

Mettez alinéa, dès que la signification change.

Si tous les mots de toutes langues, contenus dans la même ligne, sont de même signification, il n'est pas besoin de l'ajouter, parce qu'ils se traduisent tous eux-mêmes réciproquement les uns les autres; par exemple :

LAT. *difficultas*, IT. *difficolta*, FR. *difficulté*, ANG. *difficulty*.

Si les mots ne se traduisent pas les uns les autres, il faut ajouter à chacun la signification. Remarquez qu'il y a beaucoup de mots de figure semblable à leur plus prochain primitif, et néanmoins de signification assez différente. Par ex. *mission* doit être à la suite de *missio* dans la même ligne; mais non pas *mettre* à la suite de *mittere*, *mettre* n'étant pas la traduction

de *mittere ;* comme *fermer* n'est pas la traduction de *firmare*. Il a, quoique dérivé, un sens tout différent ; ainsi il doit être écrit alinéa.

Servez-vous, pour traduire, et pour tout le corps de l'ouvrage, de la langue française, parce qu'elle est la plus vulgaire de toutes, après la langue latine, et parce qu'il y a quantité de termes relatifs aux mœurs, usages et inventions des derniers siècles, qui ne se trouvent pas dans la langue latine. Sans ceci, la langue latine serait fort préférable, parce qu'elle est plus riche, parce qu'elle laisse un peu plus de liberté de composer des termes, et sur-tout parce qu'elle est brève, et qu'elle n'emploie pas, comme le français, des articles pour les noms, et des auxiliaires pour les verbes. Observez de rassembler, autant qu'il vous sera possible, les vieux mots inusités de chaque langue, et les termes singuliers du jargon de chaque province. Ils vous seront d'un très-grand usage pour la filiation étymologique. Joignez-y, autant que vous le jugerez convenable, les noms propres dont la signification sera connue. Ceci vous fera

voir quantité d'origines des noms de lieux et de familles.

Ne vous jettez dans les citations et dans les explications, qu'autant qu'elles seront absolument nécessaires. Vous n'en aurez pas souvent besoin. Vous verrez que l'arrangement des mots porte sa preuve avec lui. Mais vous ne pourrez vous dispenser d'ajouter la définition des termes singuliers qui, sans elle, ne seraient pas facilement entendus.

L'ouvrage peut être fait en peu de tems, si l'on a plusieurs atteliers, avec un maître-ouvrier à chacun; et il est nécessaire d'en avoir plusieurs; car une seule personne ne possède pas toutes les langues.

L'ordre, dans lequel les mots d'un vocabulaire universel se trouveront ainsi disposés, fera voir, d'une manière claire, l'étymologie prochaine et éloignée de chaque terme, l'entière filiation des mots, et même celle des langues, sans qu'il soit besoin de faire aucun discours, ni d'entrer en dissertation, pour le prouver; l'arrangement seul des mots le faisant voir avec assez d'évidence.

De cette manière, le grand archéologue contenant toutes les langues d'Europe et d'Orient, ne contiendra pas plus de volumes que certains dictionnaires. Il faut seulement avoir soin de l'imprimer à deux ou trois colonnes, à cause des fréquens alinéa, et avoir des signes de division pour chaque page en cinq ou six parties, afin de trouver plus promptement ce qu'on cherchera.

Ne songez qu'aux langues européennes et à celles qu'on appelle communément *orientales*, c'est-à-dire, bornez-vous à tout ce qui peut provenir du celtique et du phénicien, aux pays où les phéniciens et ensuite les Arabes ont porté leur commerce et leurs connaissances ; où ils ont introduit leurs langues qui se sont mêlangées avec le fond des vieux langages barbares que parlaient les anciens peuples des régions de l'Europe. Ceci comprend, 1° l'ancienne langue orientale parlée dans les régions situées entre l'Euphrate et le Nil, avec ses différens dialectes et idiomes, tant anciens que modernes ; 2° les différens langages barbares parlés dans les régions de l'Europe, c'est-à-dire le peu qu'il nous reste de vieux

pélasgique, d'illyrien, d'osque, umbrien et étrusque, de celtique, de cantabre et ibérien, de scythique, de tudesque, de gothique, de ruuique, etc.; 3° les langages plus récens, qui ont résulté, tant du mêlange de quelques-uns de ceux-là, que du mêlange postérieur des derniers formés avec d'autres plus anciens, lequel a, dans la suite, et de siècles en siècles, produit de nouveaux langages; tels que le grec, hellénique, éolique, ionien; le latin; l'allemand; l'italien, etc. Ces langages, qui rentrent à tout moment les uns dans les autres, et dont vous verrez les racines bornées à quelques centaines de monosyllabes, comprennent presque tous les peuples de la terre, qui ont policé leurs mœurs, cultivé les arts, et exercé leur esprit; ou du moins presque tous ceux dont les idées et les connaissances sont parvenues jusqu'à nous. Que si d'autres nations asiatiques, venues des bords de l'Inde et du Gange, ont antérieurement instruit et policé celles-ci, tout ce qui regarde leurs idées, leurs connaissances et leur langage, est mis, par le tems, hors de la portée de nos recher-

ches, et reste enséveli pour nous dans les ténèbres de l'oubli.

Les langues, qui parlent aux yeux, non aux oreilles, dont le chinois paraît être l'original, ne doivent point entrer dans votre système, puisqu'elles procèdent d'un de nos sens, qui n'a rien de commun dans ses sensations primitives, avec le sens dont procèdent nos langages. Ceux-ci viennent de l'ouie; ceux-là de la vue. Selon l'apparence, ils ne pourraient se plier à votre méthode. Leur génie et leur caractère est si différent, que leurs racines ne doivent pas l'être moins. Les langues sauvages d'Afrique, d'Amérique n'y doivent pas entrer non plus. Ce qu'elles viennent d'acquérir de nouveau, par le commerce des Européens, est tout récent et tout crud: on le retrouve en Europe. L'ancien fond de ce qu'elles contiennent, aurait de grandes utilités, s'il était possible de le rassembler; parce qu'il formerait un recueil de l'expression organique, et imitative des idées simples, primitives et physiques, telles que les ont les peuples sauvages. Mais une telle adjonction rendrait, à vrai dire, l'exécution

de l'ouvrage proposé impraticable quant à présent ; outre qu'elle le grossirait d'une maniere énorme. On y pourra revenir dans la suite et peu-à-peu ; car ce que je propose ici, est une espèce d'Encyclopédie grammaticale, qui ne peut être portée à sa perfection qu'à la longue et par degrés. Seulement il serait curieux et à propos de joindre le catalogue des mots de langues sauvages au recueil des glossaires particuliers dont je vais parler ci-après. Les vocabulaires imparfaits de ces langues sont répandus en grand nombre dans les relations des voyageurs et des missionnaires. J'en possède moi-même un amas considérable en manuscrits rassemblés par un des plus savans hommes qui aient vécus dans notre siècle. C'est le même recueil qui a servi à M. Bullet, pour la comparaison du langage celtique avec les autres langages, et que je lui ai communiqué, il y a plusieurs années, ainsi qu'une partie du Traité que je donne ici au public, dans le tems qu'il mettait la dernière main à son curieux Dictionnaire. Quand on aura un grand nombre de ces vocabulaires barbares, à la suite les uns des

autres, il sera tems d'en entreprendre l'examen et le parallèle, d'observer ce que les expressions ont d'organique et de radical, et de les rapporter peu-à-peu aux racines et aux primitifs déja contenus dans le grand corps de l'ouvrage.

A la suite de l'archéologue vous mettrez premièrement une table des racines écrites, tant en lettres vulgaires qu'en lettres organiques. Il serait même à propos d'y joindre, sous chaque racine, les principaux primitifs qui en sont immédiatement sortis. Ceci formerait un petit racourci du grand tableau qui en contiendrait tous les principaux linéamens. Vous mettrez ensuite le vocabulaire particulier de chaque langue, c'est-à-dire la liste des mots principaux, chacun suivi d'un chiffre qui renvoie à la page chiffrée et à la division de la page, ou au numéro de l'archéologue, (si vous avez numéroté les racines, au lieu de chiffrer les pages,) pour trouver l'endroit ou l'étymologie du mot est présentée.

Pour faire ces index ou glossaires particuliers de chaque langue, vous ne ferez que reprendre les listes que vous aviez précédemment

précédemment faites, et les donner à imprimer en caractères menus, à cinq ou six colonnes par page, afin qu'elles tiennent peu d'espace.

§. VIII.

Usage de l'archéologue.

Le grand archéologue servira de Dictionnaire commode pour toutes les langues; en sorte que l'on pourrait, pour les expliquer, se borner à celui-là seul. En même tems il montrera ce que chaque langue a emprunté de chaque autre. On pourra voir dans ce tableau grammatical l'ancienneté, l'origine, les émigrations, le mélange des différens peuples. On sait assez que rien ne sert davantage à juger de la connexion des peuples que leurs langages. Par exemple, la langue des Abyssins nous fait connaître qu'ils ne sont pas un peuple Africain, mais une très-ancienne colonie des Arabes qui a traversé le détroit de Babel-Mandel. Il y a aussi des langues qui, sans avoir une descendance directe l'une de l'autre, ont une affinité marquée, qui ne peut venir que d'une

origine commune, aujourd'hui inconnue ou totalement perdue : telles sont, à ce qu'on dit, l'allemand et le persan. Toutes deux, si cela est, descendent de l'ancien scythe que nous ne connaissons plus du tout. On trouverait la preuve de ces affinités dans le vocabulaire parallèle, ou ces langues prendraient place, non comme ascendantes, mais comme collatérales.

Par l'usage des noms que les peuples ont imposés aux choses, on reconnaîtra quels sont les usages et autres points relatifs aux mœurs, lois, rites et religion qu'ils ont emprunté les uns des autres. On y verra l'ordre et la marche de l'esprit humain, et un tableau, bien plus singulier qu'on ne se l'imagine, des opinions des hommes et de leur source.

§. IX.

Nécessité d'en dresser un dans l'état actuel de la multiplicité des langages et des connaissances humaines.

Il faudra bien d'ailleurs tôt ou tard en venir à un pareil ouvrage. Les langues

sont les clefs des sciences. Il est indispensable de les savoir; mais elles servent à y entrer, sans en faire, à vrai dire, elles-mêmes partie: cependant on consume un tems infini à les apprendre. Plus on ira en avant, plus il y en faudra mettre, puisque les langues vont toujours en se multipliant de siècle en siècle, et que les anciennes se conservent par le moyen de l'impression. On trouvera dans chacune des choses utiles ou curieuses qu'on voudra connaître; de l'histoire, de la poésie, des sciences et des arts. Les choses de pur agrément (et ce ne sont pas celles dont on est le moins empressé,) consistant sur-tout dans le style, ne se trouvent pas dans les traductions: il faut connaître les originaux. A la fin on consumerait sa vie à s'instruire de la signification des mots. On convient qu'à la Chine, l'énorme multiplicité des mots dont il faut s'instruire, a beaucoup contribué à y retarder le progrès des sciences. On sera donc forcé d'en venir un jour à trouver une méthode qui facilite ce genre d'étude. Il n'y en a guères, ce me semble, de plus propre que celle-ci, qui, distribuant par

classes toutes les langues de même espèce et de même origine prochaine, présente un tableau d'analogie, que l'œil saisit tout d'un coup, que la mémoire retient sans effort, au moyen des approximations. J'en ai souvent fait l'expérience avec succès. Quand je suis obligé de lire quelque chose d'une langue qui ne m'est pas familière, et que je me trouve arrêté par un mot, mon usage est d'examiner ce que ce terme a de radical, et d'en deviner là-dessus la signification dérivée, en la combinant avec le sens du reste de la phrase; ce qui me réussit souvent, et beaucoup plus vîte que si je cherchais le mot dans un Dictionnaire. On sait assez, par les épreuves, que plus on possède de langues, plus on a de facilité pour en apprendre de nouvelles, ce qui vient de la méthode des comparaisons. Elle est bien plus efficace, quand elle se fait sur les racines même, qui parlent non-seulement à la mémoire, mais en même tems à l'esprit.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE IX. *De la formation des langues ; de leur progrès immense sur de très-petits principes ; de leurs classes et dialectes.* p. 1

CHAP. X. *De la dérivation et de ses effets.* 36

CHAP. XI. *De l'accroissement des primitifs, par terminaison, préposition et composition. Des formules grammaticales, et de leur valeur significative,* 173

CHAP. XII. *Des noms des êtres moraux.* 220

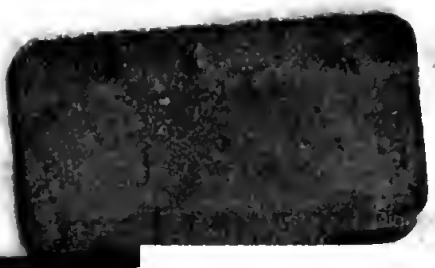
CHAP. XIII. *Des noms propres.* 259

CHAP. XIV. *Des racines.* 294

CHAP. XV. *Des principes et des règles critiques de l'art étymologique.* 391
CHAP. XVI. *De l'archéologue ou nomenclature universelle réduite sous un petit nombre de racines.* 429

Fin de la Table.

E R R A T A.

Pages.	*Lignes.*	
64,	2,	et d'être, *lisez* est d'être.
—	—	ce qu'i, *lisez* ce qu'il.
165,	19,	n inies, *tisez* infinies.
219,	18,	la signification, *lisez* sur la signification.
253,	21,	le tems t'envole, *lisez* s'envole.
287,		§. VIII, *lisez* § VII.
308,	5,	servante, *lisez* servantes.
325,	8,	ara do, *lisez* arando.
376,	23,	pendre, *lisez* peindre.
401,	6,	parties, *lisez* partis.
410,	20,	composés, *lisez* composées.

00566828